

FRAGMENTS

11

Octobre 1989

bulletin intérieur de l'école lazarienne de commerce

Sommaire

* Le Blason Borromeo	5
– Alberto Sladogna-Ceimann <i>A propósito de una palabra nueva : ningún + ear = ningunear</i>	23
– Jean-Paul Abribat <i>«... Où les enseignements tenus seront questionnés.»</i>	57
– Erik Porge <i>Discussion de quelques points problématiques dans le formalisme du groupe de Klein</i>	67
– Christine Toutin-Thélier <i>Une écriture de Fragments...</i>	91
– Jean-Louis Sous <i>Parole d'écriture</i>	101
* Archives du cas Marguerite	119
* Bloc-notes	139

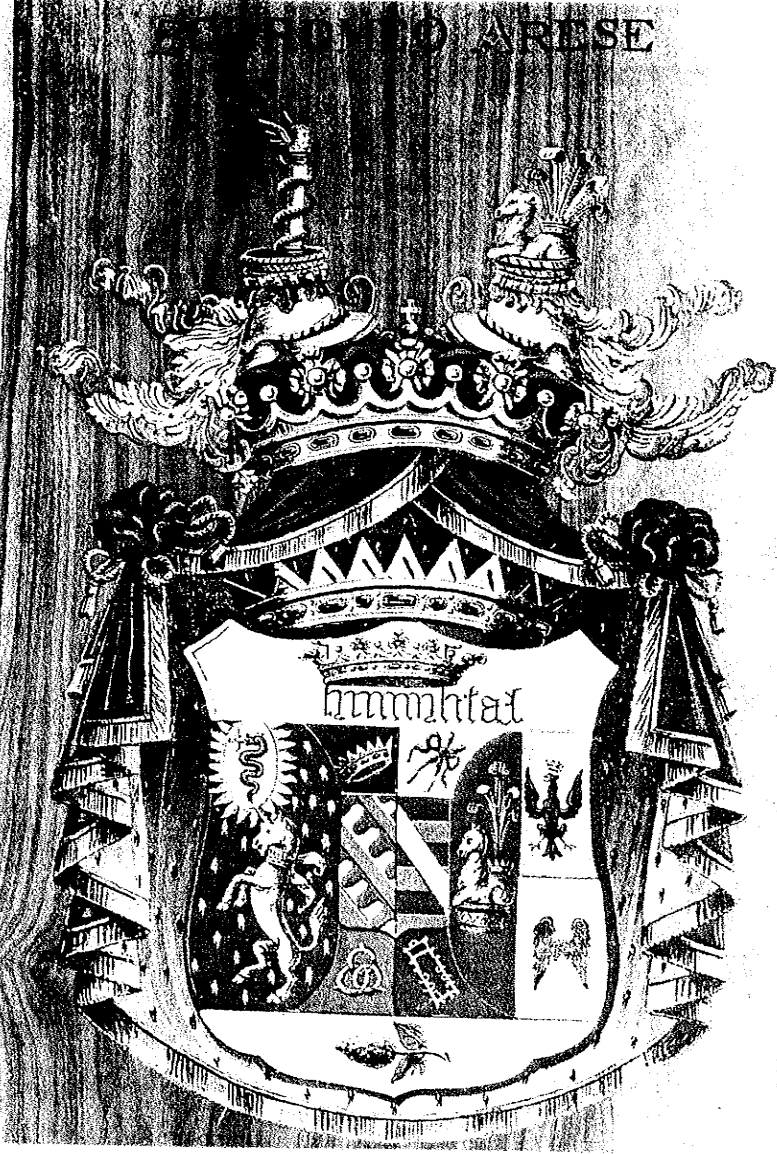
Comité de lecture :

J.-C. Aguerre, M. Gauthron, D. de Liège, A. Porge.

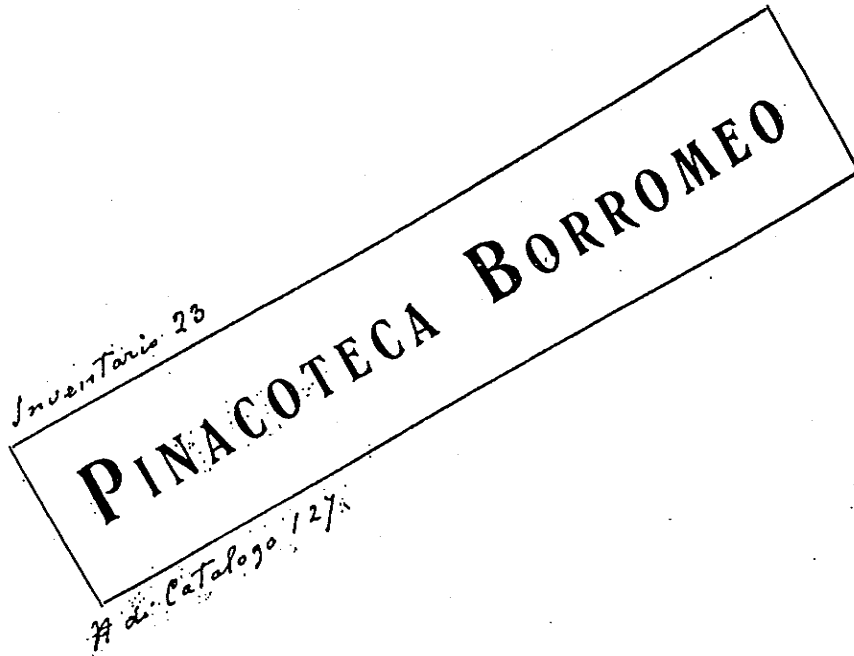
Ont contribué à ce numéro, J. B. Rubini et R. Toscano.

*Textes, courriers et suggestions diverses sont à adresser à D. de Liège et
A. Porge*

FRANCESCO ARSE



Le Blason Borromeo*



* Traduit de l'italien par Rosalba Galvagno. Ce document s'inscrit dans une recherche commencée par A.-M. Ringenbach et E. Porge, qui porte sur l'origine et la signification du «nœud borroméen» dans le blason des Borromée. On notera que ce document indique trois versions de cette origine.

PRESENTATION

Son Excellence le Prince Sénateur Gibert Borromeo Arese a voulu donner à ses nombreuses connaissances et amis, dans les brèves pages qui suivent, quelques notices visant une explication sommaire du blason de sa propre Maison. Il a puisé ces notices à la riche et solide tradition de sa Famille, certaines les tirant même de l'archive de sa Maison. Si, en général, dans le blason des Maisons illustres se rassemble, à travers une vision en miniature, l'histoire des lignées qui se sont formées et qui ont vécu au milieu des événements de leurs Pays, ceci peut être affirmé certainement des armoiries de la Maison Borromeo. Celles-ci résument, par le symbolisme condensé du blason, une trame vaste autant que variée de personnalités et d'événements qui furent en rapport avec l'histoire de Milan et d'Italie et parfois en furent même les protagonistes. Il s'agit en fait d'une Famille qui se ramifia dans la plus haute noblesse italienne se liant aussi à des parentèles de souche royale. Ce n'est donc pas par un acte d'orgueil ni d'inopportunité que le Prince Borromeo Arese, dans ces pages, ait voulu recueillir pour ses Amis l'explication du blason de sa propre Maison maintes fois séculaire et que de belles et illustres traditions ont rendue au fil du temps de plus en plus resplendissante et honorable. Ce sont là des fragments d'une histoire, résumés dans la brève mais vive lumière d'un blason éminent.

Mgr. Giovanni Galbiati

Préfet de la Bibliothèque Ambrosienne

Le blason de la famille des princes Borromeo Arese consiste dans un écu écartelé et flanqué en arc de cercle avec chef et pointe¹. Le premier quartier est de gueules, à une couronne d'or à l'ancienne, placée en bande ; le deuxième quartier est d'argent, à deux tresses en barre, nouées et liées par un /ruban/ de gueules ; le troisième quartier est d'azur, à trois anneaux d'or à pointe de diamant gemmés de gueules et se nouant ; le dernier quartier est de gueules à un frein ou un mors d'argent placé en bande.

Le flanc dextre est de gueules, semé de petites flammes d'or, à un cheval marin ou à une licorne d'argent, rampant, fixant des yeux une auréole qui entoure une couleuvre entortillée d'azur à une couronne sur la tête et avalant un enfant nu ; le flanc senestre est de gueules à un chameau doré qui gît dans une corbeille d'or, surmonté d'un panache de cinq plumes d'autruche d'argent et d'azur planté sur le dos couronné.

Le chef de l'écu d'argent porte la devise *Humilitas* de sable et en lettres gothiques feuillues et s'enracinant, symbole de prospérité et de stabilité de la noble famille Borromeo. La devise, outre qu'elle est surmontée d'une couronne d'or à l'ancienne, est sommée d'une couronne princière à cinq fleurons d'or aussi, alternant avec des boules.

La pointe ou champagne de l'écu est d'argent, à un fruit de cédrat d'or, à une tige et des feuilles de sinople en fasce.

Au milieu du blason et sur l'ensemble : écusson parti de dextre, bandé, greffé d'azur, d'argent et de sinople ; écu parti de senestre bandé de gueules et de sinople cousu à la bande d'argent.

Le blason est sous un manteau de gueules doublé d'hermine en franges dorées, surmonté d'une couronne de Prince, sommé de deux casques affrontés,

¹ La traduction de la description du blason a été parfois adaptée pour respecter le plus possible le langage très codé de l'héraldique. On retrouvera à la fin de ce texte un glossaire des termes ainsi que la description du blason dans l'Armorial Général.

dont celui de droite porte comme cimier une colonne entortillée par un serpent monstrueux de sinople avec une tête d'homme ailée de sinople placée sur le chapiteau, appelé serpent d'Insubrie, qui n'est que la répétition adaptée de la couleuvre de l'écu, avec en dessus la tête ailée ; tandis que le casque de gauche porte le chameau contenu dans l'écu et plus haut décrit.

L'aîné de la famille Borromeo-Arese introduisit dans le flanc senestre de l'écu un autre quartier, coupé : d'or, à l'aigle couronné de sable; d'argent, aux ailes abaissées de sable au vol, Blason Arese.

Humilitas est la devise propre à la noble Maison Borromeo et la plus ancienne, non partagée par d'autres familles, élevée par Saint Charles Borromeo à sa propre devise religieuse et nobiliaire.

La couronne de Comte à pointes fut adoptée lorsque Vitaliano Borromeo, en 1445, fut créé comte d'Arona.

Les vagues marines, très anciennes dans l'écu Vitaliani de Padoue et déjà adoptées par les Borromeo en Souabe, furent réunies par Borromeo Borromeo, frère de Marguerite Borromeo, qui épousa Giacomino Vitaliano et dont le fils Vitaliano se fit appeler par la suite Borromeo, après avoir abandonné le nom Vitaliani.

Le cheval marin (licorne ou alicorne aux yeux fixés dans l'auréole du soleil entourant la couleuvre) fut ajouté également au blason en 1445, lorsque le fief d'Arona fut transformé, comme l'on dit, en comté au profit du comte Vitaliano Borromeo ex Vitaliani et de ses descendants.

Le Duc Philippe Maria Visconti qui concéda cet ajout le décrivit ainsi : «En ce qui concerne le blason on peut voir dans ce mandat peint dans la marge médiane, un unicolore blanc, placé dans un champ rouge, rampant, avec une bande et une couronne à son cou, fixant notre enseigne de la couleuvre placée dans un champ blanc et rond, avec des rayons tout autour».

Le frein ou mors fut introduit en 1487 par le Comte Jean Borromeo après sa victoire contre les Helvétiques et les Vallesiani qui avaient fait irruption des gorges de Domodossola et avaient envahi la Province de Milan. Il les avait battus près du fleuve Toce, selon la déclaration même de Corio dans l'*Histoire de Milan* (VI^e partie, chap. V). L'origine de ce mors est dûe au fait qu'un certain Comte Vitaliano Vitaliani était dans le Château de Cannero sur le Lac Majeur et qu'il domina beaucoup de Suisses qui voulaient envahir l'Etat de Milan.

D'autres disent que le mors fut ajouté dans le blason Borromeo, parce que le 17 janvier 1489 Jean Borromeo même et Jean Pallavicino, les premiers feudataires de l'Etat de Milan étaient au mors de² l'haquenée de la Princesse Isabelle d'Aragona, épouse du Duc Jean Galeazzo Sforza, quand elle entra dans Milan. Et puisque ce fut le déjà nommé Comte Jean Borromeo, Gouverneur de Milan, qui dompta les Suisses, on estime par conséquent digne de foi la première version.

Humilitas est censée être une devise très ancienne, qu'on voudrait même faire remonter jusqu'à Frédéric Barberousse, fils de Frédéric Vitaliani Duc de Souabe, puis Empereur, qui osa porter les armes contre les Villes d'Italie, mais qui, humilié, se prosterna aux pieds du Pontife Alexandre III. Cet acte d'humiliation fut rappelé dans une monnaie dont, sur le recto il y avait l'effigie de F. Barberousse et, sur le verso la devise *Humilitas*.

D'aucuns voudraient attribuer l'origine de cette devise à Saint Charles Borromeo, mais ceci n'est pas vrai, car on la trouve imprimée dans le diplôme du 27 avril 1445, dont le Duc Philippe Maria Visconti donna mandat au Gouverneur François Piccinino pour l'attribution du comté d'Arona au profit du Comte Vitaliano Borromeo. Elle est donc antérieure à la naissance de Saint Charles.

² *Etre au mors de* , expression italienne signifiant *être mordu par, être dévoué à.*

D'autres estimèrent que *Humilitas* provint du fief de Bra et Cherasco donné par le Duc au comte Vitaliano Borromeo en 1442. Mais les documents correspondants ayant été consultés, on ne peut pas confirmer cela, puisque le diplôme d'attribution du fief ne dit mot à cet égard.

Le chameau prosterné, qui porte sur le dos une couronne et un cimier en plumes, est attribué à Vitaliano Vitaliani, le premier qui prit le nom Borromeo (cf. le Diplôme du 10 octobre 1406 du Duc Philippe Maria Visconti). En fait il arriva à Milan en 1396 invité par son oncle maternel Jean Borromeo qui l'adopta ensuite comme son propre fils. Un manuscrit de l'archive confirme ainsi l'événement : «Le chameau dans la corbeille fut un Comte Vitaliani, qui résidait à Padoue et gaspilla tous ses revenus. A cette époque-là était à Milan un de ses oncles, riche et puissant, le Comte Jean Borromeo. Le comte Vitaliani songea alors à vendre le peu qui lui restait et après avoir ramassé plusieurs mulets avec caparaçon et couvertures peintes, décida d'aller à Milan, quoique son oncle eût refusé ses requêtes. Il arriva à Milan à l'heure du déjeuner et les serveurs voyant tant de mulets et de bruit coururent aux fenêtres et ayant aperçu un tel convoi, aussitôt firent part au Seigneur Comte Borromeo qu'un grand convoi était arrivé avec un grand Seigneur, si bien qu'il donna l'ordre de l'accueillir. Le Comte Vitaliani se jeta alors aux pieds du Comte Jean Borromeo, et commença à supplier et à pleurer et sitôt levé on l'interrogea à propos des couvertures peintes. Il répondit promptement que le chameau assis dans la corbeille signifiait la pauvreté du Comte neveu. Cette expression fut accueillie avec faveur, si bien que le Comte neveu fut accepté et bien entretenu».

Par contre un autre document de l'archive rapporte : «Jean Vitaliani fut le premier à être nommé Borromeo, et le premier qui introduisit cet emblème voulant rappeler qu'il gisait, comme cet animal, prêt à la soumission et à l'obéissance qu'il devait rendre à son oncle, roi de Padoue, espérant ainsi être élevé par la pitié de celui-ci à la couronne et aux honneurs qu'il lui devait. Il satisfit ses vœux et dans les armoiries des descendants resta cette enseigne parmi les autres qui appartenaient à leurs aïeuls».

Dans un autre manuscrit de l'archive on lit : «Le chameau avec la couronne sur le dos, le panache et le cimier, est très ancien dans la Maison Borromeo, utilisé en particulier par le Comte Vitaliano le vieux. On peut voir le même animal sculpté en marbre dans sa maison à Sainte Marie Podone, dans la forteresse d'Arona dans la tour du Château et aussi dans d'autres Châteaux bâtis par lui. Mais c'est le Comte Ludovic qui l'a fait peindre dans l'écu». Ludovic est le fondateur des Châteaux de Cannero, sur le Lac Majeur, appelés Vitaliana.

Les trois anneaux à pointe de diamant réunis ensemble, représentent les trois maisons Sforza, Visconti et Borromeo, qui, autrefois séparées, se réunirent par des mariages, d'après quoi on a voulu justifier la devise : *Union inséparable*. Mais dans un autre manuscrit de l'archive on lit : «Les trois anneaux lui furent donnés par Philippe Maria Visconti et François Sforza, Ducs de Milan, comme prix des hommages répétés, d'une fidélité constante, d'un amour singulier et des fatigues inlassables soutenues par les Borromeo pour défendre leurs Seigneuries et Etats».

Dans un autre manuscrit de 1750 du prêtre Dominique Zonca, il est écrit : «Les trois anneaux que le Duc François Sforza ajouta aux enseignes de cette famille, comme gage immortel de l'amour de ce prince envers les Borromeo, expriment la fidélité et la constance de ceux-ci».

Les tresses sont décrites dans un mémoire manuscrit de la façon suivante : «Il y a même quelques mèches de cheveux blonds volants, montrant ainsi que Sainte Justine Vitaliani de Padoue, fille de Vitaliano roi de Padoue, martyre à l'âge de 16 ans en 63 après J.-C., de par son sang anoblit la maison Borromeo».

Un autre mémoire donne cette version : «Les deux serpents, que certains croient être les deux tresses des cheveux de Sainte Justine quand elle subit le martyre».

Le prêtre Zonca dans son manuscrit concernant la famille Borromeo en l'an 1750 écrivit : «Les cheveux furent adoptées comme enseignes pour

célébrer la mémoire du triomphe de Sainte Justine et les trois fasces transversales vertes, rouges et blanches pour célébrer la famille Borromeo de Souabe, autrefois Vitaliani. Le blason des Ducs de Souabe, donné par l'Empereur Henri IV à son gendre Frédéric Borromeo, était postérieur. Ceci est reporté par Melchior Goldastus, scripteur véridique des faits de Souabe».

Les fasces désignent le blason des Borromeo de Saint Miniato, rajoutées au blason des Vitaliani probablement à l'époque où cette famille se greffa à celle des Borromeo.

Ce fut Borromeo Borromeo, mort en 1442, qui ordonna que les vagues d'azur du blason Vitaliani et les fasces de gueules et de sinople que les Borromeo utilisèrent en Souabe, se mettent dans un seul blason commun aux deux Familles Borromeo et Vitaliani.

Les ailes avec l'aigle ou ailes *Arese* furent introduites dans le blason Borromeo par le Comte Renato Borromeo, qui épousa Julie Arese le 21 octobre 1652, fille du Comte Bartolomeo Arese Président du Sénat qui, mort sans héritiers mâles, dans son testament de 1671 laissa en héritage tout son patrimoine à sa fille Julie, sous l'obligation de prendre le nom Arese en ligne de primogéniture et d'inclure le blason Arese dans celui des Borromeo.

Le citron ou cédrat devrait représenter les jardins de *l'Isola Bella* grâce à sa température douce, ou plutôt *l'Isola Madre*, où semble-t-il, de tels fruits foisonnaient.

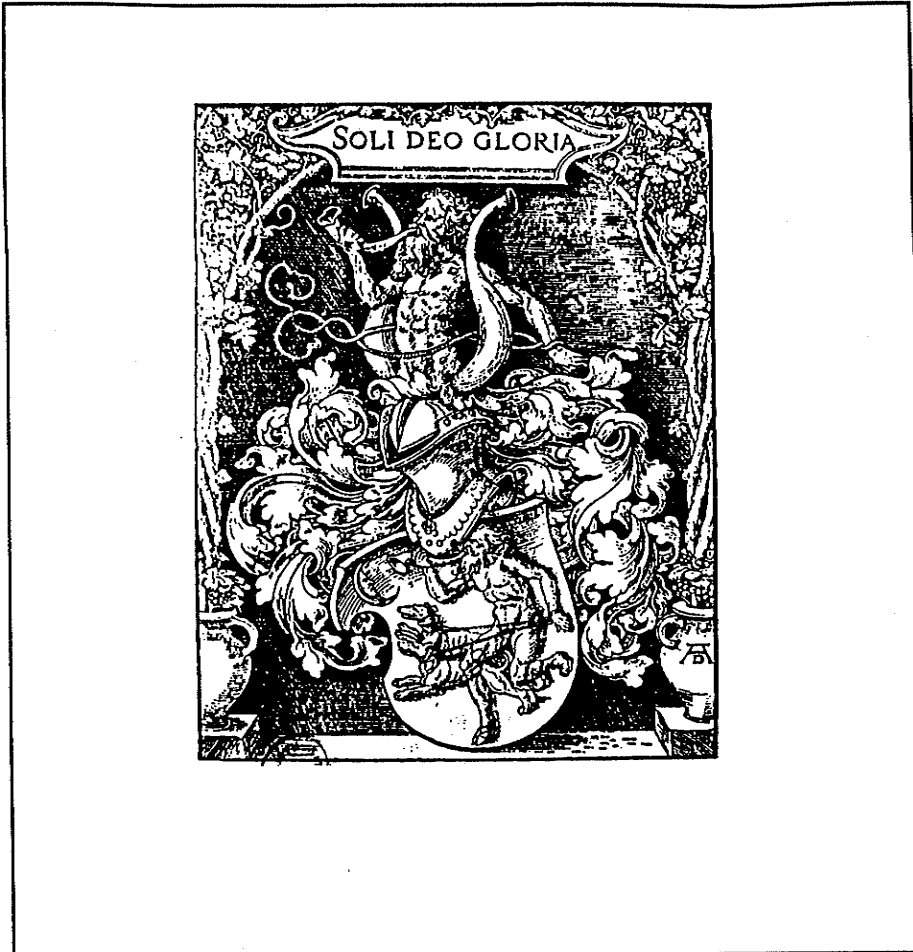
Ce cédrat on le trouve aussi peint sur une des parois qui remontent au XV^e siècle, dans la cour de l'ancien palais Borromeo à Milan, place Borromeo.

DESCRIPTION DU BLASON BORROMEO ARESE
DANS LE RIETSTAP – ARMORIAL GÉNÉRAL

Ecartelé en sautoir ondé avec un chef et une champagne. Le quartier supérieur de l'écartelé, parti : *a* de gueules à une couronne d'or, posée en bande, le fleuron vers l'angle senestre du chef ; *b* de sable au baudrier d'or noué en sautoir, posé en barre, les extrémités en bas ; le quartier dextre de l'écartelé de gueules à la licorne rampant d'argent, colletée d'une couronne d'or, accosté en chef à dextre d'un médaillon ovale d'argent, encadré pommeté d'or et chargé d'une couleuvre ondoyante en pal d'azur, couronné d'or, engloutissant un enfant de carnation ; le quartier senestre de l'écartelé parti : *a* de gueules à un chameau d'or, bridé de gueules couché sur une couronne d'or, sa bosse sommée d'un panache de cinq plumes d'autruche d'azur, issantes d'une couronne d'or ; *b* coupé d'or à l'aigle de sable, couronné d'or sur argent au vol abaissé de sable ; le quartier inférieur de l'écartelé, parti ; *a* d'argent à trois annelets mal-ordonnés et entrelacés de gueules ; *b* de gueules à un mors de cheval d'argent. Le chef de l'écu d'argent, chargé du mot *Humilitas*, en lettres gothiques de sable, surmontées d'une couronne d'or. La champagne d'argent, chargée d'une bande d'olivier de sinople, posée en fasce, le bout de la branche terminée en une olive d'or à dextre. Sur le haut de l'écartelé en sautoir, un écusson parti : *a* de sinople à trois bandes de vair ; *b* de gueules à trois fascés de sinople et une bande d'argent br. sur les fascés.



Petit glossaire
des principaux termes
de blason



*Armes de la famille Tschertte gravées par
A. Dürer (vers 1521).*

Abaisé. Qualifie une figure placée plus bas que sa position ordinaire. Se dit surtout de la fasce et du chef.

Accolé. Qualifie les figures placées les unes à côté des autres et se touchant. Se dit aussi de deux écus.

Accosté. Se dit d'une figure, en général posée verticalement, accompagnée à dextre et à senestre d'autres figures.

Argent. Émail de couleur blanche (parfois représenté par de l'argenté).

Armorial. Recueil d'armoiries, peintes ou blasonnées.

Azur. Émail de couleur bleue.

Bande. Pièce qui traverse l'écu depuis l'angle dextre du chef jusqu'à l'angle senestre de la pointe.

Bandé. Se dit de l'écu et des figures qui sont divisées dans le sens de la bande en un nombre pair de parties égales et d'émaux alternés.

Bordé. Qualifie une pièce ou une partition dont le bord est d'un émail particulier.

Brisé. 1° Se dit des armoiries qui comportent une brisure. 2° Qualifie une pièce, en général le chevron, rompue à l'une de ses extrémités.

Brisure. Modification apportée à des armoiries par un individu qui, n'étant pas l'aîné ou le chef d'armes, n'a pas le droit de les porter *pleines*.

Canton. Zone d'angle délimitée par les branches de la croix ou du sautoir.



Armes du duc de Suffolk dans l'«*Armorial des joutes tenues au camp du Drap d'or*» (1520).

Carnation. Émail de couleur blanc-rose, appliqué aux parties du corps humain représentées dans leur teinte naturelle.

Champagne. Pièce occupant la partie inférieure de l'écu, délimitée par un trait de partition horizontal.

Chargé. Se dit de toute figure sur laquelle il y en a une ou plusieurs autres.



Jeton aux armes de Charles IV du Maine, comte de Provence et duc d'Anjou (1480-1481).

Chef. Pièce délimitée par un trait horizontal et qui occupe la partie supérieure de l'écu.

Cimier. Figure emblématique qui prend place sur le heaume ou sur le casque surmontant l'écu.

Couleur. Terme générique qui dans le blason désigne les émaux gueules, sable, azur, sinople et pourpre (l'or et l'argent étant des *métaux*).

Couronné. Qualifie les animaux munis d'une couronne.

Cousu. Se dit des pièces, principalement du chef, qui, contrairement à la règle d'emploi des émaux, se trouvent posées couleur sur couleur ou métal sur métal.

Devise. 1° Figure emblématique d'un emploi plus libre et plus souple que les armoiries, en général accompagnée d'une courte sentence qui l'explique ou la complète. 2° Phrase brève inscrite sur un listel placée au dessous de l'écu. 3° Nom que l'on donne parfois à la fasce réduite au tiers de sa largeur (on dit aussi *divise*).

Dextre. Qualifie le côté droit de l'écu (à gauche pour le spectateur).

Écartelé. Qualifie l'écu partagé par une ligne horizontale et une ligne verticale, qui se coupent à angle droit, en quatre quartiers. Lorsque les lignes sont obliques, on parle d'*écartelé en sautoir*.

Écu. Surface délimitée par un périmètre de forme variable et sur laquelle se placent les armoiries.

Écusson. Petite figure en forme d'écu utilisée comme meuble.

Fasce. Pièce délimitée par deux lignes parallèles traversant l'écu horizontalement.

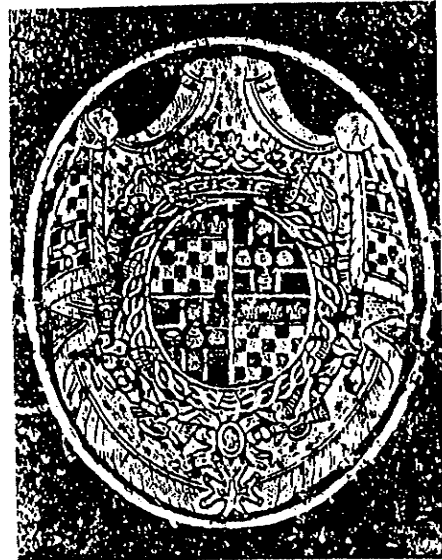
Fascé. Qualifie l'écu et les figures divisés horizontalement en un nombre pair de parties égales et d'émaux alternés. Si ce nombre est supérieur à dix, on dit *burelé*.

Flanc. Nom de chacun des côtés latéraux de l'écu.

Flanqué. Se dit de l'écu parti de deux lignes courbes descendant des angles du chef vers ceux de la pointe.

Gueules. Nom de l'émail de couleur rouge.

Issant. Se dit des animaux représentés à mi-corps et qui semblent sortir d'une pièce, d'une partition, d'une figure ou des bords de l'écu.



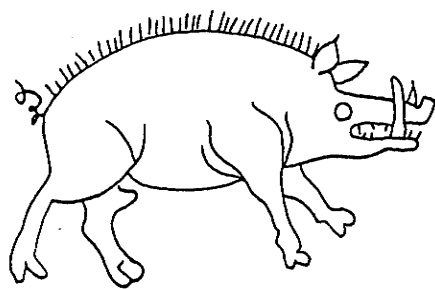
Fer de reliure aux armes de Saint-Simon, frappé sur un des portefeuilles du manuscrit des «Mémoires» (vers 1750).

Licorne. Animal chimérique, ayant généralement en héraldique un corps de cheval, une tête de bouc dotée d'une corne au milieu du front, et des pieds de taureau.

Lié. Qualifie les figures liées ou reliées entre elles par un lien ou un lacet d'un émail particulier.

Mal ordonnés. Se dit des meubles employés en nombre et dont la disposition n'est pas la disposition ordinaire. Par exemple trois meubles posés un en chef et deux en pointe.

Noué. 1° Qualifie les pièces renflées par des nodosités arrondies. 2° Qualifie la queue du lion quand elle présente dans sa longueur un ou plusieurs nœuds.



Marque de papier du battoir de Schweindnitz, en Allemagne (vers 1490).

Ondé. Qualifie les pièces et les partitions dont les lignes de bordure sont légèrement ondulées.

Onglé. Qualifie les animaux autres que les carnassiers, dont les griffes et les ongles sont d'un émail particulier.

Or. Émail de couleur jaune, ou, plus rarement, dorée.

Pal. Pièce placée au milieu de l'écu et délimitée par deux lignes verticales parallèles.

Palé. Qualifie l'écu, les pièces, les partitions et toutes les figures divisées verticalement en un nombre pair de parties égales et d'émaux alternés.

Parti. Qualifie l'écu, une pièce ou une figure divisée verticalement en deux parties égales.

Partitions. Nom générique donné aux figures géométriques obtenues par des lignes (verticales, horizontales ou diagonales) qui partagent l'écu en un nombre pair de divisions égales et d'émaux alternés.

Pièces. Nom générique donné aux figures géométriques obtenues par la division de l'écu au moyen de lignes horizontales, verticales ou diagonales, le partageant en un nombre impair de parties.

Plein. Qualifie un écu à l'intérieur duquel ne se trouve aucune brisure.

Pointe. 1° Nom de la partie inférieure de l'écu. 2° Pièce de forme triangulaire, posée en pal, mouvante du bas de l'écu et dont le sommet est dirigé vers le chef sans le toucher. Elle peut être également posée en fasce ou en bande.

Pommeté. Qualifie les pièces et les figures dont les extrémités sont garnies de boules.

Posé. S'emploie dans le blason comme synonyme de mis ou de placé afin d'indiquer la disposition des figures.

Quartier. Nom de chacune des parties de l'écartelé.

Rampant. Qualifie les quadrupèdes représentés verticalement, dressés sur une patte de derrière.

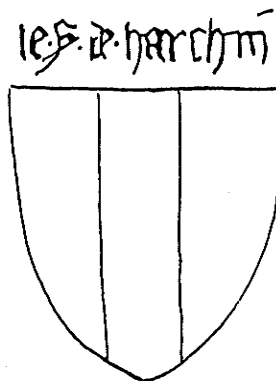
Sable. Émail de couleur noire.

Saillant. Synonyme de rampant, employé lorsqu'il s'agit de la licorne, du mouton, du bélier, du chien et du sanglier.

Sautoir. Pièce en forme de croix de Saint-André.

Senestre. Désigne le côté gauche de l'écu (à droite pour le lecteur).

Sinople. Émail de couleur verte (ce mot a désigné une couleur rouge jusqu'au milieu du XIV^e siècle).



Pal (ATOE, fol. 131 v°).

Sommé. Se dit d'une figure accompagnée dans sa partie supérieure d'une autre figure qui la touche.

Surmonté. Qualifie une figure accompagnée dans sa partie supérieure d'une autre figure qui ne la touche pas.

Vair. Fourrure représentée par une alternance de clochettes d'argent et d'azur, disposées sur plusieurs rangées horizontales.



Cygne colleté et enchaîné (Armorial de Conrad Grunenberg, 1483).

Alberto Sladogna-Ceimann

A propósito de
una palabra nueva :
ningún + ear = ningunear

Polonia volvió a distinguirse... Reconocido y todo su Gobierno en el exilio, fue, como decimos aquí, *ninguneado*, y sustituido por otro a mejor gusto de las mayores conveniencias.

Salvador Novo, *Novedades*, 21/08/45.

Recuerdo que una tarde, como oyera un leve ruido en el cuarto vecino al mío, pregunté en voz alta : «¿ Quién anda por ahí ?» Y la voz de una criada recién llegada de su pueblo contestó : «No es *nadie* señor, soy yo».

Octavio Paz, *El laberinto de la soledad*, 1959.

Un apartado del texto de Jean Allouch : L'O.P.A de l'I.P.A., titulado : E.C.F. et e.l.p. es la oportunidad para realizar algunos señalamientos. Al hablar de los efectos de «una transmisión épicière» (p. 53), J. Allouch se sirve de manera precisa de un término castellano¹ : ningunear. Se puede comprobar que emplear un término de otra lengua es un modo de reconocer los límites de la lengua materna- marca una salida del círculo familiar. Es bastante claro para el lector el ninguneo al que la elp se ve sometida por la ECF, e incluso otro tanto puede decirse de ciertas actividades emprendidas por la S.P.P. respecto de la enseñanza lacaniana (Cfr. Revue F. de Psychanalyse...). Esta última ha pasado de navegar con bandera de pendeja² a ningunear.

Para presentar el ninguneo, J. Allouch : a) propone una medida común entre elementos singulares : Octavio Paz – Jorge Luis Borges ; b) le atribuye a Octavio Paz la invención del verbo ningunear ; y, c) subraya las dificultades para traducir «ce néologisme»³ a la lengua francesa.

¹ En el texto J. Allouch escribe «un término español», pero es un término rechazado por la Real Academia de la Lengua Española, por tratarse de un americanismo, un hijo bastardo, a decir de la mencionada institución ; debe agregarse que ningunear no es ajeno a los efectos de la conquista española sobre el continente americano...

² Navegar con bandera de pendeja, por el momento se me ocurre que esa frase puede pasarse a otra lengua si se toma en consideración una imagen marítima, aquella que muestran los buques de China, Macao, Hong Kong, Kuwait, etc., al navegar con bandera de la república de Panamá.

³ Fragments, # 10, p. 68.

Un chapitre du texte de Jean Allouch : *L'O.P.A de l'I.P.A*, sous-titré : *E.C.F. et e.l.p.* donne l'occasion de faire quelques remarques. En parlant des effets d'«une transmission épicière» (p. 53), J. Allouch se sert de manière précise d'un mot castillan¹ : *ningunear*. On peut constater que l'utilisation d'un mot d'une autre langue est une façon de reconnaître les limitations de sa langue maternelle – et marque une sortie du cercle familial. Le *ninguneo* auquel l'elp est contrainte par l'ECF est assez clair pour le lecteur ; on peut en dire autant de certaines activités commencées par la S.P.P. sur l'enseignement lacanien (Cfr. *Revue Française de Psychanalyse...*). Ce dernier est passé de *navegar con bandera de pendeja*² à *ningunear*.

Pour présenter le *ninguneo*, J. Allouch : a) propose une commune mesure entre des éléments singuliers : Octavio Paz – Jorge Luis Borges ; b) attribue à Paz l'invention du verbe *ningunear* ; et c) souligne les difficultés pour traduire «ce néologisme»³ dans la langue française.

¹ Dans le texte J. Allouch écrit «un mot espagnol», mais ce mot est refusé par la *Real Academia de la Lengua Española*, étant un américanisme, un bâtard selon cette institution ; on doit ajouter que *ningunear* n'est pas étranger aux effets de la conquête espagnole sur le continent américain.

² «Navegar con bandera de pendeja», sur le moment il m'arrive de dire que cette phrase peut passer dans une autre langue si l'on tient compte d'une image maritime, celle qui montre les bateaux de la Chine, Macao, Hong-Kong, Koweït, etc., qui naviguent sous le pavillon de la République du Panama.

³ *Fragments* n° 10, p. 68.

Diversidad de elementos que contiene una ironía, un error, y una dificultad. Parafraseando esta diversidad trataré de precisar algunos puntos sobre el nombre de la lengua, la «normatividad lingüística» y las palabras nuevas – neologismos – que, a mi entender, no son ajenos a los elementos que se juegan en la transmisión épiclère. Vayamos por partes.

UNA VARA COMUN

La introducción de una medida común entre J. L. Borges y O. Paz, tiene un costado irónico, chocarrero, pues mientras el primero tendía a mofarse de las comparaciones, disolviéndolas por vía del absurdo ; el segundo se enoja, las puede tomar como un ninguneo. Así al editarse Palabras devueltas (textos de un homenaje a C. Lévi-Strauss efectuado en México), O. Paz reacciona diciendo que se lo ha ignorado como EL introductor de la obra del antropólogo francés en México, dado que no fue citado – ni al evento, ni en la publicación – ; en fecha reciente, al recibir un premio de manos del presidente francés, declaraba a la televisión privada mexicana su enojo, pues el embajador de su país no concurrió al acto ; el diplomático optó por asistir a una cena. O. Paz requiere estar en boca de todos, no resiste la sustitución de su persona por otro plato. Enojo que no le impide encabezar, en México, una vasta operación de ninguneo, ninguneando activamente acontecimientos culturales que se alejan de su entorno : affaire Carlos Fuentes.

Diversité d'éléments qui contiennent une ironie, une erreur, et une difficulté. Paraphrasant cette diversité, j'essaierai de préciser quelques points sur le nombre de la langue, la «normativité linguistique» et les mots nouveaux – néologismes – qui, à mon avis, ne sont pas étrangers aux éléments en jeu dans la transmission épicière. Voyons cela petit à petit.

UNE COMMUNE MESURE

L'introduction d'une commune mesure entre J. L. Borges et O. Paz a un côté ironique, moqueur, car si le premier tendait à se moquer des comparaisons en les annulant par le moyen de l'absurde, le second, face à elles, se met en colère, peut les prendre comme un *ninguneo*. Par exemple, à la sortie de «*Palabras devueltas*» (textes en hommage à C. Lévi-Strauss fait à Mexico), O. Paz réagit en disant qu'on l'a ignoré en tant que l'introducteur de l'œuvre de l'anthropologue français au Mexique car il n'a été cité ni pendant la cérémonie, ni non plus dans la publication. Récemment, Paz déclarait à la TV privée mexicaine sa colère parce que, alors qu'il recevait du président français le prix Tocqueville, l'ambassadeur de son propre pays avait préféré aller dîner que d'assister à la cérémonie. O. Paz voudrait être dans toutes les bouches, il tolère mal le remplacement de sa personne par une assiette. Colère qui ne l'empêche pas d'être au Mexique, à la tête d'une grande opération de *ninguneo*, *ninguneando* activement des événements culturels éloignés de lui comme l'affaire Carlos Fuentes.

LA INVENCION : TROPO DE LA LENGUA

Respecto de la invención, la presentación comete un error de información, dado que ningunear, ninguneo y sus derivados, constituyen un vocablo de la lengua castellana en Cuba, Ecuador, Chile, Guatemala, México y otros países de América Latina.

La información documentada sobre la presencia del término en otras regiones, se encuentra en la obra de Martín Alonso : Enciclopedia del Idioma - siglos XII al XX, donde localiza el vocablo con la misma acepción en el Ecuador. Es importante marcar un hecho, la fuente documental de M. Alonso es una Gramática del español, editada en ese país.

En el caso de Chile, es un término de uso familiar, damos el siguiente testimonio :

ningun/ear : Anonadar, reducir a alguien o a algo a un valor, calidad, apreciación mínimos o nulos : «Haydn reconoce el genio del muchacho (Mozart), cuyos talentos son ninguneados en una tradición colonizada por la música italiana "livianita" y "sonora"», El Mercurio⁴.

⁴ Diccionario ejemplificado de Chilenismos, Universidad de Playa Ancha, Ciencias de la Educación, Valparaíso, 1986. Periódico El Mercurio uno de los de mayor importancia y circulación en Chile.

L'INVENTION : TROPE DE LALANGUE

En ce qui concerne l'invention, en elle-même, la présentation d'Allouch contient une erreur d'information étant donné que *ningunear*, *ninguneo* et d'autres mots qui en dérivent, font partie de la langue castillane à Cuba, en Equateur, au Chili, au Guatemala, au Mexique, et dans d'autres pays de l'Amérique latine.

L'information sur la présence de ce mot dans d'autres régions, se trouve dans l'ouvrage de Martín Alonso : *Enciclopedia del Idioma – siglos XII al XX*, localisant ce vocable en Equateur. Il convient de souligner que la source documentaire de M. Alonso est une *Gramática del español* éditée dans ce pays.

Dans le cas du Chili, le mot *ningunear* est d'usage courant ; nous apportons le témoignage suivant :

ningun/ear : Surprendre (dans le sens d'assommer quelqu'un : *anonadar*), réduire quelqu'un ou quelque chose à une valeur, qualité, appréciation minimales ou nulles ; «Haydn reconnaît le génie du garçon (Mozart) dont le talent est *ninguneado* dans une tradition colonisée par la musique italienne "légère" et "bruyante"». *El Mercurio*⁴.

⁴ *Diccionario ejemplificado de Chilenismos*. Universidad de Playa Ancha, Ciencias de la Educación, Valparaíso ; 1986. Journal *El Mercurio* l'un des plus importants et des plus diffusés au Chili.

Mientras que para Guatemala, encontramos que ningunear es :

tratar a una persona con ningún respeto, reverencia o cortesía, hasta con grosería. Se usa con el verbo dejarse⁵.

Para el caso de Cuba, tomemos nota de la etimología. Se trata de la obra de J. Corominas que define ningunear como : tratar sin consideración. Agregando dos informaciones : a) es una palabra utilizada en Cuba, y b) como fuente Corominas utilizó la obra de F. Ortiz : Glosario de afronegrismos, editado en La Habana (1924). Fuente que deja abierto un origen más allá de América Latina⁶.

Para finalizar con este recorrido por fuentes documentales, veamos el caso México, me interesa citar en extenso el trabajo de Alfred Bruce Gaarder (1954), que nos dice :

ningunear : quizás sea la palabra clave el verbo ningunear : tratar a otra persona como si no fuera nadie, como si no importara para nada. El ninguneador, procurando robustecer su propio ego, desinfla cruelmente a los demás con esta arma del ninguneo. Aplicar la muerte civil, rehusar tener el más mínimo trato con el despreciado, es un modo de ningunear. Otro es aplicar el hielo. Tirar a lucas,... todos significan ignorar a otra persona, ningunearla⁷.

⁵ Semántica Guatemalteca o Diccionario de Guatemaltequismos, de Sandoval, Lisandro, Guatemala, A. C., abril 1942. El autor es correspondiente de la Real Academia de la Lengua Española. El cargo de correspondiente designa a la persona encargada o reconocida por la Real Academia de la Lengua Española, cuya función es recopilar americanismos y proponerlos a la mencionada institución para su diccionario. Se calcula que son varios miles los vocablos que duermen el sueño de los justos.

⁶ Diccionario Crítico Etimológico, de Corominas, Joan, Edit. Gredos, Madrid, 1ra. edición, 1954.

⁷ Gaarder, Alfred Bruce en El habla popular y la conciencia colectiva, UNAM, Facultad de Filosofía y Letras, México, 1954. Las cursivas son mías.

Tandis que pour le Guatemala nous trouvons que *ningunear* est :

«traiter une personne sans aucun respect, révérence ni courtoisie, et même avec grossièreté. Il s'utilise avec le verbe *dejarse* (se laisser/s'emporter)»⁵.

En ce qui concerne Cuba, prenons note de l'étymologie. Il s'agit de l'ouvrage de J. Corominas qui définit *ningunear* comme : traiter sans considération ; ajoutons deux informations : a) c'est un mot que l'on utilise à Cuba, b) la source de Corominas est l'ouvrage de F. Ortiz : *Glosario de afronegrismos*, édité à La Havane (1924) qui laisse ouverte une origine qui dépasse l'Amérique latine⁶.

Pour finir ce parcours sur les sources documentaires, regardons le cas du Mexique ; il m'intéresse de donner de longues citations du travail d'Alfred Bruce Gaarder (1954), qui nous dit :

ningunear : peut-être le mot clé est le verbe *ningunear* : traiter quelqu'un comme s'il n'était personne, comme s'il ne comptait pour rien. Le *ninguneador*, pour accroître son propre ego, rapetisse cruellement les autres avec cette arme du *ningueo*. Appliquer la mort civique, refuser la moindre considération au méprisé, est une façon de *ningunear*. Une autre méthode est de l'ignorer. Le prendre pour un cinglé,... toutes ont la signification d'ignorer l'autre, *ningunearlo*⁷.

⁵ *Semántica Guatemalense o Diccionario de Guatemaltequismos*. Sandova, Lisandro, Guatemala, A. C., avril, 1942. L'auteur est correspondant de la *Real Academia de la Lengua Española*. Le poste de correspondant désigne la personne chargée ou reconnue par la *Real Academia* pour rechercher les américanismes et les proposer à la dite institution pour son dictionnaire. On compte plusieurs milliers de vocables qui dorment du sommeil du juste.

⁶ *Diccionario Crítico Etimológico*, Corominas, Joan, Gredos, Madrid, 1ère éd. 1954.

⁷ Gaarder, Alfred Bruce, *El habla popular y la conciencia colectiva*, UNAM, Facultad de Filosofía y Letras, Mexico, 1954. Les italiques sont de moi.

El Diccionario de Mejicanismos, dice al respecto :

ningunear : int. v. Verbo muy del uso popular, por hacer menos, despreciar, menospreciar a una persona : «Espérese tantito, compa que ya los vamos a ningunear, dijo por lo bajo Orteguita (Merino, Juana Santa Anna, p. 178). La fecha de 1937, está indicada como el momento – probable – de su aparición escrita ; admite que es un vocablo usado en Cuba y Guatemala⁸.

Además, en el Breve Diccionario Etimológico de la Lengua Española, se lee :

ningunear : (México) tratar a alguien como si no fuera nadie, como si fuera una persona de ninguna importancia : ninguno "nadie". Constituido por ningún : ninguno «ni uno sólo ; nadie» : anticuado ninguno "ninguno" (influido por nin, forma anticuada de ni "no el uno y no el otro". Más la terminación ear : «hacer que sea, hacer que tenga, hacer que haya», terminación de infinitivo, que frecuentemente denota acción repetida, como en bombear, cecear, chismear, gatear. Latín vulgar = -idiare, del griego -izein : hacer que sea nada ; volverse⁹.

Otro diccionario, cuya introducción realizó Jorge Luis Borges, dice :

ningunear : menospreciar a una persona¹⁰.

⁸ Diccionario de Mejicanismos, Francisco J. Santamaría, numerario de la Academia Mejicana de la lengua. Correspondiente de la Real Academia de la Lengua Española, Edit. Porrúa, 2da. edición, 1974.

⁹ Breve Diccionario Etimológico de la Lengua Española, Guido Gomez de Silva, El Colegio de México – Fondo de Cultura Económica, 1ra. edición en inglés 1985, 1ra. edición en español, 1988.

¹⁰ Grijalbo – Diccionario Enciclopédico, Barcelona, 1986 Participaron en su redacción, por México : Paco Ignacio Taibo y Carlos Monsiváis, entre otros.

Le *Diccionario de Mejicanismos*, dit à ce sujet :

ningunear : int. v. Verbe très en usage, populaire, pour déprécier mépriser, réduire la valeur de quelqu'un : «Attendez un peu, mon pote, on va tout de suite les *ningunear*, a dit en secret Orteguita» (Merino, Juana Santa Anna, p. 178). La date 1937 nous est donnée comme la date – probable – de son apparition écrite : on admet que c'est un vocable en usage à Cuba et au Guatemala⁸.

De plus, dans le *Breve Diccionario Etimológico de la Lengua Española*, on lit :

ningunear : (Mexique) traiter quelqu'un comme s'il n'était rien, comme s'il n'avait aucune importance : *ninguno* "personne" : constitué par *ningún* : *ninguno* «même pas un seul ; personne» : démodé *niguno* "*ninguno*" (influencé par *nin*, forme ancienne de *ni* : "ni l'un, ni l'autre" plus la terminaison *-ear* : «faire que ce soit, faire que ça tienne, faire qu'il y ait», une terminaison d'infinitif qui dénote fréquemment une action répétée, comme dans les verbes *bombear* (pomper), *cecear* (zézayer), *chismear* (faire des ragots), *gatear* (marcher à 4 pattes). Latin vulgaire = *idiare*, du grec *izein* : faire que ce ne soit rien ; se transformer⁹.

Un autre dictionnaire dont l'introduction a été faite par J. L. Borges, dit :

ningunear : mépriser une personne¹⁰.

⁸ *Diccionario de Mejicanismos*, Santamaria, Francisco, J., de la Academia Mejicana de la Lengua, correspondant de la Real Academia, Ed. Porrúa, 2ème éd. 1974.

⁹ *Breve Diccionario Etimológico de la Lengua Española*, Gomez de Silva, Guido, El Colegio de México – Fondo de Cultura Económica, 1ère éd. en anglais 1985, 1ère éd. en espagnol 1974.

¹⁰ *Diccionario Enciclopédico Grijalbo*, Barcelona, 1986. Ont participé à la rédaction pour le Mexique : Paco Ignacio Taibo et Carlos Monsivais entre autres.

Tómese en cuenta que ningunear, no figura como entrada en el Diccionario de Barbarismos, Neologismos y Extranjerismos redactado y editado en México por Tomás Barrio. Por el momento no puedo precisar el tiempo histórico de su aparición en la lengua mexicana (¿ la Conquista ? ¿ la Revolución ?) ; autoría que permanece en el anonimato, sus orígenes son desconocidos, perdidos en el tiempo. Pero sin embargo, algunas fuentes indican su aparición escrita en la novela de la Revolución mexicana, mientras que la aparición en Cuba es de 1924. Estos datos permiten afirmar que el término ya circulaba en el habla un tiempo antes como para ser incluido en textos escritos. Con estos elementos podemos concluir que es un error atribuirle a O. Paz la invención de ningunear. Sin embargo, puede destacarse que en El laberinto de la soledad (ed. 1959, texto escrito durante una estancia del autor en Francia, en los años 1948 a 1950, esta última es la fecha de la primera edición en México), Paz desarrolla (capítulo dos) una sucinta explicación del término y además, formula (capítulo séptimo) un extenso análisis de la «inteligencia» mexicana, sin establecer una articulación entre ese vocablo e inteligencia.

En la búsqueda de fuentes sobre el ninguneo, debo indicar que partí de un prejuicio compartido con los hablantes de la lengua mexicana : ubicar a ningunear como invento de esa lengua. Los informantes reaccionan con sorpresa, y ¿ por qué no ? con un poco de molestia, ante la comprobación de la existencia del término más allá de las fronteras mexicanas y aducen : «Bueno, pero aquí – en México – el uso es muy especial.» Frase similar a la utilizada por los hablantes argentinos, cuando confrontados a los orígenes de nuestros platos típicos : las pastas y el asado, – cocina italiana y española respectivamente – contestamos : «Che, no exagerés, no hay ningún punto de comparación». Como decían en Roma, los otros son bárbaros.

On prendra en compte le fait que *ningunear* ne figure pas d'entrée dans le *Diccionario de Barbarismos, Neologismos y Extranjerismos*, rédigé et édité à Mexico par Tomás Barrios. Pour le moment je ne peux pas préciser la période historique de son apparition dans la langue mexicaine (la Conquête ? la Révolution ?) : naissance qui reste dans l'anonymat, ses origines son inconnues, perdues dans le temps. Néanmoins quelques sources indiquent son apparition écrite dans le roman de la Révolution mexicaine, tandis que son apparition à Cuba date de 1924. Ces données nous permettent d'affirmer que tel mot était courant (oralement) avant même d'être inclus dans des textes. Avec ces éléments nous pouvons conclure que c'est une erreur d'attribuer à O. Paz l'invention de *ningunear*. Néanmoins on peut relever que dans le *Laberinto de la soledad* (édité en 1959 mais rédigé pendant un séjour de l'auteur en France, de 1948 à 1950, d'ailleurs cette dernière est la date de la première édition à Mexico), Paz développe (chapitre 2) une explication succincte du terme et en plus il formule (chapitre 7) une analyse étendue de l'«intelligentsia» mexicaine, sans établir une articulation entre ce vocable et l'intelligence.

Dans la recherche de sources sur le *ninguneo*, je dois signaler que je suis parti d'un préjugé partagé par ceux qui parlent la langue mexicaine : placer *ningunear* comme une invention de cette langue. Les informateurs réagissent avec surprise, et pourquoi pas ? avec un peu de gêne face à la constatation de l'existence du mot au-delà des frontières mexicaines et ajoutent : «Bon, mais ici – au Mexique – son usage est très spécial». (Expression semblable à celle utilisée par les Argentins au moment où on les confronte aux origines de nos plats typiques : les pâtes et *el asado* – cuisine italienne et espagnole respectivement – , nous répondons : «Che, n'exagère pas, il n'y a aucun (*ningún*) point de comparaison». Comme on disait à Rome : «Les barbares ce sont les autres».

NINGUNEAR UN EJERCICIO DE DOMINIO

El ninguneo es una operación de muchas consecuencias. Así un engendro de la burocracia sexenal – medida del tiempo político gubernamental – llamado : Comisión Nacional para la Defensa del Idioma Español (sic) (1982), editó un Diccionario Fundamental del Español de México (sic). Este organismo de la «inteligencia» tomó su compromiso con tal grado de esmero que ningunear, chingar¹¹, alburear¹², malinchismo¹³, entre otros, no figuran, sólo se salvó del corte el chile (*Capsicum annum*) y el chayote (*Sechium edule*), pero eso sí checar (to check) fue admitido.

¹¹ Chingar : verbo, invención de la lengua mexicana, que abarca un chingo y el resto de significaciones. Se calcula que alcanzan el número de 100. Ellas se fabrican a partir : del texto, contexto, gesticulación – dedos, articulación de los miembros superiores – , entonación, musicalidad – usando instrumentos de viento : silbido, claxón. Su realización más violenta es cuando se mienta la madre de alguien.

¹² Albur/ear : remito al excelente trabajo de Rodrigo Toscano en Littoral, # 23/24.

¹³ Malinchismo, originado a partir de Malinali, nombre de la princesa tlaxcalteca que fuera entregada como esclava a H. Cortés. El cronista Bernal la describe como «de buen parecer, entremetida y desenvuelta». Ella formó parte de un tributo pagado por el reino tlaxcalteca a los mayas de Tabasco, quienes a su vez la obsequian a Cortés ; por su origen habla nahuatl, en Tabasco aprende maya ; cuando recibe el nombre de Marina, por parte de los españoles, funciona en un engranaje de «traducción» : los conquistadores al encontrar a diversos grupos indígenas en su camino a México –Tenochtitlán, requerían de doña Marina para trasladar el nahuatl – lengua principal en el imperio azteca – al maya ; texto maya que ella entrega al traductor Aguilar y éste, a su turno, fabrica una versión castellana que transmite a Cortés. Doña – d. o. n. : de origen noble – Marina mantuvo una prolongada y ardorosa relación con Hernán Cortés, el conquistador, hay un volcán con su nombre, La Malinche. Fernando Benitez dice de ella : «Doña Marina, juzgada por el conjunto de su vida, resulta una de las peores jugarretas del destino. Para nosotros es la imagen de la traición por antonomasia» – Benitez, F., en La ruta de Hernán Cortés, FCE-SEP, 1983, p. 117 -. El término denota en forma peyorativa la admiración por lo extranjero, de ahí el malinchismo.

NINGUNEAR UN EXERCICE DE DOMINATION

Le *ninguneo* est une opération aux multiples conséquences. Un produit de la bureaucratie sexennale – mesure du temps politique du gouvernement – nommé : *Comisión Nacional para la Defensa del Idioma Español* (sic) (1982), édita un *Diccionario Fundamental del Español de México* (sic). Cet organisme de l'«intelligence» accomplit sa tâche avec un tel soin que *ningunear*, *chingar*¹¹, *alburear*¹², *malinchismo*¹³, entre autres, n'apparaissent pas ; seuls échappèrent à la censure le *chili* (*Capsicum annum*) et le *chayote* (*Sechium edule*), mais voici que *checar* (to check) fut admis.

¹¹ *Chingar* : verbe, invention de la langue mexicaine, qui comprend «*un chingo y un reste*» de significations. On compte qu'elles arrivent au nombre de 100 dont elles se construisent à partir du texte, contexte, gestes – doigts, articulations des membres supérieurs – , intonation, musicalité – en utilisant des instruments à vent : sifflet, klaxon. Sa réalisation la plus violente se produit quand on «se rappelle de la mère» de quelqu'un.

¹² *Albur/ear* : Je renvoie à l'excellent travail de Rodrigo Toscano dans *Littoral* n° 23/24.

¹³ *Malinchismo*, dérivé de Malinali, nom de la princesse Tlaxcaltèque qui était offerte comme esclave à H. Cortés. Le chroniqueur Bernal la décrit : «de buen parecer, entremetida y desenvuelta» (jolie, osée et désinvolte). Elle faisait partie d'un tribut payé par le royaume Tlaxcaltèque aux Mayas de Tabasco, de qui Cortés l'a reçue ; de par son origine elle parle le nahuatl, au Tabasco elle apprend le maya ; quand elle reçoit le nom de Marina de la part des espagnols elle fonctionne déjà comme un engrenage de «traduction» : les conquérants qui croisèrent divers groupes indigènes dans leur chemin à Mexico – Tenochtitlán, demandaient à doña Marina de traduire du nahuatl – langue principale dans l'empire aztèque – , au maya ; texte maya qu'elle donne au traducteur Aguilar et celui-ci, à son tour, fabrique une version castillane qu'il remet à Cortés. Doña – d. o. n. : d'origine noble – Marina a eu une relation longue et passionnée avec Hernán Cortés, le conquérant, il y a un volcan qui porte son nom : La Malinche. Fernando Benitez raconte d'elle : «Doña Marina jugée par l'ensemble de sa vie, est un des pires tours du destin. Pour nous elle est l'image de la trahison par excellence» («En la ruta de Hernán Cortés», FCE-SEP, 1983, p.117). Ce mot dénote une forme péjorative : l'admiration pour l'étranger, de là le *malinchismo*.

Este episodio protagonizado por los médicos de la lengua¹⁴ no hace más que presentar una variante moderna del ejercicio de ningunear. Lo interesante es que los miembros del mencionado organismo se vieron en figurillas para explicar contra quién defendían al español de México ¿ el inglés ? ¿ las lengua indígenas ? ¿ el habla popular ?...

Resalta, en la historia de México, la reiterada presencia del ninguneo, incluso en sus aspectos más extremos, en el real : «Helos aquí, ya llegan. ¿ Hemos de desaparecer para siempre ?... Todo ha de volverse desierto, pues he aquí que han llegado otros hombres a la Tierra... y entonces no habrá más que un solo canto, y ya no cantos numerosos como los nuestros, sino un solo y único canto hasta los confines de la tierra» – Relación de Michoacán¹⁵ – ésta fue la reacción de los dignatarios del último cazonci Tzintsicha, así como la de los dioses del panteón tarasco ante la entrada de Cristóbal de Olid en sus tierras ; «La posesión del Nuevo Mundo no podía fundarse más que en el silencio que borra el pensamiento... El silencio es inmenso, aterrador. Envuelve al mundo indígena entre 1492 y 1550, y lo reduce a nada» ; «Los imperios destruidos ; los príncipes asesinados, la cultura, la religión, y el orden social indígenas reducidos al silencio ; sobre este mundo anonadado pudo reinar la paz española.»¹⁶

¹⁴ Cfr. : Allouch, J. : Efectuación de la transferencia, Ediciones psicoanalíticas de la letra, México, 1988, especialmente los desarrollos sobre el neologismo de las páginas 108/114.

¹⁵ Cfr. : Le Clézio, Jean-Marie : La conquista divina de Michoacán, Cuadernos de la Gaceta, FCE, México, 1985.

¹⁶ Le Clézio, J.-M., fragmentos de : «El sueño mexicano o el pensamiento interrumpido», en La Gaceta del FCE, Julio 1989, # 223, el libro será editado próximamente en castellano. El subrayado es mío.

Ce feuilleton joué par les médecins de la langue¹⁴ ne fait que présenter une variante moderne de l'exercice de *ningunear*. L'intéressant est que les membres dudit organisme ont eu des difficultés à expliquer contre qui ils faisaient la défense de l'espagnol du Mexique : l'anglais ? les langues indigènes ? le langage populaire ?...

La présence réitérée du *ninguneo* est manifeste dans l'histoire du Mexique même dans ses tournures les plus extrêmes ; dans le réel : «Les voici, ils arrivent, ils sont ici. Aurons-nous à disparaître à jamais ?... tout devra devenir désert, car voici que d'autres hommes sont arrivés à la Terre... et alors il n'y aura qu'un seul chant, et pas nombreux comme les nôtres, mais un seul et unique chant jusqu'aux limites de la terre» – Relación de Michoacán¹⁵ – ; telle fut la réaction des dignitaires du dernier cazonci Tzintsicha, ainsi que celle des dieux du panthéon tarasque à l'arrivée de Cristóbal de Olid dans ses terres : «La possession du Nouveau Monde ne pouvait se fonder que dans le silence qui efface la pensée. Le silence est énorme, effrayant. Il enveloppe le monde indigène entre 1492 et 1550, et le réduit à rien» ; «Les empires détruits, les princes assassinés, la culture, la religion et l'ordre social indigène réduits au silence ; sur ce monde assommé (*anonado*) a pu régner la paix espagnole»¹⁶.

¹⁴ Cfr. J. Allouch, *Efectuación de la Transferencia*, Eds. psicoanalíticas de la letra, Mexico, 1988 ; en particulier les remarques sur le néologisme pp 108-114.

¹⁵ Cfr. : Le Clézio, Jean-Marie : *La conquista divina de Michoacán*, Cuadernos de la Gaceta, FCE, Mexico, 1985.

¹⁶ Le Clézio, J.-M., fragments de : «*El sueño mexicano o el pensamiento interrumpido*», dans *La Gaceta del FCE*, juillet 1989, n° 223, le livre sera édité prochainement en castillan. Souligné par moi.

Ningunear es el verbo del ejercicio del poder por parte de los amos, o de aquel que se ubica en ese lugar para nadificar a un objeto del que nada puede decir, pues su presencia desata una agresividad extrema ; se trata de una acción emprendida ante la aparición del otro ; un otro que amenaza con la dislocación de la unidad corporal, del cuerpo de la lengua «nacional» – llamada materna – ; dislocación que conlleva el riesgo de disolver el mapa «nacional», por el borde de las líneas que lo constituyen.

Una anécdota describe, al menos, una reacción distinta frente a lo otro, reacción que fue devastada por el ninguneo. En el sur de México, se localiza el Estado de Yucatán, lugar geográfico en que se asentó y desarrolló gran parte de la civilización Maya. El nombre de ese Estado, Yucatán, es una voz maya : /Yuc-a-tan/, empleada por los nativos ante la presencia de los primeros españoles y que significa : «¡ mira cómo hablan !», «¡ mira qué cómico cómo hablan !». Destaquemos que Gonzalo Guerrero, uno de esos primeros españoles, se queda en esas tierras, se casa con la hija de un rey, y adquiere el grado de cacique y capitán cuando hay guerra : «yo tengo labrada la cara y horadadas las orejas. ¡ Qué dirían de mí desde que me vean ir de esta manera ! Y ya veís mis hijitos cuán bonitos son...» Esta fue su respuesta cuando la expedición de Cortés lo quiso rescatar.

El sujeto sobre el que se ejerce el ninguneo sólo puede reaccionar – en algunas ocasiones – con respuestas extremas. Recordemos el costado subjetivo de un protagonista de la revolución mexicana : Doroteo Arango, según la leyenda popular, hace justicia por mano propia ante la violación cometida a su hermana Martina ; violación que fue perpetrada por López Negrete, hacendado norteño que ejercía el derecho de pernada. Luego Doroteo toma, de acuerdo al historiador Ramón Puente, el nombre de Francisco Villa para recuperar el apellido legítimo, el de su abuelo, apellido que le fue negado a su padre. La leyenda popular atribuye esa nominación a un acto de homenaje para un bandido homónimo... después de esos episodios, Ramón Puente, dice que Villa instaló una carnicería, ¿ es qué acaso le quedaba otra alternativa ?, ¿ no se trata de casos en los que nos encontramos ante un pasaje al acto advertidor ?

Ningunear est le verbe de l'exercice du pouvoir par les maîtres, ou de celui qui prend cette place pour anéantir un objet duquel il ne peut rien dire, car sa présence provoque une agressivité extrême ; il s'agit d'une action pour faire face à l'apparition de l'autre, un autre qui menace de dislocation l'unité corporelle, le corps de la langue «nationale» – dite maternelle– , dislocation qui comporte le risque de dissoudre la carte «nationale», par le bord des lignes qui la constituent.

Tout au moins, une anecdote décrit une réaction différente face à cet autre ; réaction qui fut dévastée par le *ninguneo*. Dans le sud de Mexique, on trouve l'état de Yucatán, lieu géographique où s'établit et se développa une grande partie de la civilisation Maya. Le nom de cet état, Yucatán, est un mot maya : Yuc-a-tan utilisé par les indigènes à l'arrivée des premiers Espagnols et qui signifie : «regarde comme ils parlent», «regarde comme ils parlent comiquement». Soulignons que Gonzalo Guerrero, l'un de ces premiers Espagnols, s'établit dans ces terres, épousa la fille d'un roi et accéda au titre de *cacique*, et *capitán* si une guerre éclatait : «J'ai labouré mon visage et percé mes oreilles. Qu'est-ce qu'on dirait de moi si on me voyait ainsi ! Mais voyez comme ils sont beaux mes enfants... » Telle fut sa réponse lorsque l'expédition de Cortés voulut le récupérer.

Le sujet qui subit le *ninguneo* ne peut réagir que – dans quelques occasions – et seulement avec de réponses extrêmes. Rappelons-nous le côté subjectif d'un protagoniste de la révolution mexicaine : Doroteo Arango qui, selon la légende, fit justice lui-même du viol perpétré sur sa sœur Martina : viol perpétré par López Negrete, propriétaire terrien du nord qui avait le droit de cuissage. Ensuite, selon l'historien Ramón Puente, Doroteo prit le nom de Francisco Villa et récupéra ainsi son vrai nom, celui de son grand-père, qui avait été refusé à son père. La légende enregistre cette nomination comme un acte d'hommage à un bandit homonyme. Après ces histoires, R. Puente dit que Villa installa une boucherie, avait-il par hasard une autre alternative ? Ne s'agit-il pas de cas où l'on se trouve face à un passage à l'acte avertissant ?

LA TRANSMISION DEL PSICOANALISIS
NO ES UN PROBLEMA LINGÜISTICO

En 1982, J. Allouch, habló en México : Sur la passe au psychanalyste.
Cito un párrafo de esa intervención, hablada además en «pidgin» :

«Il est malheureux que je ne puisse m'adresser à vous, sauf comme je le fais maintenant c'est-à-dire en lisant un texte qui a été d'abord écrit puis traduit, dans la langue de Cervantes. Je la désigne ainsi, métonymiquement, car un précédent séjour au Mexique m'a permis de me rendre compte qu'on dénommait ici cette langue «espagnol», alors que, vous le savez, en Espagne on la dit «castillan». C'est là un très intéressant problème de nomination qui présente toutes sortes de difficultés dont la plus connue est articulée avec la question de savoir s'il s'agit du même objet quand je dis "la langue espagnole" ou "le castillan" ; mais il y a peut-être ici une particularité très intéressante car on peut remarquer qu'aussi bien en Espagne qu'au Mexique le nom donné à la langue parlée la situe comme une langue étrangère, voire comme la langue de l'envahisseur.»¹⁷

¹⁷ Allouch, Jean : Sur la passe au psychanalyste, texto fuente en francés a partir del cual se pronunció la exposición en castellano.

LA TRANSMISSION DE LA PSYCHANALYSE
N'EST PAS UN PROBLEME LINGUISTIQUE

En 1982, J. Allouch parle à Mexico : *Sur la passe au psychanalyste*. Je cite un paragraphe de cette intervention, exprimée d'ailleurs en petit-nègre :

«Il est malheureux que je ne puisse m'adresser à vous, sauf comme je le fais maintenant c'est-à-dire en lisant un texte qui a été d'abord écrit puis traduit, dans la langue de Cervantes. Je la désigne ainsi, métonymiquement, car un précédent séjour au Mexique m'a permis de me rendre compte qu'on dénommait ici cette langue «espagnol», alors que, vous le savez, en Espagne on la dit «castillan». C'est là un très intéressant problème de nomination qui présente toutes sortes de difficultés dont la plus connue est articulée avec la question de savoir s'il s'agit du même objet quand je dis "la langue espagnole" ou "le castillan" ; mais il y a peut-être ici une particularité très intéressante car on peut remarquer qu'aussi bien en Espagne qu'au Mexique le nom donné à la langue parlée la situe comme une langue étrangère, voire comme la langue de l'envahisseur.»¹⁷

¹⁷ Allouch, Jean : *Sur la passe au psychanalyste*, texte source en français à partir duquel se fit l'exposé en castillan.

Subrayo un hecho, compartido entre varios de los que asistimos : algo fue transmitido sobre el *passe* que abrió caminos insopechados para cada uno de los participantes ; sin embargo, una escucha atenta de la grabación, señala que desde el punto de vista del «español» o del «castellano» – o sea, la norma lingüística – en que fue proferida, no se podía entender nada. Allouch hablaba en un castellano digno de los mejores spaguettis-Westerns cuando le toca hablar a los malos – los indios –. Ese alejamiento de la normatividad lingüística – éste es el hueso del asunto – no fue impedimento, ni obstáculo para que algo se transmitiera ; se trataba, nada más y nada menos, que de transmitir algo de una palabra nueva (neologismo) para la experiencia del psicoanálisis : el *passe*, experiencia que hasta ese momento estaba limitada a los marcos de la lengua francesa. Recordemos que se trataba del nombre – *pase* – de una experiencia que sólo se había practicado en una escuela freudiana localizada en París.

La apuesta subjetiva es un elemento que los normadores de la lengua no toman en consideración, esto por razones estructurales : no hay lugar para la subjetividad en el interior de una práctica y una teoría de la norma, de lo normal. Llega a tal grado la cuestión que se puede afirmar que un normal es un engendro que ha perdido la pasión, fuente de la locura del deseo.

Ahora es el momento de indicar un hecho sorprendente. Se trata del artículo tercero de la actual Constitución española ; en él se establece que el castellano es declarado la lengua española oficial del Estado (sic)¹⁸. Esta constitución fue promulgada en 1978 ; cabe tomar nota de la distancia efectiva que existe entre tomar una lengua regional como lengua nacional de un Estado a convertir el nombre de ese Estado en el nombre de la lengua hablada en los territorios otrora conquistados por la corona española, al menos en esta operación es posible localizar consecuencias subjetivas que no corresponde ningunear.

¹⁸ Cit. por Lope Blanch, *Juán M.*, en *Estudios de Lingüística Española*, UNAM, 1986, p. 7 y subsiguientes.

Je souligne un fait partagé avec plusieurs de ceux qui étaient là : quelque chose fut transmis sur la passe qui ouvrit des voies insoupçonnées pour chacun des participants ; néanmoins, une écoute attentive de l'enregistrement révèle que du point de vue de l'«espagnol» ou «castillan» (c'est-à-dire la norme linguistique) dans lequel l'allocution a été prononcée, on ne pouvait rien comprendre. Allouch parlait dans un castillan digne des meilleurs Westernspaguettis lorsque les méchants – les indiens – parlent. Cet éloignement de la normativité linguistique – ceci est l'os de l'affaire – ne fut pas un empêchement, ni un obstacle pour que quelque chose se transmette ; il s'agissait, rien de plus ni rien de moins, de transmettre quelque chose d'un mot nouveau (néologisme) pour l'expérience de la psychanalyse [au Mexique] : la passe, expérience qui jusqu'alors restait limitée au cadre de la langue française. Rappelons qu'il s'agissait du nom (passe) d'une expérience qui s'était seulement pratiquée dans une école freudienne située à Paris.

Le pari subjectif est un élément que ceux qui norment la langue ne prennent pas en compte, ceci pour des raisons structurales : il n'y a pas de place pour la subjectivité à l'intérieur d'une pratique et d'une théorie de la norme, du normal. L'affaire va jusqu'à un degré tel que l'on peut affirmer qu'un normal est un produit qui a perdu la passion, source de la folie du désir.

Il est temps d'indiquer un fait surprenant. Il s'agit de l'article troisième de l'actuelle constitution espagnole ; il y est dit que le castillan est la langue espagnole officielle de l'Etat (sic)¹⁸. Cette constitution fut adoptée en 1978 ; on notera la distance effective qui existe entre prendre une langue nationale d'un Etat et transformer le nom de cet Etat dans le nom de la langue parlée dans les territoires jadis conquis par la couronne espagnole ; au moins dans cette opération il est possible de localiser des conséquences subjectives qu'il convient de ne pas *ningunear*.

¹⁸ Cité par Lope Blanch, J.-M. in *Estudios de Lingüística Española*, UNAM, 1986 pp 7 et ss.

Los defensores de las tesis del «español» rápidamente introducen la mirada médica sobre el problema : las lenguas habladas en otros países son simplemente dialectos del español, con lo cual confirman la vieja hipótesis de Leopoldo Alas «nosotros (los españoles) somos los amos de la lengua», postura tan radical que lleva a los moderados como Juan M. Lope Blanch a postular «Los españoles no somos los amos de nuestra lengua ; todos somos los amos conjuntamente». O sea democratizar la dominación, mediante una sociedad de amos – esencia de la democracia griega.

La diferencia entre castellano y español no es un fenómeno único; exclusivo de México, se da en otras lenguas ; en México es una marca de la relación ante y entre los amos de la lengua, marca la singular relación entre conquistadores-conquistados. El ningunear es uno de los goznes que organiza esa relación. Y tratándose de dominio, no se puede excluir al Yo y su constitución, como lo subraya con claridad el trabajo de Gaarder¹⁹ . En el ningunear está presente la constitución imaginaria del Yo, la dialéctica del cuerpo unificado/cuerpo fragmentado, así como la agresividad en tanto que «tendencia correlativa de un modo de identificación que llamamos narcisista y que determina la estructura formal del yo del hombre y del registro de entidades característico de su mundo»²⁰. Allí se produce algo que interesa al psicoanálisis.

Veamos algunos casos :

¹⁹ El habla popular..., UNAM, México, 1954.

²⁰ Lacan, Escritos, T. II, México, 1975, p. 63.

Ceux qui défendent la thèse de l'«espagnol» introduisent rapidement le regard médical sur le problème : les langues parlées dans d'autres pays sont simplement des dialectes de l'espagnol ; ils confirment ainsi la vieille hypothèse de Leopoldo Alas «nous (les Espagnols) sommes les maîtres de la langue», position si radicale qu'elle conduit les modérés comme Juan M. Lope Blanch à postuler [corriger] «Nous, Espagnols, ne sommes pas les maîtres de notre langue ; nous tous, ensemble, sommes les maîtres». C'est-à-dire démocratiser la domination, au moyen d'une société des maîtres – essence de la démocratie grecque.

La différence entre castillan et espagnol n'est pas un phénomène unique, exclusif au Mexique, on le trouve dans d'autres langues ; au Mexique, elle marque le rapport auprès et entre les maîtres de la langue, elle marque la relation singulière conquérants-conquis. Le *ningunear* est un des gonds qui organisent cette relation. En parlant de domination, on ne peut pas exclure le Moi et sa constitution, comme le souligne avec clarté le travail de Gaarder¹⁹. Dans le *ningunear*, sont présentes la constitution imaginaire du Moi, la dialectique du corps unifié/corps morcelé, ainsi que l'agressivité en tant que «tendance corrélative d'un mode d'identification que nous appelons narcissique qui détermine la structure formelle du moi de l'homme et du registre d'entités caractéristiques de son monde»²⁰. Là, se produit quelque chose qui intéresse la psychanalyse.

Voyons quelques cas.

¹⁹ *El habla popular...*, UNAM, Mexico, 1954.

²⁰ Lacan, *Escritos*, T. II, Mexico, 1975, p. 63.

Se trata de la sorpresa que causó y causa la utilización del término *trique*²¹ para escribir el pasaje al castellano de lo que Lacan nombra (como) efecto de la eversión del toro. Sorpresa, molestia, desagrado causado por el hecho de que el paso al castellano no lleva negritas, o comillas, o una nota al pie de página para prevenir, advertir al lector que se trata de un término araucano – sur de Chile – ; que está presente en el habla de México, Chile, Colombia, Cuba, Panamá, Venezuela. Término que tiene una significación laxa – laxante es una de ellas – , una referencia sexual, pasando por el juego de tres en raya hasta una triquiñuela. Se reclama ese sistema de prevención y cuidado (¿ de qué ?) porque no se trataría de un término próximo. ¿ Es qué acaso en la clínica y la doctrina del psicoanálisis ya circulan como moneda corriente los efectos de la escritura topológica lacaniana ? ¿ No estamos ante un claro ejemplo de la distancia que separa la experiencia lingüística de la experiencia analítica ? El pasaje de una lengua a otra trata de anudar ternariamente esa operación, sin tener que reducir las dificultades que se plantean al lector, pertenezca a una u otra lengua. Dado que el trique francés no parece más sencillo que el trique castellano o español. La dificultad no está en la lengua, sino en el cifrado – a producir – de los seminarios topológicos de J. Lacan.

Es interesante notar que, al menos, hasta el momento, Littoral no nos ha informado de la recepción de una carta donde se le solicite que coloque entre comillas, o cursivas, o negritas, o con un asterisco, o con nota a pie de página el término *triskel* (Lacan, 15/04/75), alegando que no pertenece a la lengua francesa (es un término bretón ¿ de origen celta ?). Notemos que un pedido semejante pueden recibir los responsables de *Fragments* por términos como *épiclérat*, *épiclère* que son el producto de una inyección del griego en la lengua francesa.

²¹ Cfr : A. M. Ringenbach y M. Viltard : Ejercicios de lectura, Edic. Psic. de la letra, México, julio 1989. Se optó por el criterio de utilizar las mismas letras acompañando la escritura de la imagen, dado que el sentido del término castellano no es ajeno a ciertas implicaciones del término lacaniano trique.

Il s'agit de la surprise qu'a produit et que produit encore l'utilisation du terme trique²¹ pour écrire le passage au castillan de ce que Lacan nomme comme effet de retournement du tore. Surprise, gêne, désagrément provoqués par le fait que le passage au castillan n'est pas souligné ou mis entre guillemets, ou éclairci en bas de page pour prévoir (sic), avertir (sic) le lecteur qu'il s'agit d'un terme araucan – Sud du Chili –, qui est présent dans le parler du Mexique, du Chili, de la Colombie, de Cuba, de Panama, du Venezuela. Mot qui a une signification floue – «laxa», «laxante» –, une référence sexuelle en passant par le jeu de «tres en raya» jusqu'à celui de la «triquiñuela». On demande ce système de prévention et de soins (de quoi ?) car il ne s'agirait pas d'un mot semblable. Mais est-ce que par hasard dans la clinique et la doctrine psychanalytique circulent déjà comme monnaie courante les effets de l'écriture topologique lacanienne ? Ne sommes-nous pas devant un exemple clair de la distance qui sépare l'expérience linguistique de l'expérience analytique ? Le passage d'une langue à une autre, essaie de nouer ternairement cette opération, sans avoir à réduire les difficultés qui se posent au lecteur qu'il appartienne ou non à une autre langue. Le trique français ne semble pas plus simple que le trique castillan ou espagnol. La difficulté ne réside pas dans la langue, mais [dans] le chiffage – à produire – des séminaires topologiques de J. Lacan.

Il est intéressant de noter que, du moins jusqu'à présent, *Littoral* ne nous a pas signalé avoir reçu une lettre demandant de mettre entre guillemets, en italiques, ou de souligner, ou avec une astérisque, ou en bas de page le mot triskel (Lacan 15/04/75), en disant que ce terme n'appartient pas à la langue française (c'est un mot breton ; d'origine celte ?). Notons aussi qu'une telle demande pourrait être reçue par les responsables de *Fragments* pour les mots comme épiclérat, épiclère qui sont le produit d'une injection du grec dans la langue française.

²¹ Cfr : A. M. Ringenbach et M. Viltard : *Ejercicios de lectura*, Edic. Psic. de la letra, Mexico, juillet 1989. On a décidé d'utiliser les mêmes lettres accompagnant l'écriture de l'image car le sens du mot castillan n'est pas étranger à certaines implications du terme lacanien *trique*.

Otro caso está constituido por un error que cometíamos en español o en castellano : colocábamos el ternario de real, simbólico e imaginario, precedido por el artículo neutro lo, con lo cual se convierte al paradigma lacaniano en un adjetivo (jjj!!!) abstracto(jjj!!!). Este error fue puesto al descubierto por Miguel Sosa en la clausura del seminario de Mayette Viltard, en México, el 31 de julio de 1989. Este descubrimiento es la consecuencia de tomar al pie de la letra el cuerpo de cuerda de rsi con el anudamiento borromeo. Sostengo que esa precisión encontró la oportunidad de su presentación pública por los requerimientos particulares, singulares que la escritura topológica del psicoanálisis impone a quien se somete a sus torsiones, cortes y manipulaciones. Requerimientos que el trabajo de M. Viltard logró transmitir, además, con muchas consecuencias ; la resolución de este caso es una de ellas, no siendo ni la mayor ni la única.

CE NÉOLOGISME

Otra cuestión planteada por el texto de Jean Allouch es la calificación de neologismo aplicada a ningunear. El tema tiene sus vericuetos, dado que el termino neologismo no se deja atrapar con facilidad. La primera dificultad es precisar su origen : ¿ lingüístico o psiquiátrico ?. Los textos médicos tienden a unificar la procedencia : pasaje de una operación normada por la lingüística al campo de la psiquiatría, así nos informan que :

neologismo significa:

- «Palabra nueva» como en filología, con la diferencia de que en psicopatología se denomina así aquella manía de ciertos psicópatas de inventar palabras nuevas sin ningún significado, con un sentido convencional establecido por ellos mismos (sic)²².

²² Diccionario Médico TEIDE, Barcelona, 1987.

Un autre cas est celui constitué par une erreur que nous faisons en espagnol ou castillan ; on plaçait le ternaire réel, symbolique et imaginaire, précédé de l'article neutre le, avec lequel on transforme le paradigme lacanien en un adjectif (!!!!!) abstrait (!!!!!). Cette erreur a été mise à jour par Miguel Sosa dans la clôture du séminaire de Mayette Viltard, au Mexique, le 31 juillet 1989. Cette découverte est la conséquence du fait d'avoir pris à la lettre le corps de corde de RSI avec le nouage borroméen. Je soutiens que cette précision trouva l'opportunité de sa présentation publique grâce aux contraintes particulières, singulières, que l'écriture topologique de la psychanalyse impose à qui se soumet à ses torsions, coupures et manipulations. Contraintes que le travail de M. Viltard a réussi à transmettre, d'ailleurs avec beaucoup de conséquences. La résolution citée en est une, n'étant ni la seule ni la plus importante.

CE NÉOLOGISME

Une autre question soulevée dans le texte de Jean Allouch est la qualification de néologisme appliquée à *ningunear*. La question a ses détours car le mot néologisme ne se laisse pas attraper avec aisance. La première des difficultés est de préciser son origine : linguistique ou psychiatrique ? Les textes médicaux tendent à unifier la provenance : passage d'une opération normée par la linguistique au champ de la psychiatrie, on nous informe que :

néologisme signifie :

- «Mot nouveau» comme dans la philologie, à une différence près : dans la psychopathologie on nomme ainsi cette manie de certains psychopathes d'inventer des mots nouveaux sans aucune (*ninguna*) signification, avec un sens conventionnel établi par eux-mêmes (sic)²².

²² *Diccionario Médico TEIDE*, Barcelona, 1987.

- Palabras o expresiones ininteligibles por el uso, o bien proferidas por enfermos de la mente. Se observa con bastante frecuencia en los dementes precoces y, con mayor rareza en los místicos perseguidos, etc.²³

- Palabra de nuevo cuño o innovación al vocabulario no convencional ; Empleo de dicho término o innovación ya sea racionalmente, para representar una idea, método u objeto, o en estados neuropáticos, como la esquizofrenia cuando el paciente desea expresar un significado sumamente complejo relacionado con su conflicto²⁴.

- Palabra nueva o invención de términos nuevos. Palabras o expresiones ininteligibles proferidas por algunos alienados²⁵.

Helena Beristáin, desde la lingüística, dice :

- Figura que consiste en sustituir una expresión de uso habitual o tradicional por otra que guarda con ella una relación de oposición debido a que es novedosa. Se trata de una metábola (sic) de la clase de los metáplasmos (resic) porque afecta la forma de la palabra ya que se produce por supresión/adición que puede ser parcial, o total (cuando es completamente nueva : misil) a partir del latín, como la mayoría de los neologismos. El neologismo puede formarse por invención, que es el caso del neologismo total (tres veces sic). El neologismo es el fenómeno opuesto al arcaísmo y, como éste, es un caso particular de sinonimia²⁶.

²³ Diccionario Enciclopédico de Medicina JIMS, de L. Braier, Edit. JIMS, Barcelona, 4ta. ed., 1980. El subrayado es mío.

²⁴ Diccionario Breve de Medicina de Blakiston, edit. La Prensa Médica Mexicana, 1983.

²⁵ Diccionario Enciclopédico de términos médicos - Inglés-Español, Edit. Interamericana, México, 1988.

²⁶ Beristáin, Helena en Diccionario de retórica y poética, Edit. Porrúa, México, 1985.

- Mots ou expressions incompréhensibles dans leur utilisation, ou bien proférées par des malades mentaux. On le trouve assez fréquemment chez les déments et, plus rarement chez les mystiques persécutés, etc.²³

- Mot de nouvelle création ou innovation du vocabulaire non conventionnel. Utilisation du dit terme ou innovation, soit d'une façon rationnelle pour représenter une idée, une méthode, un objet, ou dans des états névropathiques comme la schizophrénie quand le malade désire exprimer une signification très complexe en rapport avec son conflit²⁴.

- Mot nouveau ou invention de termes nouveaux. Mots ou expressions incompréhensibles proférés par certains aliénés²⁵.

Helena Beristáin, dans le champ de la linguistique, dit :

- Figure qui consiste à substituer une expression d'usage habituel ou traditionnel à une autre qui garde avec la première une relation d'opposition due à sa nouveauté. Il s'agit d'une métabole (sic) de la classe des métaplasmes (resic) parce qu'elle affecte la forme du mot car elle est produite par suppression/addition qui peut être partielle ou totale (quand elle est complètement nouvelle : *missile*) à partir du latin, comme la plupart des néologismes. Le néologisme peut se construire par invention comme c'est le cas pour le néologisme total (trois fois sic). Le néologisme est le phénomène contraire à l'archaïsme et, comme celui-ci, est un cas particulier de synonymie²⁶.

²³ *Diccionario Enciclopédico de Medicina JIMS*, de L. Braier, Edit. JIMS, Barcelona, 4ème éd., 1980. Souligné par moi.

²⁴ *Diccionario Breve de Medicina de Blakiston*, edit. La Prensa Médica Mexicana, 1983.

²⁵ *Diccionario Enciclopédico de términos médicos - Inglés-Español*, Edit. Interamericana, Mexico, 1988.

²⁶ Beristáin, Helena dans *Diccionario de retórica y poética*, Edit. Porrúa, Mexico, 1985.

Los textos de medicina y lingüística permiten ubicar a la norma – de salud, de la lengua – incluso a la moral, en su sentido etimológico (uso, costumbre, manera de vivir, administración de las costumbres) como el eje que organiza su definición. Ignoro en qué momento y de qué manera el término aparece en la práctica y en los textos de psiquiatría, pero no es razón suficiente para ningunear sus efectos : oclusión férrea para leer la verdad del loco «psicótico, si ustedes quieren» (Lacan, 1967) en sus producciones calificadas de «neológicas».

Volviendo al texto de L'OPA de la I.P.A, no encuentro argumentos suficientes para calificar a ningunear como «neologismo», adjetivo que en el texto se demuestra solidario del error de adjudicar a O. Paz la invención del término. Tal calificación integra una licencia poética y como eso ha de ser tomada. ¿No corresponde abordar el tema del neologismo por el lazo que una palabra nueva teje con la diferentes consistencias del público que el texto de J. Allouch nos plantea ?

México, 01/09/89.



Les textes de médecine et de linguistique nous permettent de situer la norme – de santé, de la langue – même de la morale, dans son sens étymologique (us, coutumes, façon de vivre, administration des coutumes) comme l'axe qui organise sa définition. J'ignore à quel moment et de quelle manière le mot apparaît dans la pratique et dans les textes de la psychiatrie, mais ce n'est pas une raison suffisante pour *ningunear* ses effets : résistance de fer à lire la vérité du fou «psychotique, si vous voulez» (Lacan 1967) dans ses productions qualifiées de «néologiques».

Retournant au texte L'OPA de L'IPA, je ne trouve pas d'arguments suffisants pour qualifier *ningunear* de «néologisme», adjectif qui dans le texte se montre solidaire de l'erreur d'attribuer à O. Paz l'invention du mot. Une telle qualification intègre une licence poétique et comme telle on doit la prendre. Ne conviendrait-il pas d'aborder le thème du néologisme par le lien qu'un mot nouveau tisse avec les différentes consistances du public que le texte de J. Allouch nous donne ?

Mexico, 01/09/89.



Jean-Paul Aribat

«... Où les enseignements tenus seront questionnés.»

Les quelques réflexions qui suivent – restées pendant un an suspendues – passent à l'écrit, non sans avoir reçu impulsion de l'intitulé de l'exposé annoncé de Mayette Viltard : essaieront-elles, «à l'aveugle», d'en pressentir les trajets ?

Nom tiré au sort en juin 88, notre choix fut de présenter l'ouvrage de J. Laplanche «*Nouveaux fondements pour la psychanalyse*».

Ce que ce choix comporte d'*oblique* reste, selon nous, à questionner – à travers le cas singulier, voire ce qui relèverait de l'anecdote¹ ...

Présenter un ouvrage, une «communication» sur un point de doctrine, pourquoi pas un cas clinique, dans quelle mesure cela témoigne-t-il d'un évitement, quand il s'agit, devant le *public* de l'école, de «mettre à la question» de leur intitulé, de leur argument publié et dans l'après-coup de leurs butées, de leurs impasses, de leur inachèvement, voire de leur «échec»... ? les enseignements tenus.

¹ Il le fut, dans une conversation à propos rompus avec J. de la Robertie, conversation dont nous n'hésitons pas à inscrire ici mémorial.

Nous ne voulons ouvrir que la question ; qui, selon nous, peut n'être pas seulement la nôtre.

De cette question nous tentons le passage au public, celui de l'école : rendre compte d'un enseignement tenu requiert-il un parcours en chicane ? ou si on préfère quelque «mi-dire» ?

Il est de la «nature» d'un choix, quel qu'il soit, de s'envelopper de raisons. Peut-on souhaiter plus : qu'elles émergent à mi-corps des rationalisations ? Ici se prête à la référence la *décision résolue*, comme écrivait Kierkegaard ; l'acte est du côté où «je ne pense pas» ou encore, *cum grano salis*, si le réel est rationnel, il ne le peut qu'à anticiper (dans la hâte...) que le rationnel soit réel !

Ouvert, «y participe qui veut», un enseignement qui depuis novembre 85 reçoit l'«hospitalité» d'une université de «sciences humaines», a délibérément (mais il ne peut savoir *ce qu'il a fait* et donc *qui l'a fait* qu'à recevoir de l'Autre et après coup des morceaux de son message, ne serait-ce que le silence et l'absence !...) inscrit comme *virtualité d'un public* les «psychologues», ...en formation en tant que tels *ailleurs* ! Mise en forme, informe où toute prise de bonne forme ou de *Gestalt*, si elle s'esquisse en pointillés, a plutôt à redouter de se prendre en gelée (ô Boris Vian...), ce qui reconduit vite des effets de colle. Prise en masse et à la masse d'un public, faisant alors foule (le nombre y importe peu) ou «habitués».

Encore une fois, il y a bien des chances que cela ne s'adresse pas qu'à nous, et Lacan à la fin du séminaire sur le Transfert, commentant *Massenpsychologie*, a sur l'*Ichideal* dans les sociétés d'analystes faisant public dit «l'essentiel»...

Pour l'enseignement que nous conduisons depuis la fondation de l'école, il ne nous reste à ce jour quant à nous que la «nostalgie» (et pourquoi pas ?) que cet effet de prise en masse (serait-ce à notre corps défendant ?...) n'ait cessé d'être déjoué !

Parlant de Laplanche, nous avons «voulu» relancer la question des fondements et nous adressant (virtuellement) aux «psychologues» dire que nous estimons à l'ordre du jour (au jour d'aujourd'hui encore...) la psychologisation du sujet de l'analyse.

Cette psychologie dont Lacan avait marqué dans les *Ecrits* que le destin est scellé et qui n'est ni ancienne, ni nouvelle... car elle est «de toujours»² – Bouvet, Laplanche, Green même combat ! – le coaltar de la réalité psychique, de l'endo et de l'âme à âme, épice du vécu et de l'affect et en appelant tout naguère à la «responsabilité» (devant la société, et l'Etat pourquoi pas tant qu'on y est...) des Suffisances et des Béatitudes, à l'égard du patient, à l'égard du malade.

Primum non nocere : la cure à son tour sera patiente !

En 87, au «dernier trimestre», nous avons commencé par une lecture de Freud «*Die Frage der Laienanalyse*», dont il est plaisant de suivre comment la «nouvelle» traduction parue chez Gallimard s'ingénie à émousser la pointe, par les détours d'une *casuistique* retorse.

Ou plutôt recommencé car nous avons suspendu (interrompu) l'enseignement annoncé en 1985 et repris en 1986 sur «La question des psychoses dans sa littérature et sa clinique».

Témoignage d'une butée ? à notre avis double : sur l'articulation Freud – Lacan à propos de la question des psychoses. Nous laisserons ici ce point en suspens, estimant pour notre part qu'à le reprendre nous nous inscririons dans

² Aussi bien en juin 88 avons-nous voulu trouver notre départ dans Malebranche dont Bossuet disait «*vera sed vetera, nova sed falsa*», comme nous le rappellent des notes prises par A. Porge que nous remercions ici de nous les avoir communiquées. Avec Malebranche selon nous commence la psychologisation du sujet du Cogito, l'âme n'a pas d'idée d'elle-même. Il y faudra vision en Dieu : insight et prise de conscience dans la cure ne font que reconduire «à l'usage d'anas» le mythe de l'antique connaissance.

l'avancée de certains travaux dans l'école et notamment ceux de Jean Allouch.

Mais plus encore la butée sur ce qui nous paraît comme un point crucial de la théorie et de la *clinique* psychanalytique aujourd'hui.

Lacan parlait de cette énorme écurie d'Augias : la littérature psychanalytique, Harold Searles, Kohut, E. Jacobson, Kernberg ou Rosenfeld... Quelle lumière rasante (et dans «l'équivoque signifiante») l'enseignement de Lacan, et pour nous *aujourd'hui* l'école, dirige-t-il le cas échéant sur ces travaux, ces élaborations et ces pratiques ?

Quelques «échanges» avec H. Ségal, dernièrement de passage à Bordeaux, nous convaincraient s'il en était besoin, que bon/mauvais objet, identification projective... restent dans certains lieux les concepts clés de la clinique des psychoses.

A cette aune, Glover et la théorie nucléaire du moi sont pour nous lectures rafraîchissantes...

Nous avançons ici que ce qui s'est écrit et se publie autour des soi-disant états limites ou encore structures narcissiques pourrait bien être enjeu, point crucial pour la psychanalyse aujourd'hui.

Il n'est pas jusque dans le freudo-lacanisme qu'on ne rabatte les oreilles d'une «nouvelle clinique».

Une question : appartiendrait-il à une école de prendre pari sur ces «questions cruciales» de tenter de les *nommer* ?

Témoignage sur les points cruciaux et ceci pouvant n'être pas sans rapport avec la passe et ce qui inscrit une nomination... Simple question, à la dérobée et hésitante autant qu'«on» le souhaitera !

En 87 la butée avait été aussi pour nous sur... la fabrication des «cas» et l'élaboration d'une clinique, notamment du travail avec les enfants car dans le travail avec une psychologue clinicienne, en position de «rôle éducatif» avec des enfants... nous n'avions rencontré que le silence !

Ce qui à notre avis n'a pas seulement valeur du bon mot de l'anecdote, s'il est vrai que des «cartels de fabrication de cas» il n'est venu le plus souvent... que le silence... ?

L'école à cet égard ferait-elle preuve d'une étonnante pudeur (fausse ?) ?

Et s'il s'agit d'élaborer une clinique, *quid* de l'articulation de la clinique des psychoses et du travail avec les enfants ? *Quid* du travail psychanalytique avec les enfants et du travail «éducatif» avec les enfants ?

Pour notre part nous avons pensé que nous avions buté sur ce point, sans, croyons-nous, prétendre en maîtriser les tenants et les aboutissants, ce qui serait un comble !

La domination dans les études de psychologie et de psychopathologie aujourd'hui (au moins en certains lieux, nous ne prétendons pas généraliser mais quand même...) d'un éclectisme freudo-kleinien, freudo-lacano(si peu)-kleinien... ou pire, serait-il le joyau de la «psychanalyse à l'université», comme «ils» disent ?

Nous avons inscrit le projet de lire Freud, de nous «livrer» publiquement à une lecture de Freud (oui, en ce sens là, comme disait Lacan pourquoi pas un «cours» ? 1970, fin des journées sur les cartels) : *to deliver a lecture*, Freud mis au travail (*tripalium*) de l'appareil de Lacan : Freud lisant Lacan et y trouvant... ses butées !

Ce qui est reprendre aujourd'hui, et dans l'école, le «mot d'ordre» de *l'Etourdit* : de faire de Freud jardin à la française c'est-à-dire ce que

l'argument du Séminaire XI a appelé l'*organon* du psychanalyste – pour la direction de la cure.

Faut-il après cela s'étonner que Daniel Lagache aidant, Daniel Lagache copieusement référé par Laplanche et autre Green, nous ne soyons jusqu'à présent, guère allés au-delà de la question du Moi ?

Ajoutons-y le Soi, pour faire bonne mesure : *Self, false-self* et laisser entendre que si nous devons nous garder du système (Lacan contre Hegel, ou de la question de l'angoisse, de l'angoisse et de l'écriture du désir dans l'enseigner, ô séminaire sur *l'Angoisse*, ou encore du *Petit discours aux psychiatres*) la psychanalyse comporte néanmoins (?) une face doctrinale (L.I.) et que précisément le Soi (Winnicott, H. Deutsch...) fut introduit pour ces fameuses structures narcissiques et limites, voir plus haut...

Nous avançons que la mise au travail des travaux de Bion dans la lumière rasante de l'enseignement de Lacan est sur ces points là précisément «incontournable».

Théorie de la pensée, d'attaques des liens de la pensée.

Trois passions de l'être : amour, haine et ignorance. Que l'écrit sur la théorie du *symbolisme* de Jones soit notre guide... mais ici nous anticipons !!

Et par rapport à la liste non fermée des questions que nous a proposée Le Gaufey, nous inclinerons à supposer :

qu'un «cours» peut faire séminaire si, précisément et dans la mesure où, il ne barre pas la constitution de cartels, sans bien entendu les former et les gérer.

De l'enseignement que nous donnons est «né» un cartel :
un cartel sur... psychanalyse et psychosomatique ! Il fallait pouvoir y
penser !³

Nous ne sommes pas sûrs que la modicité des frais exigés des participants (les frais de photocopies ont bon dos...) n'ait pas tenu, pour quelle part ?, à la «démagogie» à l'égard du public étudiant, encore que les salles étant prêtées, le directeur de l'U.F.R. nous prévient qu'il n'accepterait pas de «transferts de fonds»...

L'université bien que prostituée reste bégueule !

Quant à la présence des analysants, rien ne nous paraît l'exclure, ni non plus l'inclure : elle fait partie de la direction de la cure... la singularité n'implique pas de ne pas tenter d'en affiner les critères et précisément référés à la méprise du sujet supposé savoir.

Sur ce point Lacan avait déjà énoncé quelques indications, prévoyant que la postérité rirait du procès qui lui fut fait, *o tempora o mores* !!

Faut-il que l'écouter puisse entendre comme «s'adressant à lui» ce qui est dit, sans pour autant s'en conclure le destinataire...

Et si ceux qui promulguent l'interdiction pure et simple n'y trouvaient qu'à «remparder» le mouvement de leur narcissisme (sous éventuellement la figure de la fausse humilité...)?

³ Toutefois... de nombreux travaux mettent en rapport hypochondrie, plus généralement symptômes psychosomatiques (avec la notion de *pensée* opératoire, notion qui mérite d'être questionnée : H. Ségol, pour sa part dit que le symptôme psychosomatique est un «fantasme encapsulé»... !) et la structure du Moi-corps. Dès le L.II, répondant à un exposé de François Perrier, Lacan inscrivait l'auto-érotisme par rapport au réel : réel du corps. Ici aussi le paradigme R.S.I. fait preuve de sa fécondité, comme le montre le travail remarquable de L. de la Robertie, ayant fait le relevé de tous les textes de Lacan concernant le corps.

Lacan n'a pas cessé de dire que son acte d'enseignant relevait d'un calcul quant à ses effets :

nous reprenons là le texte fondateur de l'école mais quelle est la position de l'école aujourd'hui par rapport au texte fondateur ? Là aussi nous sommes à ce jour restés bien «pudiques», quelques mots seulement récemment à propos de l'admission... et si nous avons sur ce point à coup sûr... ! évité l'effet de colle (combien parmi nous de positions différentes ou... d'absence de positions... ou de positions différées ?), ces «positions» les avons-nous mises à la question et en travail ?

Calcul dont relève «l'opération du savoir faisant le sujet» qui dans tout enseignement se trouve re-*jouer* : représentation du sujet, éventuellement scandale c'est-à-dire piège placé sur le chemin et obstacle pour faire tomber, *skandalon*... le patatras du sujet !

Consistance *lacunaire*, points d'ancrage qui sont de jouissance, voix c'est-à-dire aphlicion de la phonation ! *Die Bedeutung des Phallus* ! Pas d'enseignement qui ne soit formation de l'Ics et sophiste !

Le livre II nous enseigne que l'enseignement universitaire joue au savoir ; «il est supposé que les examinateurs savent tout» écrivait K. Marx dans sa *Critique de l'Etat Hégléen*, de la bureaucratie, très précisément S² en agent (la psychanalyse à l'envers). C'est de l'ignorance passion de l'être que relève l'enseignant, au sens de Lacan, un «je n'en veux rien savoir», de part... et d'autre, ce qui bien sûr ne fonde aucune réciprocité, aucune intersubjectivité et encore moins une «communication», où le *dérisoire* du terme n'a d'égal que le dérisoire de l'enjeu !

Pas d'enseignement qui ne relève de la *casuistique* et d'abord dans la lecture de la littérature sur la question, parcours obligé ! *Casuistique* très précisément le terme que Lacan employait dès «*La psychanalyse et son enseignement*» mais la casuistique requiert que l'imaginaire «s'éclaire» d'une autre source, multiple réfraction par laquelle le «monde», plus émondé et immonde qu'on ne croit, par la déesse Amaterasu vint au jour (postface du L. XI).

Pas de casuistique qui ne relève du paradigme du nouage de R.S.I....

Anticipation d'un «point» à développer ailleurs ! mais où Stoïciens (les convenables) et la casuistique des jésuites... nous aura précédés.

Au fil des ans et mettant Imre Hermann : «*Logique de la psychanalyse*», au travail de l'appareil de Lacan, nous avons maintenu un enseignement sur la logique de la psychanalyse.

Il s'y est agi à certains *moments* d'un *groupe de travail* : lecture ligne à ligne de la logique du fantasme, où les «points cruciaux» deviennent points de fuite, avant d'être les tirants de la voûte dans l'éventuel *établissement de texte*.

De quel assentiment s'agit-il autour d'un enseignement ? en extension... et si vient quiconque comment l'intension ordonne-t-elle ? *Conditio sine qua non* car l'architecture de la psychanalyse (que Lacan distinguait du bâtiment) n'intéresse pas que les psychanalystes, souvent dans le passé (et le présent...) fermés à sa dialectique, écrit Lacan dans le séminaire XI,

condition *jamais* acquise ou garantie à l'avance ! Voilà, si nous en croyons notre «expérience», ce qui est plutôt coton... et prêt à tous les... malentendus⁴!!

Architecture autour d'un vide, où à l'enseigneur il ne reste à souhaiter que le «dur désir de durer», cher au poète.



⁴ Freud pensait-il les éviter cf. «la psychanalyse à l'université», en distinguant et en séparant un enseignement *sur* la psychanalyse, où médecins et psychologues étaient censés apprendre quelque chose *sur* la psychanalyse, et réservant «l'expérience» de la cure, avec l'image du chirurgien qui après les leçons «se fait la main», sur... ? D'où d'aucuns tirent : *primum non nocere*, faisant litière du désir de l'analyste ? là encore *o tempora, o mores*.

Freud n'évitait rien, bien sûr : apprendre *sur* la psychanalyse ne relève que «du supplément d'âme» et de ce que Politzer pour Bergson appelait la parade philosophique...

Comme l'écrit Lacan, ici nous n'avons pas à nous proposer «d'élargir les esprits»...

Erik Porge

**Discussion de quelques points
problématiques dans le
formalisme du groupe de Klein
tel qu'il est présenté dans
*La logique du fantasme et
L'acte psychanalytique****

Le groupe de Klein accompagne tout le séminaire *L'acte psychanalytique*. Il constitue l'ossature logique de ce que Lacan avance sur l'acte psychanalytique. Un acte où apparaît une «structure d'enveloppement» (p. 300, version JL) : à la fois il inaugure les conditions de possibilités logiques de l'analyse (l'acte psychanalytique qui consiste à engager une analyse) et en même temps, à l'intérieur de cet acte, s'inscrit la tâche analysante d'où pourra naître l'acte qui consiste à la terminer, et que la passe doit éclairer. Puisque pour Lacan le terme d'acte ne prend sa valeur que référée à une logique, il importe d'examiner de près la référence logique que représente le groupe de Klein dans les séminaires *La logique de fantasme et L'acte psychanalytique*.

Dans *La logique du fantasme* Lacan décroche à nouveau les anneaux d'Euler, déjà présentés en 1964, pour logifier le Cogito cartésien qu'il réduit à un binaire: être/penser. Ce binaire structure le groupe de Klein et l'ensemble des conséquences que Lacan en tire, y compris un positionnement de la castration

* Exposé fait aux Journées de l'elp de novembre 1988. Je remercie J.-C. Aguerre pour la version qu'il a réalisée de cet exposé et qui m'a servi pour la rédaction du texte.

(qui ne se fait donc plus seulement en fonction du binaire être/avoir comme dans *La relation d'objet*). Lacan fait cette démarche en restant au plus près de l'énonciation cartésienne du Cogito, qu'il désigne comme «acte» et «ascèse logique», et il qualifie son interprétation du Cogito de «sens véridique du Cogito cartésien» (*Logique du fantasme*, p. 107 version Sizaret).

LE CHIFFRAGE DE LACAN

Lacan procède à un double chiffrage logique du Cogito, à partir de ce qu'il a réduit à un binarisme : penser/être. Le premier chiffrage, tiré de la logique symbolique, est l'application des opérations de réunion, \cup , et d'intersection, \cap , à «être» et «penser» pris comme des ensembles. Le second, simultané au premier, est la liaison de ces opérations avec le groupe de Klein.

Déjà à ce niveau, l'écriture de Lacan n'est pas sans difficultés et nous pose, d'après les versions de séminaires dont nous disposons, des problèmes d'interprétation. Si on pose $A = \text{être}$ et $B = \text{penser}$, on obtient les relations suivantes :

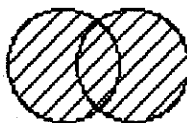
intersection



$$A \cap B$$

être *et* penser (à la fois)

réunion



$$A \cup B$$

être *ou* (non exclusif) penser

A partir de là il va s'agir pour Lacan de représenter la négation de : être et penser à la fois.

Rappelons rapidement que les connexions relient entre elles deux propositions (ex. P et Q) pour constituer une proposition nouvelle (P.Q). La véracité de la proposition (P.Q) dépendra de la véracité des propositions élémentaires P et Q et du connecteur. Les connecteurs qui nous intéressent ici sont «et» et «ou». Le connecteur «ou», disjonction, comprend deux distinctions : 1) le «ou» non exclusif ; il suffit alors que l'une des propositions élémentaires soit vraie pour que la nouvelle proposition le soit. C'est le *vel* latin. 2) Le «ou» exclusif qui exprime l'alternative ; c'est le *aut* latin : ou bien... ou bien.

Les connecteurs sont représentés dans des «tableaux de vérité», où la vérité V ou la fausseté F de la proposition nouvelle P.Q est figurée en regard de la vérité ou de la fausseté des propositions élémentaires :

P	Q	Conjonction P.Q	vel	aut
V	V	V	V	V
V	F	F	F	V
F	V	F	F	V
F	F	F	V	F

En 1964, dans le *Séminaire XI* (p. 191) Lacan apporte une troisième distinction au connecteur «ou», différente de «vel» et «aut» (encore que Lacan ne parle pas de *aut*, il parle d'un *vel* exhaustif ou non exhaustif) qui est l'*aliénation*: «Le vel de l'aliénation se définit d'un choix dont les propriétés dépendent de ceci, qu'il y a dans la réunion un élément qui comporte que, quelque soit le choix qui s'opère il a pour conséquence ni l'un ni l'autre». Dans l'exemple «la bourse ou la vie» si on choisit de conserver la bourse on risque fort de perdre la vie et donc aussi la bourse et si on renonce à la bourse il devient difficile de continuer à vivre sans bourse.

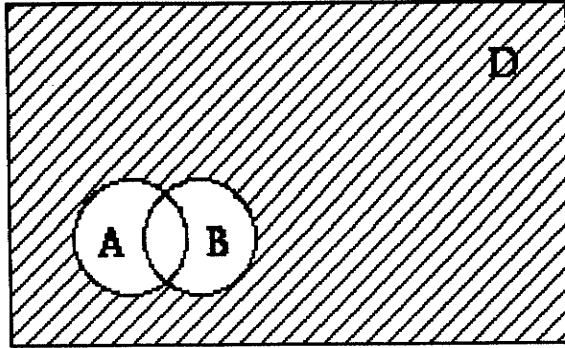
Dans les tableaux de vérité des connecteurs binaires (Cf Blanché, *Introduction à la logique contemporaine*), l'aliénation correspond au «rejet» :

P	Q	-----	15	16
V	V		F	
V	F		F	
F	V		F	
F	F		V	

Le terme d'aliénation choisi par Lacan, signifie donc le mode particulier de négation de «être» et «penser» à la fois, propre au Cogito.

QUEL RÉFÉRENTIEL ?

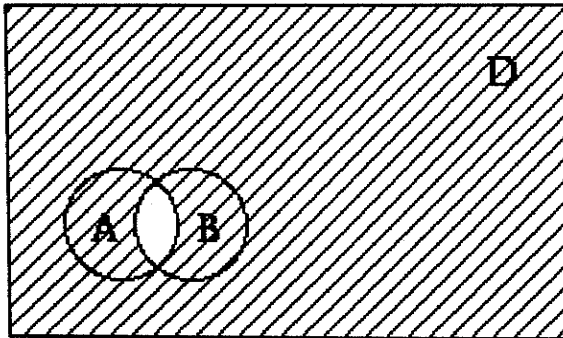
En 1967, dans *La logique du fantasme* (p. 69 version Sizaret) Lacan chiffre l'aliénation en l'écrivant au moyen d'une formule de la logique symbolique de négation de l'intersection : $\overline{A \text{ et } B} = \overline{A} \text{ ou } \overline{B}$ (négation de A et B = négation de A ou négation de B) ; il dit que c'est ce qu'on appelle «différence symétrique». Or cette écriture n'est pas celle de la différence symétrique. Il y a, à cet endroit du séminaire de Lacan, une confusion (à côté de laquelle sont passés les meilleurs commentateurs, par exemple Nassif dans *Pour une logique du fantasme*, Scilicet 2/3). C'est ce qui apparaît si on représente sur des tableaux les différentes formes de négation de A et B avec les cercles d'Euler correspondants :



$$\overline{A \cup B} = \bar{A} \cap \bar{B}$$

(D est ce qu'on appelle l'ensemble référentiel, ou l'univers de discours)

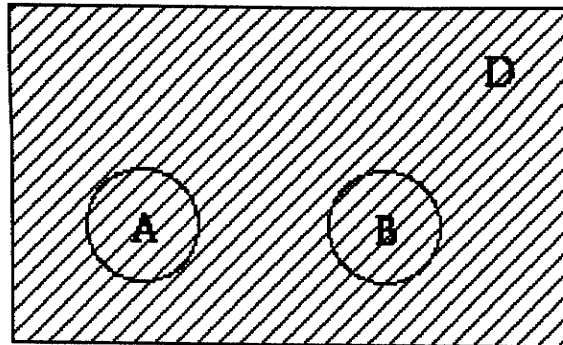
Négation de la réunion de A et B = intersection de la négation de A et de la négation de B. Soit : non (A ou B) = ~~A~~ et non B.



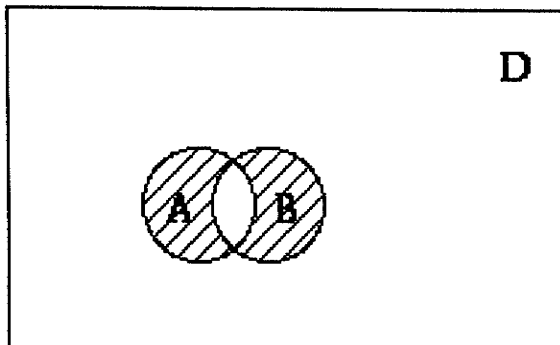
$$\overline{A \cap B} = \bar{A} \cup \bar{B}$$

Négation de l'intersection de A et B = réunion de la négation de A et de la négation de B. Soit : non (A et B) = non A ou non B.

Si l'intersection de A et B ne comporte aucun élément possible (si $A \cap B = \emptyset$, l'ensemble vide) ça se représente ainsi :



La différence symétrique, elle, correspond à une autre écriture :

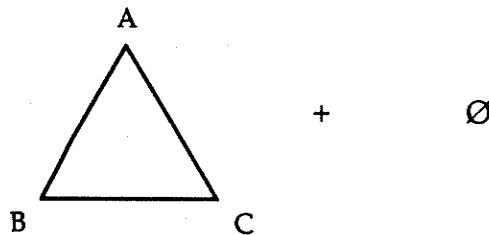


$$\begin{aligned}
 A \Delta B &= (A - B) \cup (B - A) \\
 &= (A \cap \bar{B}) \cup (B \cap \bar{A}) \\
 &= (A \cup B) \cap \overline{(A \cap B)} \\
 &= (A \cup B) \cap (\bar{A} \cup \bar{B})
 \end{aligned}$$

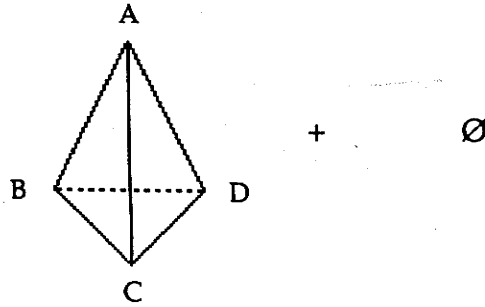
La différence symétrique peut se définir sans recourir au référentiel, ce qui n'est pas le cas de $A \cap B = A \cup B$ (dont la représentation avec les cercles d'Euler par ailleurs coïncide). Cela nous met sur la voie d'une interprétation possible de ce que nous avons relevé comme confusion dans le texte du séminaire de Lacan. Cette «confusion» n'est-elle pas indicative du problème qui préoccupe Lacan, à savoir celui du référentiel ? En effet le recours à un référentiel est problématique. Dans *La logique du fantasme* Lacan tente de soutenir qu'il n'y a pas d'univers de discours. Si $A = \text{être}$ et $B = \text{penser}$, qu'est ce qui correspondrait à D ? Quel serait le référentiel de être et penser ? L'Autre ? Le sujet supposé savoir ? Mais justement il s'agit pour Lacan d'arriver à se passer de cette supposition. Comment ?

Je pose comme hypothèse, d'après la lecture des deux séminaires de Lacan retenus, que le groupe de Klein se substitue à l'univers de discours, à l'ensemble référentiel des ensembles être et penser, que là où on attend le référentiel des deux ensembles on trouve la logique de la combinatoire de l'ensemble des parties de ces deux ensembles pris comme éléments. Cette combinatoire se substitue au référentiel comme combinatoire des parties de l'ensemble à deux éléments (être/penser). L'ensemble des parties d'un ensemble à n éléments comprend 2^n éléments. Ici l'ensemble des parties de l'ensemble être/penser comporte donc $2^n = 2^2 = 4$ éléments. La combinatoire – exprimée par le groupe de Klein – des parties de l'ensemble être/penser se substituerait donc au référentiel de être/penser.

Il y a plusieurs façons de représenter l'ensemble des parties d'un ensemble; pour trois éléments, le triangle :

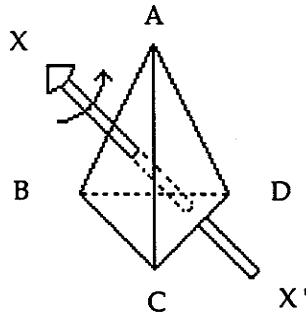


pour quatre éléments, ce qui nous intéresse, on a le tétraèdre :



qui est le plus simple des polyèdres.

Or entre groupe de Klein et tétraèdre il existe une double affinité puisque le tétraèdre est une des représentations concrètes du groupe de Klein et que le groupe de Klein est le groupe des symétries du tétraèdre – provenant de la permutation des sommets – quand on le fait tourner autour d'axes :



Par exemple un demi-tour autour de l'axe XX' amène la permutation : $ABCD \rightarrow BADC$. Si on fait deux fois de suite ce demi-tour, chaque sommet revient en sa position initiale, ce qui, comme on le verra, est l'une des permutations du groupe de Klein.

Donc, à la fois le groupe de Klein des permutations algébriques trouve comme support la forme du tétraèdre et en même temps cette forme tétraédrique peut être prise littéralement, dans sa consistance d'objet géométrique, voire topologique, qui – par exemple par ses rotations autour d'un axe – va produire les permutations mêmes du groupe de Klein. On peut saisir là comment et pourquoi l'usage topologique du tétraèdre vient prendre la place d'un référentiel qui par ailleurs n'est soutenu que par la forme.

Lacan oscille, sans que ce soit très lisible dans les versions de ses séminaires, entre le groupe de Klein algébrique, «encadré» par le tétraèdre, et l'objet tétraèdre qui produit les permutations du groupe de Klein et cela engendre bien sûr des difficultés de lecture si on ne le prend pas en compte.

LE GROUPE DE KLEIN ALGÈBRIQUE

Définition d'un groupe

Un groupe est un ensemble d'éléments qui répond à quatre conditions :

- 1) Avoir une loi de composition interne, $*$, qui à tout couple a, b , d'éléments de E fait correspondre un élément unique, c , de E .
- 2) La loi $*$ est associative : $a.(b.c) = (a.b).c$
- 3) La loi possède un élément neutre, e , unique : $e.a = a$
- 4) Tout élément a de E possède un symétrique a' dans E : $a.a' = a'.a = e$

Si en plus la loi est commutative, $a.b = b.a$, le groupe est dit commutatif ou abélien.

Dans l'ensemble des nombres entiers \mathbb{N} l'addition et la multiplication sont des lois de composition interne. Pour l'addition l'élément neutre c'est $e = 0$, et pour la multiplication $e = 1$. Pour un ensemble E , l'intersection, la réunion, la différence symétrique sont des lois de composition interne (intersection et réunion sont associatives et commutatives).

Le groupe de Klein

C'est un groupe d'ordre quatre, c'est-à-dire à quatre éléments. Pour un ensemble $E = \{\alpha, \beta, \gamma, 1\}$ la composition des éléments vérifie que :

$$\alpha.\beta = \gamma$$

$$\beta.\gamma = \alpha$$

$$\alpha.\gamma = \beta$$

$$\alpha^2 = 1$$

$\alpha, \beta, \gamma, 1$ représentent des opérations de transformations d'autres éléments. 1 est celle qui ne change rien, c'est l'élément neutre. Parmi les trois autres transformations, quand deux sont combinées entre elles, elles engendrent la troisième. Chacune est involutive : répétée deux fois de suite elle ramène au rangement initial.

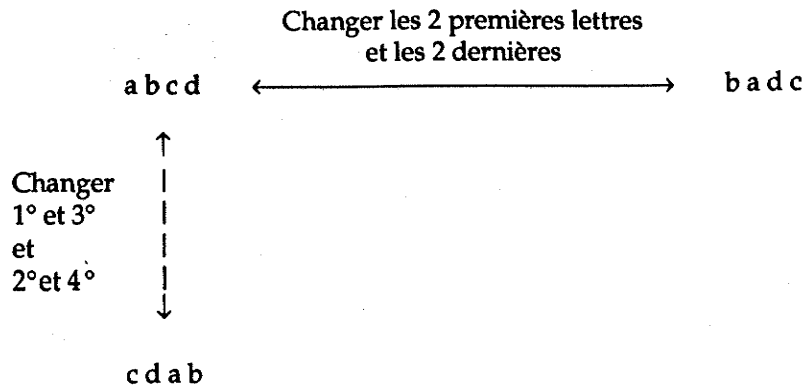
L'ensemble des mouvements de renversement, rotation, inversion, translation sur une bande de Moebius fait un groupe de Klein. Prenons trois autres exemples empruntés à l'article de Marc Barbut, *Sur le sens du mot structure en mathématiques*, paru dans Les temps modernes, en novembre 1966, et que cite Lacan dans *La logique du fantasme*.

Premier exemple.

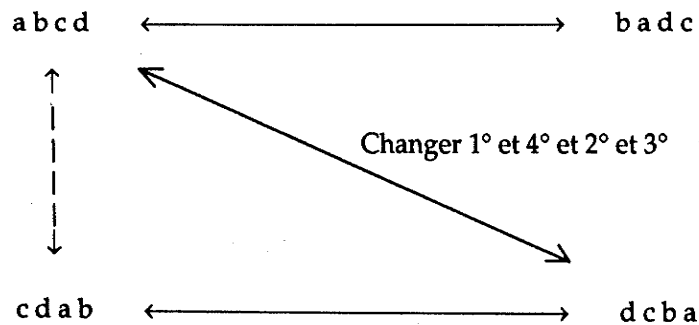
«Voici maintenant un petit jeu : quatre lettres a, b, c, d rangées dans cet ordre. Règle du jeu : on peut soit laisser les lettres dans l'ordre a b c d, soit passer à un autre rangement, mais en les échangeant deux par deux. Par exemple, on peut passer au rangement b a d c qui échange a et b d'une part, c et d d'autre part, c'est-à-dire : les deux premières lettres, les deux dernières. Mais on peut aussi échanger entre elles première et troisième lettre, deuxième et quatrième; ou encore première et quatrième, deuxième et troisième. Et l'on a alors épuisé toutes les possibilités.

Partons du rangement a b c d et modifions-le selon les deux premières permutations décrites :

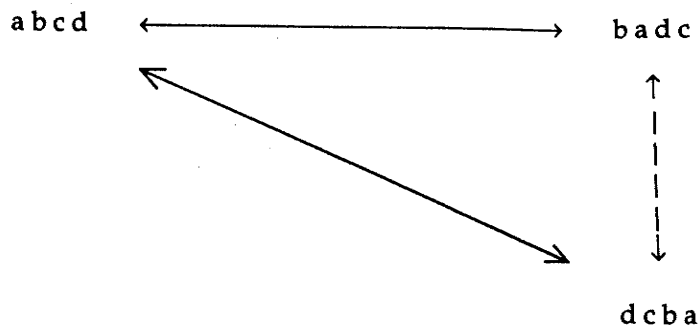
//



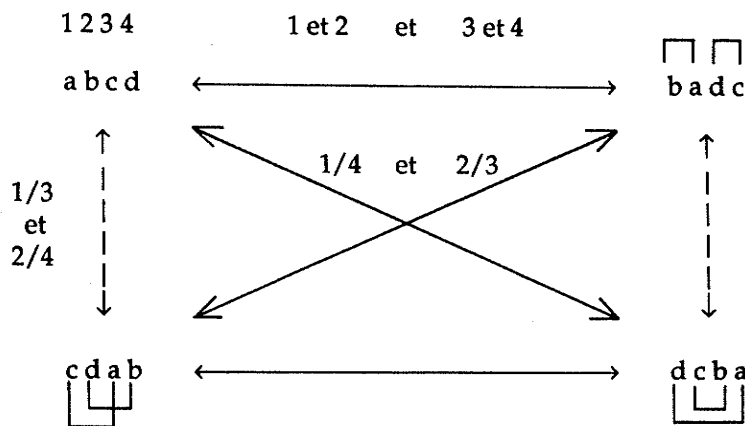
On remarque que ces deux permutations sont involutives : chacune, répétée deux fois de suite, ramène au rangement initial. En outre, si nous opérons la première permutation (échanger les deux premières lettres entre elles, les deux dernières entre elles) sur le rangement $c d a b$, nous obtenons le rangement $d c b a$, c'est-à-dire celui qu'aurait fourni, à partir de $a b c d$, la troisième permutation (première et quatrième lettres, deuxième et troisième), qui elle aussi, est évidemment involutive.



Nous sommes tout près du diagramme précédent, celui des passages à l'opposé et à l'inverse d'un nombre ; on se persuade qu'il s'agit bien du même en examinant ce qui arrive si, à partir de $a b c d$, on opère d'abord la première permutation, puis la seconde :



Le rangement final est encore d c b a, celui que donne la troisième permutation. Cette permutation fait d'ailleurs mutuellement se correspondre les rangements b a d c et c d a b. Nous obtenons donc bien le diagramme :



qui est le même que celui du premier exemple ; seuls ont changé les objets auxquels sont appliquées les transformations symbolisées par les flèches, et la nature de ces transformations. Mais la combinatoire des transformations est la même, à savoir : deux transformations que nous noterons α et β , soumises à deux règles de combinaison :

1° chacune des transformations est involutive : la répéter deux fois de suite ne change rien.

Il nous faut, pour noter cette propriété, un signe qui symbolise «ne rien changer», ce qu'on appelle la transformation «identique» ; nous adoptons le signe I.

Avec cette convention, nous notons :

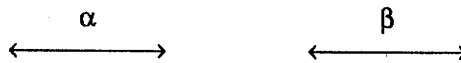
$$\begin{array}{l} \alpha \alpha = I \quad (\alpha \text{ suivi de } \alpha \text{ ne change rien}) \\ \beta \beta = I \end{array}$$

2° la première suivie de la seconde est la même transformation γ que la seconde suivie de la première ; ce qui se note :

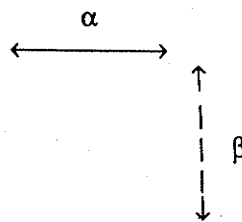
$$\alpha \beta = \beta \alpha \quad (= \gamma)$$

et se dit : α et β commutent entre elles.

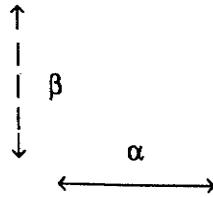
Ces deux règles suffisent à reconstituer le diagramme. Figurons α et β par des flèches ; celles-ci doivent être orientées dans les deux sens (règle I)



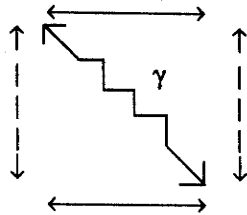
Figurons maintenant la règle 3 :
 α suivi de β



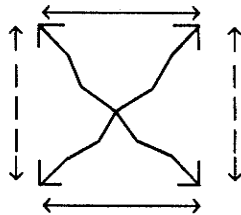
β suivi de α



c'est la même transformation :



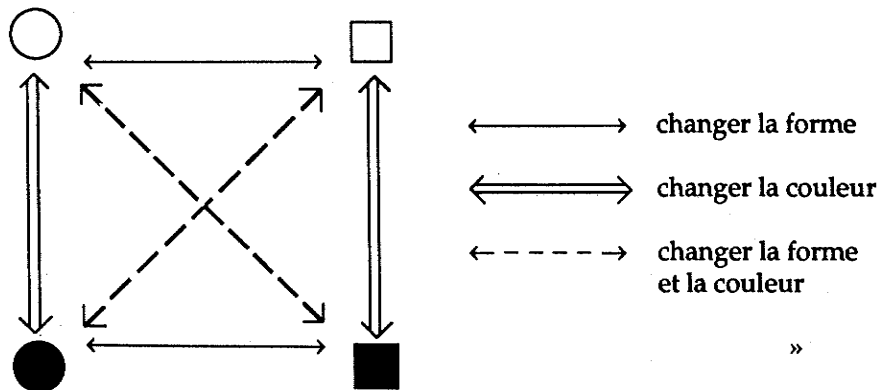
Si maintenant nous effectuons les parcours $\alpha\beta$ et $\beta\alpha$ de toutes les façons possibles sur le diagramme, il se complète en :



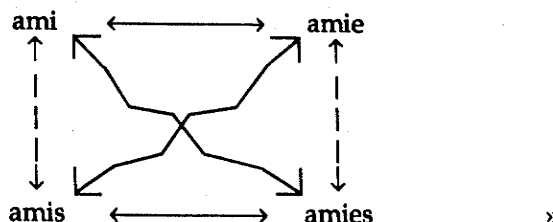
»

Deuxième exemple.

«Les psychologues expérimentaux, puisque nous parlons d'eux, présentent souvent à des «sujets» la situation suivante : on prend un objet, disons un rond blanc, et on modifie l'un de ses qualificatifs (forme ou couleur dans notre exemple). On changera soit la forme, ce qui transformera l'objet en un carré blanc, par exemple, soit la couleur, ce qui le transformera en un rond noir. On peut enfin changer et la forme et la couleur, ce qui le transforme en un carré noir. S'il n'y a que deux formes (rond et carré) et deux couleurs (blanc et noir), il n'y a que quatre états possibles pour notre objet et ces quatre états sont liés par des transformations élémentaires que résume le diagramme :

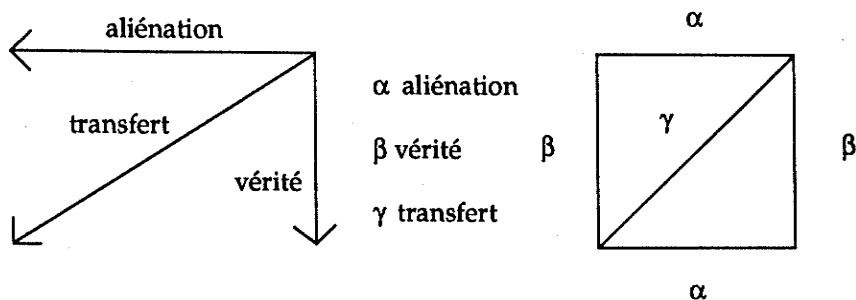
*Troisième exemple.*

«Avant de quitter le sujet des réalisations de la structure du groupe de Klein, citons en une dernière, très familière car chacun d'entre nous la pratique quotidiennement, tel monsieur Jourdain ; il s'agit de la combinatoire de certaines catégories grammaticales dans une langue comme la langue française. Un adjectif, par exemple, est en général susceptible de posséder deux genres (masculin ou féminin), et deux nombres (singulier ou pluriel). On peut donc le transformer en changeant le genre, ou en changeant le nombre, ou en changeant les deux, selon le diagramme :



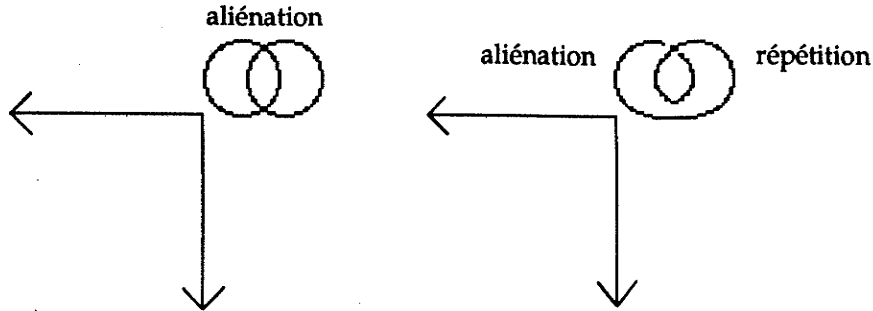
LE DEMI-GROUPE DE KLEIN DE LACAN

Loin s'en faut pour que les éléments du groupe de Klein choisis par Lacan soient d'un maniement aussi simple. On peut certes reconnaître trois opérations qui correspondent aux trois éléments du groupe de Klein auxquels Lacan a donné les noms d'aliénation, de vérité, de transfert :



Mais ces opérations sont complexes et ne répondent pas à une stricte combinatoire comme dans le groupe de Klein.

Ainsi Lacan modifie en cours de route l'identité des termes sur lesquels portent les opérations, réalisant même parfois une équivoque entre le nom de l'opération et celui du terme sur lequel elle porte. Par exemple il substitue au tracé des deux cercles eulériens à l'endroit de l'aliénation, le tracé de la double boucle de la répétition de la coupure d'une bande de Moëbius :

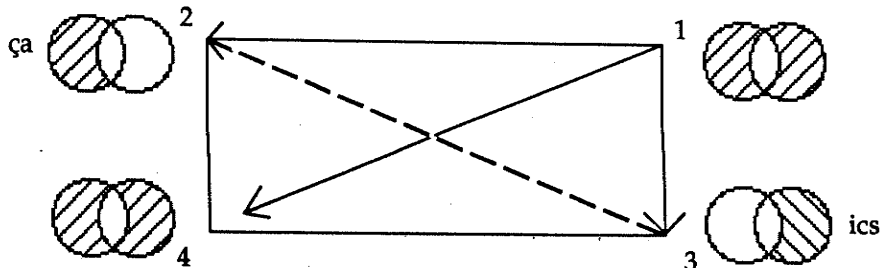


D'autre part on peut se demander à quoi correspond l'élément neutre, qui, associé à une opération, ne la transforme pas. Ce ne saurait être l'ensemble vide puisque celui-ci permet au contraire à Lacan de situer l'énonciation. Lacan ne nomme pas cet élément neutre du groupe de Klein.

Enfin on ne peut pas parler non plus d'élément symétrique puisque les opérations ont un sens unique. C'est probablement la raison pour laquelle Lacan qualifie son groupe de Klein de demi-groupe de Klein.

Mais alors pourquoi utiliser le groupe de Klein si c'est pour l'amputer d'une partie de ses ressources ? A nouveau vient ici le soupçon qu'on a moins à faire avec l'écriture algébrique du groupe qu'avec la structure tétraédrique qui le supporte et le réalise aussi.

Tâchons de faire une lecture du groupe de Klein avec les éléments qu'y porte Lacan.



1. Le choix forcé. C'est le choix aliénant, à partir de «ou je pense, ou je suis».

2. Il mène à «je pense» mais amputé du «je» car il correspond à l'évidement de l'être du «je». C'est un «je pense» amputé du «je» par le ça (en tant qu'il est différent de l'inconscient. Freud introduit le ça pour rendre compte du moi inconscient. C'est un réservoir de libido et le lieu des pulsions. Lacan réduit les pulsions à leur structure grammaticale et le fantasme est une subjectivation de la pulsion). C'est ce qui correspond au fantasme «un enfant est battu». Le «je» n'est présent qu'au deuxième temps et ce temps est reconstruit par l'analyste, selon Freud. L'ensemble donne un «je ne pense pas... là où je suis».

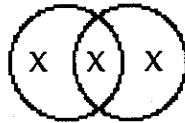
3. La vérité de cette opération c'est : «je ne suis pas où je pense». Les pensées sont celles de l'inconscient mais amputées d'un «je suis». Cela apparaît dans le rêve (immixtion des sujets), le trait d'esprit. Si le sens est rempli, il reste mordu par le manque phallique, le manque de la signification sexuelle, du rapport sexuel être homme ou être femme.

4. Le résultat des opérations aliénation + vérité va donner le «ni l'un ni l'autre»: «ou je ne pense pas, ou je ne suis pas», un «pas je pense, pas je suis», double manque du sujet divisé, révélant ce qui était latent en 1., ce moment étant celui de la castration.

Cette lecture selon la linéarité du groupe de Klein ne saurait suffire. Plusieurs objections se lèvent, beaucoup d'incompréhension subsiste. Tout d'abord l'exposition linéaire fausse le sens que ces opérations doivent au fait de leur simultanéité. D'autre part il y a des ambiguïtés dans les formulations de Lacan sur la place du «je» dans les ronds. Enfin et surtout Lacan parle d'inversions, de forme croisée de a et $-\phi$, de recouvrements, et cela implique une lecture du groupe de Klein qui ne soit pas seulement linéaire mais fasse

intervenir des rapports d'espace et de temps qui peuvent d'ailleurs être disjoints : ce qui se réalise en un point du groupe de Klein peut correspondre à un temps dont le lieu n'est pas ce point mais un point opposé.

Commençons par le repérage de quelques ambiguïtés portant sur ce qui est désigné dans les ronds :



1° En ce qui concerne le choix forcé de l'aliénation, nous pouvons lire dans le séminaire du 11 janvier 1967 (version Sizaret p. 88) : «...connexe au choix du «je ne pense pas» quelque chose surgit, dont l'essence est de n'être «pas je», à la place même de l'*ergo*, en tant qu'il est à mettre à l'intersection du «je pense» au «je suis», dans ce qui seul se supporte comme être de cogitation : cet *ergo*, donc, à cette place même, quelque chose apparaît, qui se sustente de n'être pas je». Alors s'agit-il du fait que le choix du «je pense» écorné par quelque chose qui n'est «pas je» se révèle un «je ne pense pas», comme nous pouvions le croire en première lecture,

ou bien du fait que de façon connexe au «je ne pense pas», primitif en quelque sorte, s'opère un déplacement de la négation, de «pense» sur «je», donnant un «pas je» : «je ne pense pas» «pas je qui pense» ? Mais alors là on a un «je suis» latent et le «pas je» n'est-il pas celui de «je suis» ?

2° En ce qui concerne l'opération vérité nous pouvons lire, toujours dans ce même séminaire (p. 91 version Sizaret) : «Pour désigner ce qu'il en est de l'inconscient quant au registre de l'existence et de son rapport avec le "je", je dirai que – de même que nous avons vu que le ça est une pensée mordue de quelque chose qui est non pas le retour de l'être mais comme d'un désêtre – de même l'inexistence au niveau de l'inconscient est quelque chose qui est mordu d'un "je pense" qui n'est pas "je" [...] Si l'inconscient a joué un rôle de référence tel dans tout ce qui s'est tracé d'une nouvelle poésie c'est très précisément de cette relation d'une pensée qui n'est rien que de n'être pas le "je" du "je ne pense pas" pour autant qu'elle vient mordre sur le champ que définit le "je" en tant que "je ne suis pas"». Ici encore s'agit-il d'un «je ne suis pas» (= inconscient) sur lequel mord un «je» qui n'est pas «je» (cas d'un déplacement de la négation) ou bien d'un «je suis» sur lequel mord l'inconscient ?

Ces ambiguïtés sont peut-être inhérentes aux propos de Lacan et inéliminables compte tenu de l'abord du binaire penser/être par l'intermédiaire d'une négation et même de deux négations : je ne pense pas, pas-je... Cela introduit dans le propos un perpétuel renversement, quelque chose de clivé, qui s'affirme en se niant.

Ces ambiguïtés vont de pair avec le lien qui peut s'établir entre les deux formules («je ne pense pas», «je ne suis pas»), dans le passage de l'une à l'autre:
des pensées sans «je» (le ça)
des pensées de l'inconscient, sans «je suis», où fait défaut la signification sexuelle.

On pourrait ainsi conclure qu'au niveau de chacune de ces formules on retrouve latent le choix de l'alternative exclusive de départ et que le choix de l'une des options fait basculer dans l'autre.

RÔLE DE LA STRUCTURE TÉTRAÉDRIQUE

Cela confirme l'idée d'un passage obligé par la simultanéité d'effectuation des formules et nous conduit à l'autre point qui rend difficile de concevoir le quadrangle seulement sous l'angle du fonctionnement algébrique du groupe de Klein. Il s'agit de ce que Lacan appelle la *conjonction* du «je ne pense pas» et du «je ne suis pas» qui *s'éclipsent, s'occultent en se recouvrant* :

«Si les deux cercles, les deux champs que nous venons d'opposer comme représentant les deux termes, dont un seul arrive à l'accès dans le réel de l'aliénation, si ces deux termes s'opposent comme constituant des rapports différents du *je* dans la pensée et l'existence c'est pour qu'à regarder de plus près les cercles où ceci maintenant vient se cerner, vous voyiez que, dans un temps ultérieur, ce qui s'achève de cette opération, en un quatrième terme, terme quadrique – c'est que ce «je ne pense pas», en tant que corrélat du ça, est appelé à se joindre au «je ne suis pas», en tant que corrélat de l'inconscient, mais en quelque sorte à ce qu'ils s'éclipsent, s'occultent l'un l'autre, en se recouvrant. C'est à la place du «je ne suis pas» que le ça va venir, bien entendu, le positivant en un «je suis-ça» qui n'est que de pur impératif, d'un impératif qui est très proprement celui que Freud a formulé dans le *Wo Es war, soll Ich werden*. [...]

Inversement, ce qui peut arriver aussi, c'est qu'ici au passage... le passage d'où un cercle est en quelque sorte occulté, éclipsé par l'autre, se produise en sens inverse et que l'inconscient, dans son essence poétique et de *Bedeutung*, vienne à la place de ce «je ne pense pas». Ce qu'il nous révèle, alors, c'est justement ce qui, dans le *Bedeutung* de l'inconscient, est frappé de je ne sais quelle caducité dans la pensée.» (p. 93, version Sizaret de *La logique du fantasme*).

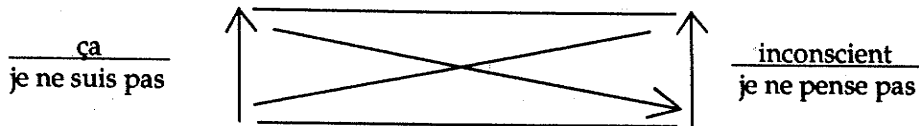
Dans ce séminaire il semble que soient posées deux conjonctions avec deux formes d'occultation : l'une où c'est à la place du «je ne suis pas» que le ça va venir, le positivant en un «je suis ça» :

$\frac{\text{ça}}{\text{je ne suis pas}}$,	$\frac{\text{ce qui mord}}{\text{ce qui est mordu}}$,
---	---	--	---

l'autre, inverse, où l'inconscient vient à la place du «je ne pense pas» :

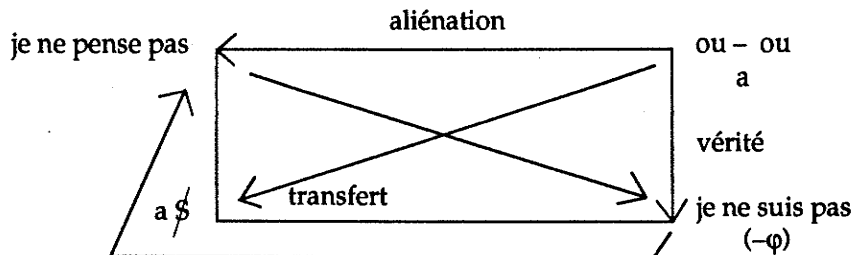
$\frac{\text{inconscient}}{\text{je ne pense pas}}$, $\frac{\text{ce qui mord}}{\text{ce qui est mordu}}$,

La conjonction des deux donnerait la bascule suivante :

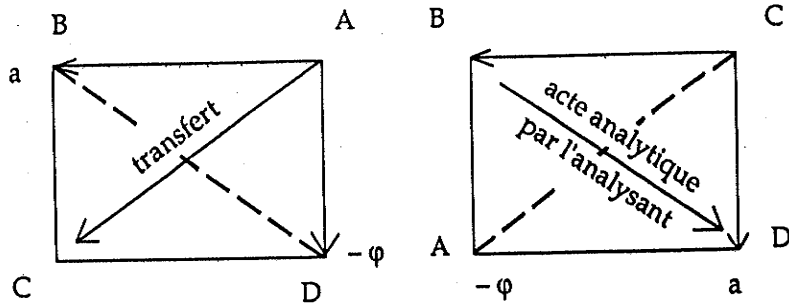


Peut-être est-ce dans cette bascule qu'il faut repérer la disjonction, dans la lecture du quadrangle, entre la désignation d'un lieu et la désignation d'un temps : quand le ça est désigné comme lieu du «je ne pense pas» c'est dans le temps du «je ne suis pas» et inversement pour l'inconscient.

Dans *L'acte psychanalytique* (10 janvier 1968), Lacan reprend en des termes un peu différents cette conjonction ; il parle (selon notre établissement de la p. 155 version JL) de «l'inversion de ce rapport de gauche à droite qui fait se correspondre le "je ne pense pas" du sujet aliéné au "là où c'était" de l'inconscient en découverte (?), le "là où c'était" du désir chez le sujet au "je ne suis pas" de la pensée inconsciente, ceci se retournant est proprement ce qui supporte l'identification du a comme cause du désir et du $-\phi$ comme la place d'où s'inscrit la béance propre à l'acte sexuel». Le schéma suivant se trouve dans le texte :

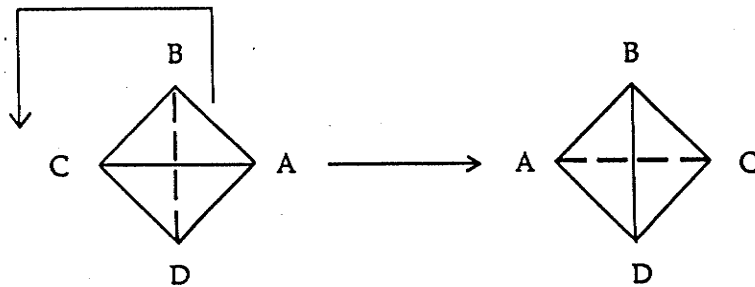


Un peu plus loin on peut lire que «le manque d'en haut à gauche c'est la perte d'en bas à droite» (p. 157), puis, (p. 302) Lacan parle de la disjonction de a et $- \phi$ qui s'opère au terme de l'analyse, à l'issue du double mouvement de la psychanalyse. On peut schématiser les deux temps indiqués par Lacan de la façon suivante :



Cette transformation n'appartient pas à proprement parler au groupe de Klein, d'autant que les opérations (transfert et acte analytique accompli par l'analysant) ne sont pas les mêmes.

Comment l'expliquer ? J'ai pensé qu'il y avait à chercher du côté de la structure géométrique et topologique du tétraèdre qui supporte le groupe de Klein. Ainsi on peut vérifier que le changement d'axe des figures précédentes correspond à un retournement d'un demi tour autour de l'axe du transfert :



A l'appui de cette hypothèse on peut citer le séminaire du 17 janvier 1968 où Lacan parle d'une bascule à 180° du schéma tétraédrique.

Christine Toutin-Thélier

Une écriture de Fragments...

**«... Le genre poétique romantique est encore en devenir ;
et c'est son essence propre de ne pouvoir qu'éternellement
devenir, et jamais s'accomplir... Le genre poétique romantique
est le seul qui soit plus qu'un genre et soit en quelque sorte
l'art même de la poésie : car en un certain sens toute poésie
est ou doit être romantique.»**

(Fragment 116)

Si l'on peut dire que Kant ouvre la possibilité du romantisme, c'est que la philosophie kantienne ne laisse, au titre du «sujet», qu'un «je» de pure nécessité logique, d'exigence grammaticale, forme «vide», se réduisant à n'être qu'une fonction d'unité ou de synthèse. Cette crise ouverte dans la question du sujet est ce dont va procéder le romantisme. Car le romantisme, dans son éclosion du moins, n'est pas glorification de l'instinct, du débordement ou de la folie, mais fièvre intellectuelle, excès de pensée. «Aujourd'hui l'esprit est esprit par instinct, est un esprit de la Nature, il doit devenir un esprit de la raison, esprit par réflexion et par art», écrit Novalis ; à quoi Schlegel fait écho : «... Tout art doit devenir science, toute science, art ; poésie et philosophie doivent s'unir.» S'unir, certes, mais comme on va le voir, au profit de l'art. En effet, «Si le poète a somme toute peu à apprendre du philosophe, le philosophe a en revanche beaucoup à apprendre du poète.» Le philosophe, donc, doit faire alliance avec le poète pour que la philosophie se réalise en poésie.

C'est autour des deux frères Schlegel que se rassemble un peu avant 1800 ce petit groupe de modernes qui ont constitué ce qu'on appelle le romantisme d'Iéna : il y a August-Wilhelm Schlegel et Caroline, Friedrich et puis Dorothea, il y a Novalis, Tieck, Schleirmacher, et puis un peu en marge Schelling. Mais en réalité, c'est le désir de Friedrich Schlegel qui en est l'origine et le ciment : insatiable quêteur d'amitiés, il n'a de cesse d'intégrer celles-ci à l'intimité qu'il entretient avec son frère. De cette «fraternisation» véritable, Friedrich attendait l'enrichissement réciproque par le jeu des contradictions individuelles. Dès 1792, ils sont déjà trois : August-Wilhelm, Friedrich et Novalis que Friedrich vient de rencontrer. A ce propos il écrit à son frère : «Ces relations avec un plus jeune que moi me procurent une volupté nouvelle, à laquelle je me suis abandonné.» Jusqu'en 1796, son intimité avec Novalis se trouve à l'ombre de son amitié pour son frère à qui il a assigné une place unique : «... parmi eux tous il n'y a personne, absolument personne que je ne puisse aimer, sinon toi seul... » Et au début de 1793, Friedrich proposera à August-Wilhelm de développer en commun leurs idées sur la poésie. Au milieu de l'année 1796, August-Wilhelm épouse Caroline Böhmer, dont il s'était éloigné huit ans auparavant du fait du peu d'empressement de celle-ci à répondre à ses attentes. Friedrich, qui, à la demande de son frère, était devenu le protecteur de cette femme plus âgée que lui et son confident, pousse son frère à conclure cette union. Il avait l'idée qu'en dehors de son union avec Caroline, il n'y avait pas de destin pour August-Wilhelm, de même que son destin à lui passait par la «fraternisation» avec son frère ; et de leur bonheur, il entendait bien d'en être heureux, lui aussi. Friedrich viendra d'ailleurs s'installer un temps auprès d'eux. Union instiguée à son profit ? Le mariage, en tous les cas, n'eut pas une suite très heureuse pour August-Wilhelm. Les voilà donc quatre. C'est à Berlin, vers 1797, que Friedrich fit la rencontre de Tieck qu'il apprécia comme artiste, mais pas comme homme, et de Schleirmacher dont la fréquentation le fit s'ouvrir, de façon originale, à une interprétation religieuse, voire mystique, de l'individu et du monde. Dans le même temps il rencontre Dorothea.

Le terrain est prêt, maintenant, pour qu'émerge le projet d'une revue nouvelle, l'*Athenæum*, rédigée et publiée par eux seuls. Auguste-Wilhelm n'envisageait qu'une revue «littéraire» de meilleure tenue que celles existantes. Friedrich, lui, la veut critique. Cette entreprise devait tendre à la plus extrême liberté possible en s'interdisant toute limitation préalable de la matière ou de la forme et devait être un produit de la fraternisation. Ouvrant ses pages aux chefs-d'œuvre de critique et de polémique supérieures, elle publierait en général «tout ce qui se distingue par une sublime insolence et serait trop bon pour toutes les autres revues». Il fallait donc se mettre à la recherche de tels textes, ce qui ne fût pas long, car Friedrich en prévoyait de Novalis et Schleiermacher ; un peu comme si cette revue devait signifier le triomphe de ses amitiés, ce dont Auguste-Wilhelm conçut quelque dépit.

La première revue littéraire d'avant-garde vit donc le jour. Si son existence fût brève (6 numéros de 1798 à 1800), ce fût un intense et fulgurant moment d'écriture, ouvrant toute une époque.

Le premier numéro contient les fragments de Novalis, rassemblés sous le titre «Grains de pollen» ; le reste de ce numéro revient à Auguste-Wilhelm, de même que lui revient le quatrième numéro. Le deuxième, constitué d'un ensemble de 451 Fragments anonymes mais dont on connaît assez exactement aujourd'hui les différents auteurs, représente le texte fondateur du romantisme d'Iéna. Il appartient en fait à Friedrich ainsi que le cinquième numéro où se trouvent la suite d'aphorismes «Idées» et l'essentiel du «Dialogue sur la poésie». Seul le troisième voit une contribution à peu près égale des deux frères avec «Sur la philosophie» de Friedrich et le dialogue «Les tableaux» d'Auguste-Wilhelm. De même qu'il a ouvert la revue, Novalis la clôture avec les «Hymnes à la nuit» dans le sixième numéro.

C'est de l'œuvre de Chamfort que la connaissance du «fragment» comme d'une forme autonome, est venue à Friedrich. Genre littéraire proche de l'aphorisme, maxime, sentence etc. Friedrich le dit un genre «tout nouveau», se définissant comme «la plus grande masse de pensées dans le

plus petit espace», devant avoir de la pesanteur et une expression en accord avec le contenu. Plus condensé que des essais, il doit être plus allongé que la traduction immédiate d'une idée soudaine. Impossible à saisir, ce genre se définit comme l'exclusion même de la notion de genre. En fait, il n'a eu que l'attrait passager d'un exercice de style pour August-Wilhelm, et si Friedrich s'y est tant attaché, il n'a pas pu vraiment en préciser les raisons. On trouve pourtant dans ses Cahiers des réflexions qui rapportent la pratique du fragment à sa nature intime : «Je ne peux donner de moi, de mon moi tout entier, nul autre échantillon qu'un tel système de fragments parce que je suis moi-même quelque chose de semblable», également : «Aucune autre manière d'écrire que celle de mes fragments ne m'est tout à fait naturelle et facile». Le fragment y est donné là comme le reflet de sa propre multiplicité, voire fragmentation.

Dans son inachèvement, le fragment est identique au projet de l'art romantique qui ne peut qu'éternellement devenir et jamais s'accomplir. Mais par ailleurs, le fragment doit être clos sur lui-même. «Pareil à une petite œuvre d'art, un fragment doit être totalement détaché du monde environnant, et clos sur lui-même comme un hérisson». Eclat détaché de la totalité, il en est à la fois sa supposition et sa négation. Que la totalité doive passer par la fragmentation, qu'elle soit présente comme telle en chaque fragment, et que le tout soit la co-présence des parties, co-présence à lui-même donc, installe cette totalité comme pluralité. Cette pluralité, que l'écriture fragmentaire a charge de présenter, de mettre en œuvre, c'est aussi bien le consentement délibéré aux contradictions, car qui «a le goût de l'absolu... n'a pratiquement pas d'autre issue que de se contredire». Pour viser l'Absolu, il faut consentir aux contradictions.

Mélange des idées, consentement aux contradictions, écriture plurielle, les idées fument, s'entrecroisent, s'entrechoquent dans la socialité de la «symphilosophie», elles se déplacent d'un mot à l'autre et émergent en «trouvailles» dans les *Witz*. Les romantiques vont faire du *Witz* le principe et l'organe du fragment : c'est par le *Witz* que le fragment est opératoire. Surgi d'un chaos, il fait du fragment une trouvaille (c'est l'*Einfall*, l'idée qui vous tombe dessus, qui vous vient, l'*Einfall* traduit dans

les œuvres de Freud par «association»), c'est-à-dire une idée chue, débusquée. «Les plus précieuses idées soudaines sont des éruptions d'une ivresse capricieuse, non des produits de la réflexion». Pourtant, «les plus importantes des découvertes scientifiques sont des bons mots du genre philosophique. Elles le sont par le surprenant imprévu de leur apparition, par la nature combinatoire qu'y a la pensée et par le tour baroque de l'expression, venue comme au hasard». Par ses singulières combinaisons d'hétérogènes, par ses amas bariolés de trouvailles, le *Witz* ouvre la possibilité d'un savoir autre. «Le *Witz* est créateur, il fabrique des ressemblances» écrit Novalis. Le *Witz* fournit donc, au fond, l'essence du fragment, il est socialité absolue, ou génialité fragmentaire, c'est-à-dire génialité poétique de la production dans l'instant. Le *Witz* est l'inépuisable puissance inventive de l'esprit, l'éclair extérieur de la fantaisie et de l'esprit libre. Il est prophétique et divinatoire.

Si le *Witz* naît bien de l'improvisation en société, s'il court dans les échanges de la symphilosophie, il ne peut pourtant s'y tenir en l'état, car il reste accidentel, fugace, fragile. Le propos *witzig* est menacé par son caractère même. D'où la nécessité de le poétiser. C'est pourquoi «on ne peut se représenter le véritable *Witz* qu'écrit, comme les lois».

Cette philosophie des pensées mêlées, qui recherche la vérité non par la voie solitaire de la démonstration, mais par celle de l'échange actif, de l'amitié et de l'amour, implique en son centre le dialogue, et pourquoi pas... la lettre. Equivalent dans l'ordre de l'écrit de la conversation ou de l'entretien, elle appartient au dispositif fragmentaire. «Un dialogue est une chaîne ou une couronne de fragments. Un échange de lettres est un dialogue à plus grande échelle et des *Mémorables* sont un système de fragments».

Il faut saisir ce double aspect qui est à l'œuvre dans le fragment : l'exigence de la parole d'une part, et d'autre part la nécessité de l'écrit. «Il y a quelque chose d'étrange dans le fait d'écrire et de parler. L'erreur risible et étonnante des gens c'est qu'ils croient parler en fonction des choses. Tous ignorent le propre du langage : qu'il n'est occupé que de lui-même. C'est

pourquoi il constitue un fécond et splendide mystère. Lorsque quelqu'un parle tout simplement pour parler, c'est justement alors qu'il dit ce qu'il peut dire de plus original et de plus vrai... Si, pressé de parler par la parole même, j'avais en moi ce signe de l'intervention et de l'action du langage ? Alors il se pourrait bien que ce fût là, à mon insu, de la poésie, et qu'un mystère de la langue eut été rendu intelligible... Et aussi donc que je fusse un écrivain de vocation, puisqu'il n'est d'écrivain qu'habité par la langue, inspiré par la parole.» Ainsi écrit Novalis en 1798.

Deux lettres, donc, seront publiées dans les numéros de l'*Athenæum* : «Sur la philosophie (à Dorothea)» et «La lettre sur le roman» (adressée à Amalia, c'est-à-dire à Caroline Schlegel) qui se trouve incluse dans «Entretien sur la poésie», sorte de Banquet platonicien ; les deux «lettres» furent écrites par Friedrich. Au-delà de ces deux femmes (les deux du groupe d'Iéna), ces lettres visent la femme comme initiatrice. Car si les Mystères sont féminins, il est temps, disent les romantiques, de déchirer le voile d'Isis et de révéler le secret. Que la femme permette à l'homme d'accéder au divin, ce divin qui est en lui ! Pour cela, la femme doit être formée à la philosophie.

Si son être le plus propre est poésie, sa destination (de femme), c'est la religion, c'est-à-dire le sens du divin, «la véritable vertu et la félicité des femmes». Mais la femme est divisée entre sa «nature» domestique et sa «destination» religieuse ; il faut donc l'arracher à sa nature afin qu'elle s'accomplisse dans sa destination, et seule l'union de la philosophie et de la poésie peut permettre ce passage à la religion. Initiée par l'homme à la philosophie, elle pourra et aura charge de satisfaire en retour le besoin de poésie qui est en lui et de lui permettre, par cette union, l'accès au divin. Dans cette «réciprocité» amoureuse, la différence des sexes est tenue pour secondaire : l'«humain» seul en est la visée, en tant que seul l'humain en général est divin. Soulevant le voile de la déesse, écrit Novalis, que vit-il ? Soi-même. Accéder aux Dieux qui sont en nous c'est accéder à la vérité du sujet, et c'est de cette vérité là qu'il s'agit dans la religion telle qu'elle est pensée par les romantiques. C'est l'art comme religion. A ce point là est appelée la femme, créée pour l'occasion.

Qu'on se rappelle la jeune fiancée de treize ans de Novalis, Sophie, qui mourut à quinze et ce qu'il en dit : «Mes études favorites se nomment au fond comme ma fiancée. Son nom est Sophie, – et la philosophie est l'âme de ma vie et la clef de mon être le plus personnel. Depuis que je la connais, je ne fais plus qu'un aussi avec ces études... Ecrire quelque chose et me marier, cela ne forme presque un seul et même but de mes désirs.» Et en marge de son journal, il écrit «J'ai pour Sophie de la religion, non de l'amour. Un amour absolu... » A quoi Sophie répondait en signant parfois Sophia.

C'est cependant l'artiste qui a mission de présenter la religion. Car les romantiques sont chargés de mission. «Nous ne voyons pas Dieu, mais partout nous voyons du divin : et tout d'abord, le plus proprement, au point médian d'un homme plein de sens, dans la profondeur d'une œuvre humaine vivante. La nature, l'univers, tu peux les sentir immédiatement, les penser immédiatement ; non la divinité. Seul l'homme parmi les hommes peut poétiser et penser divinement. Nul ne peut être à soi-même, par son seul esprit, son médiateur direct, parce que ce médiateur doit être un pur objet dont celui qui l'intuitionne pose le centre en dehors de lui. ... Un médiateur est celui qui perçoit en lui le divin et se sacrifie, s'anéantissant lui-même, pour annoncer, communiquer et présenter ce divin à tous les hommes par ses mœurs et par ses actes, par ses paroles et par ses œuvres.» L'artiste ayant son centre en lui-même est donc médiateur. L'art s'identifie alors à l'être-artiste, au sujet-œuvre dans son devenir infini, et l'œuvre à l'opération d'un tel sujet. C'est donc comme l'«artifice», comme l'«artificialité» du processus de production de l'œuvre que le sujet advient. Où l'on voit qu'il n'y a, pour les romantiques, nulle «naturalité» dans ce sujet. Le domaine de la subjectivité, c'est la production comme telle, qui est plus que l'engendrement de la forme, qui est mise en forme de la forme. La nécessité de donner forme à la forme indique l'absence de la Forme en toute forme et exige que soit restituée, complétée ou suppléée, en toute forme, la Forme. Ce qui définit la critique pour les romantiques. «La poésie ne peut être critiquée que par la poésie. Un jugement sur l'art qui n'est pas lui-même une œuvre d'art, soit dans sa matière, comme présentation de l'impression nécessaire dans son devenir, soit par sa beauté de forme et sa liberté de ton dans l'esprit de

l'antique satire romaine, n'a pas droit de cité au royaume de l'art». Ce qui peut tout à faire recouvrir la définition de la poésie, et reviendrait à identifier la critique à la poésie elle-même. A l'âge des grands poètes tout habités du sens de la poésie, ce devait être le cas. Mais cette époque qui s'ouvre dans l'après-Kant est une époque commençante, et qui doit commencer par la critique, c'est-à-dire par le supplément ou le parachèvement de l'œuvre elle-même. Le vrai critique est un auteur à la seconde puissance : il est l'auteur qui parachève toute œuvre et tout auteur. Ainsi, ce qui n'est pas parachévé, à la seconde puissance, au carré, multiplié par soi-même, n'est pas achevé. Ce parachèvement de l'auteur par le critique a pour modèle le dialogue, ou la «sympoésie» : «Une toute nouvelle époque commencerait dans les sciences et les arts si la symphilosophie et la sympoésie se généralisaient et s'intériorisaient au point qu'il ne soit plus rare de voir une œuvre commune élaborée par plusieurs natures se complétant mutuellement. Souvent on ne peut se défendre de l'idée que deux esprits pourraient proprement s'appartenir comme deux moitiés séparées et ne se réaliser proprement qu'ensemble». L'exemple donné dans la suite de ce fragment de deux moitiés n'est certes pas celle attendue : «S'il existait un art de fondre ensemble des individus, ou si la désirante critique pouvait faire plus que désirer... je voudrais voir combinés Jean-Paul et Peter Leberecht. L'un a précisément tout ce qui manque à l'autre. Le talent grotesque de Jean-Paul et la figure fantastique de Peter Leberecht produiraient réunis un magnifique poète romantique.» Or si Jean-Paul est bien un auteur, Peter Leberecht, lui, est un personnage de l'œuvre de Tieck. Ainsi le modèle donné de l'union est celle d'un auteur et d'un personnage, laissant entendre que si le personnage doit prendre l'autonomie de personne, l'auteur, pour accéder à sa seconde puissance, doit devenir littéraire, c'est-à-dire doit être, à son tour, composé, inventé, écrit.

Critiquer, c'est refaire l'écriture, comme on refait une tresse, avec «trois traits de plume».

Avec l'exigence fragmentaire (présente aussi bien dans le fragment, l'Idée, le *Witz*, le dialogue et la lettre, que dans la critique) les premiers romantiques allemands ont tenté de cerner la question du sujet par la mise en

jeu de l'écart et de la coupure. Se faisant, ils ont rencontré l'intuition de l'écrit dans la parole. Qu'on prenne à la lettre ce fragment, par exemple : «Dans le style de l'authentique poète, rien n'est ornement ; tout y est hiéroglyphe nécessaire.», s'il était besoin de le dire plus...

«Ce qui ne peut encore être, il faut au moins que cela ne cesse de devenir».

Les romantiques ont laissé le soin aux époques à venir de les lire.



Jean-Louis Sous

Parole d'écriture

Un tel titre résonne étrangement pour qui est sensible au singulier accouplement de ces deux termes. C'est une formule qu'avance Maurice Blanchot dans *L'Entretien Infini* – parole plurielle, parole d'écriture – et qui n'est pas sans faire question... à plus d'un titre. Risque sera pris, ici, d'en faire jouer la résonance en écho à ce que Lacan soutient de la division du sujet : «En d'autres termes, le sujet est divisé comme partout par le langage, mais un des registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et l'autre de la parole» (*Lituraterre* 1971).

Là où Blanchot propose une alliance de mots, un accollement surprenant, Lacan prend le parti d'un hiatus fondamental, d'une incompatibilité radicale. Faut-il, alors, concevoir cette formulation de Blanchot comme une façon d'entendre ce qui dans la parole revient de l'écriture, ce qui fait retour de la «dit-mension» de l'écrit ? Mais d'abord, qu'est-ce qui peut autoriser le rapprochement de ces deux auteurs, la mise en «contre-diction» de leurs œuvres respectives ? Pourquoi convoquer une nouvelle fois l'écriture littéraire dans le champ de la théorie analytique ? Quel serait le régime d'une telle citation ? Voici ce que Lacan nous dit dans le séminaire des *Non-dupes -errent*, lors de la séance du 9 avril 1974 :

«De l'art, nous avons à prendre de la graine.
A prendre de la graine, à prendre de la graine pour
autre chose, c'est-à-dire, pour nous, en faire ce
tiers qui n'est pas encore classé, en faire ce quelque
chose qui est, qui est accoté à la science, d'une part,

qui prend de la graine de l'art de l'autre, et j'irai même plus loin, qui ne peut le faire que dans l'attente de devoir à la fin donner sa langue au chat.»

Eh bien, oui... nous avons pris langue avec Blanchot et laissé la parole à son œuvre, considérant que le grain de son écriture littéraire était suffisamment subversif pour passer-oltre le clivage art/science (ces deux bords de la psychanalyse, semble nous dire Lacan) et faire voir, en filigrane, le tracé topologique d'un effet de sujet.

Cet extrait permet de situer toute l'équivoque qu'il y a lorsqu'on manie cette notion «d'écrit» : son acception peut tout autant renvoyer la psychanalyse à l'écriture de la science (formules à base de petites lettres, tracé topologique, mise à plat nodale) qu'à la pratique littérale de l'art.

Est-ce que le statut scientifique de la lettre (algèbre, physique...), pourchassant l'équivoque est du même tonneau que le registre du littéral bordant l'incalculable malentendu de la jouissance ? Est-ce que le régime de la lettre dans le discours de l'analysant équivaut à la position de la lettre dans le discours analytique ? Réduite au pur phonème et en raison même de son assonance vocale, ne comporte-t-elle pas un irréductible de l'équivoque ? Son effet opérant serait, plutôt, d'ordre topologique : elle tire des bords sur le voilement de la jouissance.

Ce qui sera soutenu, ici, c'est que le grain de l'écriture de Blanchot produit cet effet de frisson topologique par un travail d'écrivain sur le rapport de *signifiants* entre eux. Tout son art est d'élever leur logique copulatoire à la dimension d'effets de bordure et d'intervalle. L'enjeu est de taille : on n'a pas toujours la veine d'entendre la pureté d'une lettre ou de l'isoler dans le discours de l'analysant... dès lors, prenons de la graine... à quelle condition une intervention sur le signifiant, une parole peut avoir effet de réel et d'écrit sur la topologie du sujet et ses «dit-mensions» R.S.I. ?

Comment, épistémologiquement, classer le statut écrit de la psychanalyse et de son sujet ? Il est singulier que, dans ce passage, Lacan en fasse rétrécir l'espérance comme une peau de chagrin... Et dire que toute sa vie il aura tenter de donner sa langue au ça freudien...

«LAISSE» DU FANTASME

Il se trouve que dans le séminaire sur *L'Identification* (séance du 27 juin 1964) Lacan cite explicitement Blanchot (en des termes particulièrement élogieux) en référence à son écriture topologique du fantasme, exemplifiant ce mouvement d'interversion entre le sujet et l'objet par un prélèvement littéraire extrait du récit de *Thomas L'Obscur*.

En voici quelques extraits :

«... il aperçut toute l'étrangeté qu'il y avait à être observé par un mot comme par un être vivant, et non seulement par un mot, mais par tous les mots qui se trouvaient dans ce mot, par tous ceux qui l'accompagnaient et qui à leur tour contenaient en eux-mêmes d'autres mots, comme une suite d'anges s'ouvrant à l'infini jusqu'à l'oeil de l'absolu.»

«... C'est dans cet état qu'il se sentit mordu et frappé, il ne pouvait le savoir, par ce qui lui sembla être un mot, mais qui ressemblait plutôt à un rat gigantesque, aux yeux perçants, aux dents dures et qui était une bête toute puissante. En la voyant à quelques pouces de son visage, il ne put échapper au désir de la dévorer, de l'amener à l'intimité la plus profonde avec soi. Il se jeta sur elle et lui enfonçant les ongles dans les entrailles, il chercha à la faire sienne.»

Caquet
 \$ \square a
 est-1 à
 n. i. p. s. p. l. g.
 ni lo q.

Dans ce cas, l'écriture outrepassa, volatilise la barre qui sépare le sujet de l'objet : le sujet se fait littéralement rat de bibliothèque... Il n'y a plus intermittence entre le langage et lui, intervalle entre les mots et le corps mais rabattement, collapsus. La fonction sujet s'écrase, se précipite dans le fantasme. Il y a dissolution des bords et des contours, équivalence, réversion des choses sur le corps :

«Lutter pour ne pas être emporté par la vague qui était son corps ? Etre submergé ? Se noyer amèrement en soi ? Il nageait, monstre privé de nageoires. Sous le microscope géant, il se faisait amas entreprenant de cils et vibrations.»

A propos des mots :

«... déjà les mots s'emparaient de lui et commençaient de le lire. Il fut pris, pétri par des mains intelligibles, mordu par une dent pleine de sève ; il entra avec son corps vivant dans les formes anonymes des mots, leur donnant sa substance, formant leurs rapports, offrant au mot être son être. Pendant des heures, il se tint immobile, avec, à la place des yeux, de temps en temps le mot yeux : il était inerte, fasciné et dévoilé (...) tandis que, juchés sur ses épaules, le mot IL et le mot JE commençaient leur carnage, demeuraient des paroles obscures, âmes désincarnées et anges des mots, qui profondément l'exploraient.»

Autour du regard :

«... un corps étranger s'était logé dans sa pupille et s'efforçait d'aller plus loin.»

«Je crois, comme lorsqu'on s'avance vers un objet, que je le rends plus proche, mais c'est lui qui me comprend.»

«Poreux, identique à la nuit qui ne se voit, je suis vu.»

«LAISSE... PASSE» DU SUJET

L'écriture de *Thomas L'Obscur* enlise, coule le sujet dans la moulure, la laisse du fantasme : il passe au travers du grain de sa photographie, hanté par une existence en négatif, couleur spectrale de poussière, phosphorescence d'ossements, anéanti dans une totale porosité. Elle explicite cette structure fantasmatique. A l'inverse, on tentera de montrer que l'approche de Lacan entretient un rapport plus implicite, plus oblique avec les textes de Blanchot, concernant la topologie du sujet et l'impossible du rapport sexuel. Ce montage est tout particulièrement lisible dans *L'Attente L'Oubli* (on verra selon quelles procédures et quels opérateurs textuels). *L'Entretien Infini* en déplie, sous une autre forme, les incidences autour de thèmes comme l'étrangeté, l'interruption ou le neutre.

L'enjeu de ce croisement Lacan/Blanchot n'est pas de vouloir à tout prix régler la question sur le mode d'une recherche d'influences ou de sources. Il ne s'agit pas de réduire l'espace littéraire à sa «traduction» analytique ou inversement de faire fonctionner le texte de la littérature comme illustration de la théorie lacanienne (c'est, du reste, ce genre de question épistémologique qu'adressait déjà Jacques Derrida à Lacan à propos du statut à donner à son commentaire de *La Lettre Volée*, in *Le Facteur de la Vérité* : Poétique n° 21).

Il s'agit plutôt de cerner comment une écriture littéraire (c'est -à-dire un travail spécifique sur une matière signifiante, le maniement des dialogues, des échanges entre les personnages, la liaison/déliasion des signifiants entre eux) fait voir, passer des effets topologiques, produisant le glissement incessant du sujet, dans sa disparité et son intermittence.

L'INTERRUPTION

Blanchot a toujours mis en question cette relation de «compréhension appropriatrice» qui tend à annexer l'autre, l'identifier à soi dans une visée unificatrice. Ce terme de «compréhension» qui a notamment trouvé ses lettres de noblesse dans la philosophie existentialiste de Jaspers a été également critiqué par Lacan dès l'abord de son séminaire sur les psychoses.

Blanchot pose un autre mode de rapport fondé sur la séparation même, l'intervalle, la coupure : le rapport à l'autre est scandé par cette modalité de l'interruption. Altérité qui sera progressivement nommée : le neutre.

A une parole d'univers, dialectique «tendant à l'unité et aidant à accomplir le tout», il oppose une «parole d'écriture» portant une relation d'infinité et d'étrangeté. Ce «troisement» du neutre, du dehors troue toute complémentarité ou complétude : nudité de tout rapport simple, rapport à la présence nue, le désir est précisément ce rapport à l'impossible. Peut-être est-ce une parole d'écriture dans la mesure où se construit à travers elle un effet de bordure du réel relevant de l'écrit : comme si le dire, le mot, touchaient la «dit-mension» de l'écrit au sens où ils font entendre, raisonner ce qui outrepassa la fusion ou l'affrontement d'une relation duelle. Se rompre à l'écriture de Blanchot, c'est soutenir cette patience qui l'amène à exténuer sans cesse l'équivalence par l'interruption.

«C'est en tant qu'il nous faut concevoir le
Symbolique comme dérobé, soustrait à l'ordre Un

de la jouissance phallique et, en tant que le rapport des corps en tant que deux ne peut passer que par la référence à quelque chose qui est autre que le Symbolique, qui en est distinct, que du trois apparaît d'ores et déjà dans la moindre écriture.»

} ?
 qui est au
 P le Sg-bl

Lacan, *Les Non-Dupes Errent.*
 (séance du 21 mai 1974)

En effet, son écriture ne cesse de reposer les couples d'opposition (présence/absence, proche/lointain...), d'oblitérer le jeu de cette barre soi-disant rigide, qui réglerait le régime des appartenances et l'économie du deux, pour les décliner dans un espace plus oblique, pour indisposer, «désobliger» la dualité.

Espace d'une désobligeance, d'un déclin où cette barre de l'oblique désencombre, détourne les clivages étanches, dissout les dichotomies solidifiées sans jamais se satisfaire d'une solution par retournement ou inversion.

«Même tous les renversements dont on use par facilité – le recommencement comme commencement, la désappropriation comme authenticité, la répétition comme différence – nous laissent dans la logique de la validité.»

Blanchot, *Le Pas Au-Delà.*

«L'ascèse, le retrait absolu et jusqu'au vide se laissent reconnaître comme façons narcissiques, une manière assez veule pour un sujet déçu ou incertain de son identité, de s'affirmer en s'annulant.»

Blanchot, *L'Écriture du Désastre.*

Quelle force décapante dégage une telle écriture par rapport à tout analyste qui pourrait donner dans l'auto-suffisance, le comble du désêtre ! Il ne saurait, en effet, se fier à l'identification supposée sûre d'un trait signifiant, à la garantie d'une désubjectivation achevée, à l'assurance d'une destitution confirmée : peut-être, tout au plus s'auto-briser à l'impossible d'un rapport entre être/désêtre, à la «com-mi-sûre» d'un croisement corps/parole, présence/absence.

NEUTRE ET NEUTRALITÉ

«Qu'est-ce que la neutralité de l'analyste si ce n'est justement ça, cette subversion du sens, à savoir cette espèce d'aspiration, non pas vers le réel mais par le réel.»

Lacan (Propos sur l'hystérie)
26.02.77 – Bruxelles –

Ce rapport du «troisième genre» comme le nomme Blanchot ne neutralise pas l'infinité de la présence mais la porte à la dimension de l'énigme. C'est un rapport d'oblitération qui délie par désobligeance (ne pas être obligeant pour l'autre, obligé de l'autre). Il pose la minimale exigence d'une non-exigence. Le neutre violente toute pensée psychologisante, décroche les adhérences, neutralise les raccrochages vers le ras, le rare et le dénuement. Le neutre du rapport déporte tout report sur l'autre. Il dérive. Là où le «moi» pourrait dire justification, compensation, besoin, il questionne le sujet dans son rapport au juste, à la pensée, au désir. Le neutre est une grève où battent inlassablement le grief et la faute... Faute de réciprocité, de complémentarité, le sujet s'interroge sur ce que l'autre lui veut et sur ce qu'il veut de l'autre. Si le neutre aseptise, c'est par radicale anesthésie : il s'écarte résolument du discours de la suffisance et de la

contenance. Le neutre annule toute résignation dans un signe, il attend ce qui se passe sans consolation, il l'oublie sans regret. Il coupe toute culpabilité, affirmant la faute joyeuse, innocente de toute entame. Il neutralise toute aponévrose, mine toute dominance, détourne toute hiérarchie conceptuelle, ne se soustrayant pas lui-même à ce travail d'effacement. A toute suffisance affectée, renvoie sa calme et radicale insuffisance. Que n'être seulement, simplement...

L'ATTENTE L'OUBLI

Alors que *Thomas L'Obscur* nous entraînait vers les régions obscures d'une dépersonnalisation en écrivant la structure du fantasme dans l'interversion sujet/objet, le texte de *L'Attente L'Oubli*, à l'inverse, présentifie le montage intervallaire du sujet, l'erre de son battement où se met en jeu, sans jamais être définitivement assurée, sa désappropriation.

En effet, dans l'espace d'un couple de signifiants, aucun ne fait autorité par une position ascendante : le régime du semblant est décliné, porté à indécence par des opérations topologiques de pliage (inversion, retournement...) trouant toute réciprocité des consistances. Ce travail décuple, démultiplie l'effet réel d'un incommensurable rapport. Admirable récit de l'irréproque...

La question du désir entre cet homme et cette femme rencontre ici la limite de l'impossible quand il rompt avec le semblant ou avec tout scénario fantasmatique, et c'est sur ce pli que le désir est encore complicité de l'impossible, connivence du ni... ni... , passe entre sa «suspensée» et sa «dépensée».

Voici quelques prélèvements textuels où s'inscrivent ces effets topologiques :

«Ce n'est pas une fiction bien qu'il ne soit pas capable de prononcer à propos de tout cela le mot de vérité. Quelque chose est arrivé et il ne peut pas dire que ce soit vrai, ni le contraire. Plus tard, il pensa que l'événement consistait en cette manière de n'être ni vrai ni faux.»

Il y a une simplicité qui outrepassa la duplicité des catégories, l'antagonisme des contraires (vrai/faux). Cette façon de re-poser l'opposition donne un certain repos, une certaine tranquillité à l'événement.

Il n'y a pas d'appropriation de la réalité ou de la fiction par le sujet mais pli d'un interstice où toute autorité, toute allégeance à l'une ou à l'autre s'expient. L'événement c'est la mise en jeu de cette étrangeté, de cette désappartenance sans que la situation équivaille à une dépersonnalisation.

«Il lui semble qu'elle ne doute pas plus de sa présence qu'elle n'y ajoute foi. Peut-être parce qu'elle doute pas, elle croit pas.»

L'écriture de Blanchot retire toute pertinence à l'opposition croyance/doute. Ton d'une fine impertinence, d'une douceur paradoxale. La tension reposant sur une logique de la contradiction est totalement subvertie. Les vocables se renversent sans se recouvrir, se détendent. Ce qui peut s'entendre comme une présence détendue. On voit que l'opération textuelle se fonde sur l'écartement de tout couplage binaire dans le jeu de son affirmation/négation.

- « – Nous nous sommes bien éloignés
 – Ensemble
 – Mais aussi l'un de l'autre
 – Et aussi de nous-mêmes
 – L'éloignement éloigne en éloignant
 – Et aussi nous rapproche
 – Mais loin de nous»

Le style de ce passage rapproche le travail du texte d'un tournage cinématographique du sujet. Cette écriture-zoom propose un montage écart par écart, où l'effet topologique vient du passage de l'un à l'autre. Les séquences se composent et se décomposent selon une interférence entre le plan topique (il/elle) et le plan des tropismes (proximité/éloignement). L'effet passe à la fois dans chaque opération – simultanément, intervalle, écart au sujet, inversion – et dans le glissement, l'espacement d'une opération à une autre – de la simultanément à l'intervalle, du retournement à l'écartement.

- « – Cependant, pourquoi est-elle ainsi tournée, presque détournée ?
 – Ce n'est pas une simple attitude de simple consentement, il faut en tenir compte.
 – Mais c'est sa manière de répondre à l'attrait, ne refusant, ni n'acceptant, par une simplicité qui a déjà rendu vaine la différence de ces façons de faire.»

Ce balancement refus/acquiescement penche, gîte de bord à bord, tourne à l'insubordination : vacille ici le propre de la logique psychologique. Le recours à la notion d'ambivalence est radicalement détourné et paraîtrait totalement déplacé.

Dans ce travail littéral sur le minéral du texte, on pourrait relever d'autres tropes significatif :

. *figure de simultanéité alternante* : tantôt l'un, tantôt l'autre, ou/et en même temps

«Elle se renverse contre lui, se retenant, se laissant aller»

«La touchant, ne la touchant pas»

. *figure d'interstice* :

«Elle n'attendait pas, il n'attendait pas, entre eux, cependant, l'attente.»

. *figure du détournement* : ni... ni... ni l'un, ni l'autre, en deça/au-delà

«Ce qui se dérobe sans que rien soit caché...»

«Ce qu'il avait refusé était toujours devant lui étranger à son consentement afin d'être étranger à son refus.»

C'est donc une composition d'effets qui pulvérisent toute ponctualité, divisent toute homogénéité du signifiant en le détournant sur ses franges, le déportant sur ses bordures. Tout rapport au propre est ruiné, tout couplage binaire est miné par des opérations de désappartenance à la logique du deux. C'est dans l'effectuation incessante de ces opérations que passe l'effet de réel de l'écriture de Blanchot :

«Il croyait avoir appris la patience mais il avait seulement perdu l'impatience. Il n'avait plus ni l'une, ni l'autre d'où il imaginait pouvoir tirer une ultime force.

Sans patience, sans impatience, ne consentant ni ne refusant, abandonné sans abandon, se mouvant dans l'immobilité. Avec quelle mélancolie, mais avec quelle certitude, il sentait qu'il ne pourrait plus jamais dire "je".»

Blanchot, *L'Attente L'Oubli*.

LE REGARD ET LA VOIX

L'écriture de *Thomas L'Obscur* immerge, dissout totalement le sujet dans l'espace des mots, la nappe langagière. Il n'y a plus la pliure d'un écart, il y est littéralement «kidnappé». De même, il est vertigineusement mis en abîme, dans la porosité du regard.

L'Attente L'Oubli exile le sujet de son rapport à ses objets (a) en exorbitant la question du regard, et en éclatant en d'innombrables claires-voies les effets de sa voix : dans le texte, il y a toujours une autre voix, une voix autre qui se fait entendre.

Voix directe de l'échange ou du «je» («je me souviens à deux pas de l'oubli»), voix narrative du battement il/elle («Il attend, elle oublie»), voix de l'extériorité des tropismes («L'attente qui rassemble, disperse»), voix-off de l'interpellation du dehors (« – Il vous a bien dit qu'il se plaisait auprès de vous ? »), voix du ressassement («Parole de sable, rumeur de vent» – «Entre les mots passait encore un peu de jour»).

«Il la regardait à la dérobée»

« – Vous me voyez ? »

« – Bien sûr, je vous vois,
je ne vois que vous, mais
pas encore.»

Le montage du regard est tel, que n'est pas annulé l'écart entre cette femme et cet homme : il n'y a pas fusion, recouvrement où l'un se perdrait dans le regard de l'autre mais regard d'une énigme, d'une étrangeté qui demeure, alors, à perte de vue. Le regard ne garde rien, il dérobe, se dérobe, regardant l'impossible, l'écart irréductible.

Cette stéréophonie du texte (par les multiples décrochages de la voix) dit l'intermittence d'un tel rapport.

Ces lents et légers décalages du regard n'inscrivent pas l'espace d'une telle rencontre dans le champ de la spécularité. En tant que lecteur, vous ne pouvez y être convoqué comme devant un miroir. Vous aussi, vous y êtes dans un rapport oblique, car cela ne peut se lire que par le détour d'un tableau à déconstruire.

COUPLAGE $S_1 \rightarrow S_2$ ET INTERPRÉTATION

Dans l'écriture littéraire de Blanchot, les signifiants ne sont sans cesse cités que pour être aussitôt l'objet d'un autre tissage. Ce récitatif porte les énoncés de cet homme et cette femme à la «dit-mension» d'un nœud d'énigmes, là où s'entend leur énonciation, se voit leur «dit-vision» du sujet.

Chez Lacan, également, la mise en «deux-meure» du rapport sexuel tourmente tout couplage signifiant, entame la logique réflexive d'une correspondance bi-univoque («Deux n'est pas fondu en Un, ni Un fondu par

Deux» – «Le Deux ne peut-être rien d'autre que ce qui choit ensemble du trois»). L'attenance nodale subvertit la logique d'une concaténation signifiante prise encore dans des rapports d'ordre et de mesure. Dans la séance des *Non-Dupes-errent* du 11 décembre 1973, Lacan n'hésite pas à revenir sur le cheminement de sa pensée et à corriger un énoncé antérieur : «J'ai peut-être lâché dans *Fonction et Champ de la Parole* que ça faisait chaîne. C'est une erreur.»

Il est tout à fait crucial, du reste, pour qui s'interroge sur le statut de l'écrit théorique, de repérer que les deux notations S_1 , S_2 , ne cessent d'être interrogées et ré-élaborées à travers l'œuvre de Lacan, subissant de sensibles inflexions. Se révèle, par là même, le statut instable, flottant de leur ordination. Ils ne se réduisent pas à un pur chiffrage mathématique, ne tiennent pas dans une simple indexation de successivité mais virent très vite à une veine associative et une équivoque signifiante.

Dans un premier temps, ils sont posés comme paire ordonnée d'une batterie signifiante minimale (unaire/binaire), sans doute en raison de leur rappel saussurien dont ils opèrent le détournement signifiant/signifié mais gardent la structure de couplage.

Ils subissent ensuite, dans la formulation des *Quatre Discours*, un net infléchissement, pour être respectivement épinglés comme signifiant-maître (S_1) et savoir (S_2).

Enfin, les dernières élaborations qui tournent autour de l'écriture impossible du rapport sexuel et de l'introduction de la catégorie du réel comme trouage de toute spéculation dyadique, entraînent un retour de Lacan sur cette relation $S_1 \rightarrow S_2$ qui est qualifiée de forçage dans les *Non-dupes-errent* et dont l'indice deux est désigné alors comme symptôme (séance du 11 décembre 1973).

Déjà, dans *Ou...pire*, Lacan avait entamé ce remaniement : « S_1 n'est pas à centrer sur le chiffre 1 mais sur le signifiant UN» – Séance du 19 avril

1972 -). Il poursuit dans *Encore* (Séance du 26 juin 1973) ce travail de subversion : « S_1 cet essaim bourdonnant, S_2 est-ce d'eux que je parle... ? »

Dès lors, si nous considérons que le chiffrage nodal a une incidence décisive sur la topologie des signifiants conçue, auparavant, en termes de chaîne et d'anneaux, l'équivoque interprétative s'écarte d'une logique binaire, substitutive, pour produire plutôt un effet de résonance remaniant l'équivalence des trois «dit-mensions» R.S.I..

«Le propre de la poésie quand elle rate, c'est justement de n'avoir qu'une signification, d'être pur nœud d'un mot avec un autre mot.»

L'Insu-que-sait-de-l'une-bévue-s'aile-à-mourre
(Séance du 15 mars 1977)

L'équivoque (homonymie ou homophonie), comme parole linguistique résonnant dans l'étrangeté et l'énigme, se surdéterminerait à l'écrit d'une équivalence borroméenne. Autrement dit, la condition d'un dire qui fasse nœud, effet de réel passerait par son renvoi topologique à l'écriture nodale : soit comme trait d'interruption d'une mise en continuité des consistances, soit comme épissure renouant des consistances qui s'exfolient. L'interprétation trouverait alors, par la trace et le tracé de cet effet de bord, le statut d'une parole d'écriture, rompant avec l'équivalence d'une réciprocité, «inter-rompant» le déchaînement dans l'exclusion. De même qu'en peinture, la couleur produit des effets de pli, des ruptures de perspective, l'à-plat du signifiant peut donner une autre tournure, une autre pliure au sujet. Il y aurait un effet de *Cardination*, de *cardo*, de *gong*, au sens où Lacan positionne la catégorie du «réel», non pas dans l'axe ordinal d'une troisième consistance, mais comme les faisant *Trois*. L'équivoque dissout la coagulation du signifié, volatilise son précipité. Son feuilletage donne un intervalle, une respiration entre deux signifiants. C'est son effet de pneumatique qui remanie alors les frontières, ouvre le point de vue sur d'autres espaces...

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages de Maurice Blanchot)

. *Thomas L'Obscur*, Gallimard, 1950.

. *L'Attente L'Oubli*, Gallimard, 1962.

. *L'entretien infini – Parole plurielle Parole d'écriture*, Gallimard, 1969, p. 1-116.

. *Le pas au-delà*, Gallimard, 1973.

. *L'écriture du désastre*, Gallimard, 1980.



Archives
du cas
Marguerite

(L'attentat de Mme ANZIEU contre Mme Huguette ex-DUFLOS, fit la une des journaux de l'époque. Les coquilles, en particulier dans les patronymes, sont volontairement conservées.)

LES PREMIERES
PARISIENNES

“TOUT VA BIEN”
au théâtre Saint-Georges

En écoutant *Tout va bien*, de M. Henri Jeanson, je pensais à *La vie est belle* ! cette petite pièce, elle aussi exquise, de M. Marcel Achard. Même optimisme, même dédain de l'argent, même fantaisie jeune. Il y a peut-être cependant plus de rêve dans la pièce d'Achard, mais celle de Jeanson est mieux faite. Comme M. Henri Jeanson et M. Marcel Achard appartiennent bien à la même génération !

La vie est belle ! C'est là ce que proclame aussi l'insouciant Riquet : mais il exprime cette opinion en déclarant : « Tout va bien ! » Il aime Brigitte et il est aimé d'elle. Ils forment un jeune couple

qui vit de la façon la plus insouciant, trop insouciant même : car Riquet ne fait rien si ce n'est des dettes. Ce jeune homme, qui paye ses créanciers en mots d'esprit, n'est certes pas à donner en exemple aux nouvelles générations, mais comme il est plus sympathique que le jeune arriviste âpre au gain qu'on nous représente trop volon-



M^{me} HUGUETTE EX-DUFLOS

tiers comme étant le jeune homme d'aujourd'hui. Or, voici que Riquet reçoit, comme le savetier de la fable, la visite d'un financier, M. Fortuné Tranquille, qui, lui, ne lui offre pas cent écus pour qu'il cesse de chanter, mais qui l'invite au contraire chez lui, pour y apporter la gaité. Notre Riquet devient ainsi bientôt l'ami intime du financier auquel il rend des services et qui l'intéresse à ses affaires, tandis que Riquet le convertit à cette opinion que rien n'a d'importance. Cette participation de Riquet aux affaires du financier vient bien à point : car Brigitte, lasse de manger irrégulièrement, de se débattre dans les difficultés avec la Compagnie du gaz et celle de l'électricité, était décidée à abandonner son trop insouciant amant. Il faut ce changement dans l'existence de Riquet pour qu'elle renonce à son projet de fuite.

Riquet devient donc riche. Comme le financier de la fable, en devenant riche, il cesse d'être gai. Riquet n'est bientôt plus Riquet. Il trompe Brigitte avec la femme de Fortuné Tranquille, qui croyait trouver dans sa compagnie la gaité, la fantaisie trop absentes de l'existence pleine de préoccupations d'affaires de son mari. Or c'est Fortuné Tran-



M. DEBUCOURT

quille qui, maintenant, néglige ses affaires et adopte des habitudes d'insouciance. Riquet l'a gagné à une philosophie qu'il ne pratique plus. Fortuné Tranquille proclame à son tour que rien n'a d'importance.

Aussi quand il surprend sa femme couchée chez Riquet, il accepte le plus gaiement du monde cette mésaventure, à la grande fureur de la dame. Brigitte, qui survient à ce moment, ne se montre pas aussi satisfaite d'être trompée. Pour se venger de Riquet, elle le remplacerait même volontiers par Fortuné Tranquille qui paraît avoir adopté les anciennes

habitudes fantaisistes de son ami, si bien qu'elle croit reconnaître en lui son ancien Riquet. Mais voici que Fortuné Tranquille, apprend qu'il vient de perdre 750.000 francs. Il n'en faut pas davantage pour lui faire penser qu'il est temps de redevenir sérieux. Il ramène donc assez durement sa femme chez lui et il abandonne Brigitte à Riquet. Celui-ci fait comme le savetier de La Fontaine qui rendit ses cent écus au financier pour avoir de nouveau le droit de chanter. Riquet envoie au diable les affaires rémunératrices de Fortuné Tranquille puis redevient l'ancien Riquet aimé de Brigitte.

Tout cela évidemment n'est pas dépourvu d'artifice, mais c'est accompagné aussi du plus brillant feu d'artifice

d'esprit. Les deux derniers actes sont surtout charmants.

Mme Huguette ex-Duflos est une charmante Brigitte, mais que nous préférierions moins larmoyante, avec un jeu plus nuancé. Mme Germaine Delbo est excellente dans le rôle d'Isabelle, la femme de Fortuné Tranquille : elle exprime avec intelligence les sentiments les plus différents. M. Debucourt est un Riquet d'une élégante fantaisie : il est toute finesse. M. Lucien Baroux a joué en grand comédien le personnage du financier Fortuné Tranquille. Il sait garder le naturel en pleine force comique. Citons encore Mme Lily Band, Christiane Deval, MM. Edmond Carlus, Clarins, André Béart.

Georges Le Cardonnell. 



LE JOURNAL DU DIMANCHE
du 19.04.1931

**Une postière
atteinte de la folie
de la persécution
tente de poignarder
Mme Huguette ex-Duflos**

Quel phénomène du subconscient pourrait révéler les motifs de ce geste criminel dont faillit être victime, de la



M^{me} HUGUETTE EX-DUFLOS

part d'une pauvre démente, Mme Huguette ex-Duflos ?

Un geste de folle, devrait-on écrire, car celle qui voulut «meurtrir» notre princesse de la scène et du film semble, quand elle veut expliquer son acte, n'avoir plus toute sa raison.

Il était 20 h 30. La puissante voiture de Mme ex-Duflos venait de se ranger le long du trottoir, devant ce théâtre du quartier de la Trinité où l'artiste interprète en ce moment le principal rôle. A pas pressés et menus, elle franchit le seuil. A peine avait-elle fait deux mètres dans le couloir d'accès qu'une femme lui barrait la route :

- Vous êtes bien Mme Huguette ex-Duflos ?

- Oui.

Et l'inconnue se répandit en un extravagant verbiage où revenait sans cesse le nom de M. Pierre Benoit, le romancier bien connu.

- Laissez-moi, dit Mme Duflos, qui pressa l'allure.

La femme, alors, la poursuivit, un couteau à la main et la menaçant.

(*La suite en 4^e page*)

La tentative d'agression contre Mme Huguette ex-Duflos

(*Suite de la 1^{er} page*)

Un passant, M. Jean Dathis, 31 ans, négociant, 15, rue de l'Abreuvoir, à Meaux, qui avait suivi la scène, se jeta sur l'inconnue, la ceintura. L'artiste voulut désarmer la folle. Mais affolée, elle s'y prit de telle façon que saisissant elle-même à pleine main la lame, elle se coupa profondément l'auriculaire de la main droite.

On s'empressa. Mme Duflos fut conduite d'abord dans une pharmacie voisine, puis à l'hôpital Lariboisière, où on reconnut que le tendon avait été sectionné.

Au théâtre, après un instant de flottement, on faisait une annonce :

- Par suite... la représentation est suspendue.

Cependant M. Dathis n'avait pas lâché la meurtrière. Avec l'aide de l'agent Glanardi il la traîna, rue de la Rochefoucauld au commissariat.

- Il y a assez longtemps que cette artiste me faisait souffrir, répétait-elle.

C'est une Auvergnate butée, aux traits durs, au faux col empesé sous le tricot qui accentue son aspect masculin, qu'interrogea peu après M. Evrard. Et c'est par une étrange histoire que Mme Auzieu, née Jeanne Pontaine, 38 ans, employée des postes, 30, rue Saint-André-des-Arts, à Paris, tenta d'expliquer son geste meurtrier.

- Or donc, raconta-t-elle, je vivais bourgeoisement, il y a cinq ans de cela, à Melun, entre mon mari, contrôleur dans la même administration que moi, et mon fils, âgé de 8 ans. Mais «que faire à Melun à moins que l'on ne lise !»

Mme Auzieu lisait. Trop. Ainsi crut-elle s'apercevoir que les aventures des héroïnes de son auteur favori - Pierre Benoit - n'étaient pas sans analogie avec certains épisodes de sa propre vie privée. Elle en fut d'abord flattée, puis furieuse. «Il me ridiculise», pensait-elle. Elle crut aussi que son mari lisait entre les lignes du roman «ses aveux et ses hontes». Elle quitta le domicile conjugal, 23 bis, rue Saint-Barthélemy, et vint s'installer à Paris, dans un hôtel modeste de la rive gauche.

Par quels phénomènes psychiques imagina-t-elle que l'auteur maintenant abhorré «faisait du scandale avec Mme Huguette ex-Duflos» et que l'artiste l'aurait «singée» à son tour dans ses rôles?

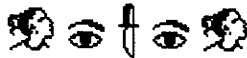
- J'avais résolu d'avoir enfin une explication avec elle à ce sujet, termina-t-elle, et à tout hasard j'avais emporté, tout ouvert dans mon sac, ce couteau à cran d'arrêt...

Le commissaire doutait qu'il fut bien éveillé. On envoya aux nouvelles à l'hôtel de la rive gauche où vivait la meurtrière.

- C'est une cliente «rangée» répondit-on, aux habitudes régulières. Elle travaille au bureau des chèques postaux, au central Louvre, et gagne bien sa vie, 18.000 francs par an, nous a-t-elle dit. Elle ne reçoit que peu d'amis : deux professeurs femmes avec qui elle prépare des examens et fait de la musique. Elle était bien un peu bizarre, mais ne semblait pas se croire persécutée.

Le magistrat a néanmoins envoyé la pauvre démente au Dépôt.

LD



L'ECHO DE PARIS
du 19.04.1931

**Dans un couloir
du théâtre Saint-Georges
une folle tente de poignarder
Mme Huguette ex-Duflos**

*En voulant désarmer
l'énergumène l'artiste est
blessée à la main droite*

L'abus de la lecture peut avoir parfois sur certains esprits faibles une étrange influence. Témoin le drame surprenant dont Mme Huguette ex-Duflos a été l'innocente victime hier soir.

Rentrée récemment d'Hollywood, Mme Huguette ex-Duflos avait été engagée au Théâtre Saint-Georges pour interpréter le principal rôle de la pièce *Tout va Bien*, créé ces jours derniers.

Hier soir, comme à l'habitude, la vedette arrivait au théâtre en automobile, à 8 h. 15 précises. Elle s'engageait seule dans le couloir de l'entrée des artistes, lorsque, tout à coup, une femme, paraissant très surexcitée, qui se tenait déjà dans

le couloir, semblant guetter quelqu'un, l'aborda et l'interpella violemment avec des phrases incohérentes que, bien entendu, Mme Huguette ex-Duflos, stupéfaite, ne comprit pas. L'inconnue, au paroxysme de la colère, sortit soudain de son sac un long couteau à cran d'arrêt qui y était enfermé grand ouvert, et se jeta sur l'artiste en brandissant son arme. Mme Huguette ex-Duflos put saisir à temps le bras meurtrier et fit tous ses efforts pour maîtriser l'irascible femme. Fort heureusement pour elle, ses cris de : «A l'assassin !» furent entendus par son chauffeur et un passant. Ceux-ci accoururent vivement, ceinturèrent l'inconnue et la désarmèrent.

C'est alors qu'on s'aperçut que Mme Huguette ex-Duflos, portait à la main droite une profonde blessure, saignant abondamment, qu'elle s'était faite dans le corps à corps qu'elle dut soutenir pour sauver sa vie car le coup de couteau qui lui était destiné, la visait en pleine poitrine.

(La suite à la troisième page)

L'agression contre Mme Huguette ex-Duflos

(Suite de la première page)

Pendant que la meurtrière, échevelée et les yeux hagards était conduite au commissariat, Mme Huguette ex-Duflos était transportée à l'hôpital Lariboisière. La blessure présente une certaine gravité, le tendon du petit doigt de la main étant coupé. On dut pratiquer sur-le-champ une opération douloureuse.

Privé de sa vedette, le théâtre Saint-Georges dut faire relâche hier soir.

Lorsque la meurtrière fut amenée - enfin calmée et tout en larmes - devant M. Evrard, commissaire du quartier Saint-Georges, celui-ci comprit immédiatement qu'il avait affaire à une folle. C'est une femme de taille au-dessus de la moyenne, de mise modeste, au teint coloré et aux gestes saccadés.

Voici les déclarations que le magistrat, assisté de son secrétaire, M. Boujoulat, put recueillir.

«Je suis Mme Marguerite-Jeanne Pontaine, épouse Anzieu, née le 4 juillet 1892, à Mauriac (Cantal). Je me suis mariée en octobre 1917. Mon mari est

employé des Postes et demeure à Melun, 23 bis, rue Saint-Barthélemy. Nous avons une petite fille qui est âgée actuellement de 8 ans. J'ai reçu quelque instruction qui m'a permis d'obtenir le brevet simple. Il y a cinq ans, j'ai quitté le domicile conjugal et suis venue habiter seule à Paris, 30, rue Saint-André-des-Arts. Je travaille au bureau des chèques postaux de la rue du Louvre.

»Ce qui m'a poussée à attaquer Mme Huguette ex-Duflos ? Vous allez le savoir. Je dois vous dire tout d'abord que je ne connaissais pas du tout Mme ex-Duflos, je n'avais assisté qu'à une ou deux représentations où elle jouait, mais j'ai contre elle de nombreux griefs. Il faut vous dire que, lectrice assidue des romans de Pierre Benoit, je me suis aperçue depuis longtemps que j'étais l'héroïne de l'écrivain. Dans tous ses livres, je retrouve des passages de ma vie privée et il me met chaque fois en cause, sous des noms fantaisistes bien entendu. Je me suis aperçue aussi que Mme Huguette ex-Duflos, qui interprète ses pièces, me tournait en ridicule, de connivence avec l'auteur, notamment dans *Les Suppliants*. C'est ce qui m'a décidée à me venger et c'est dans ce but que j'ai quitté mon mari.

«Il y a trois ou quatre mois, j'ai acheté un couteau, à cran d'arrêt, et suis déjà venue hier soir attendre ma rivale (*sic*) devant le théâtre Saint-Georges, mais je l'ai manquée. En voulant frapper Mme Huguette ex-Duflos, je n'avais nullement l'intention de la tuer, mais seulement de la faire parler (*sic*).»

Cette déclaration confirmant l'impression première du commissaire, celui-ci a fait conduire l'étrange meurtrière à l'infirmerie spéciale du dépôt. - A.

LD

L'HUMANITÉ
du 19.04.1931

**Mme Huguette (ex-Duflos)
est blessée par une femme**

Mme Huguette ex-Duflos se rendait hier soir au théâtre Saint-Georges où elle devait jouer, lorsqu'elle fut assaillie par une femme qui la frappa à coups de couteau. L'artiste se défendit, mais elle fut néanmoins assez grièvement blessée à la main.

La femme agresseur a été arrêtée presque aussitôt. Elle se nomme Mme Anzieu, demeurant 23 bis, rue Saint-Barthélemy, à Melun, descendue dans un hôtel 30, rue Saint-André-des Arts. Jusqu'à présent on ignore les motifs qui l'ont poussée à commettre son acte. LD

LE FIGARO
du 19.04.1931


Une agression contre Mme Huguette ex-Duflos

Mme Huguette ex-Duflos, qui joue en ce moment au théâtre Saint-Georges, se rendait à ce théâtre, hier soir vers 20 heures, quand elle fut attaquée par une femme qui voulut la frapper à coups de couteau.

L'artiste, en se défendant, fut blessée à une main.

A ses cris, l'agresseur fut arrêté. Elle se nomme Anzieu, demeurant 23 *bis*, rue Saint-Barthélemy, à Melun (S.-et-M.), et descendue à Paris dans un hôtel, 30, rue Saint-André-des-Arts.

Le commissaire de Saint-Georges a procédé au premier interrogatoire.


Quant à Mme Huguette ex-Duflos, elle a été conduite à l'hôpital Lariboisière, ayant un tendon de la main coupé. 

LE FIGARO
du 20.04.1931

Nouvelles diverses

L'agression contre Mme Huguette ex-Duflos

M. Evrard, commissaire de police du quartier Saint-Georges, a poursuivi son enquête au sujet de la postière démente qui, samedi soir, a tenté de tuer, d'un coup de couteau, Mme Huguette ex-Duflos, dans les circonstances que nous avons relatées. Il a établi, entre autres choses, qu'en novembre 1930, Jeanne Anzieu avait présenté un manuscrit à une Société d'éditions de la rive gauche qui, après lecture, le lui avait rendu. Furieuse, elle avait alors sauté à la gorge de l'employé et tenté de l'étrangler.

Jeanne Anzieu a été envoyée à l'infirmerie spéciale. 

PARIS-SOIR
du 20.04.1931

**Mme Huguette ex-Duflos
a passé une mauvaise nuit**

*Mais elle espère revenir
à la scène dans une dizaine
de jours*

Mme Huguette ex-Duflos, blessée, hier, à la main d'un coup de couteau par une maniaque, a passé une très mauvaise nuit, nous dit-on, ce matin, à son domicile. La longue et douloureuse opération qu'elle a subie hier et qui dura près de deux heures l'a profondément déprimée.


Le commissaire de police du quartier Saint-Georges a recueilli ce matin sa déposition.

Entre temps, une rapide enquête du commissaire du quartier St-Georges a fait connaître que l'auteur de l'agression, qui n'est qu'une malheureuse folle, avait été remarquée depuis plusieurs jours rôdant devant le théâtre.

L'insensée n'a d'ailleurs fait aucune

difficulté pour raconter au commissaire son histoire abracadabrante. Elle expliqua qu'elle avait dû quitter il y a cinq ans son mari, M. Alzeu, contrôleur des postes, et venir travailler au service des chèques postaux rue du Louvre, à Paris, pour échapper au scandale que provoquait autour de sa personne M. Pierre Benoit en racontant sa vie privée dans ses romans. Elle se reconnaît comme l'héroïne de tous ses écrits et affirme que c'est Mme Huguette ex-Duflos qui pousse le romancier à la persécuter, puisque l'artiste elle-même ne pense à la scène qu'à singer Mme Alzeu ! Elle a voulu demander à la vedette les raisons de cette double persécution.

La vérité est que Mme Alzeu a manifesté des signes de dérangement mental depuis le jour où elle donna naissance à une fillette aujourd'hui âgée de huit ans. Elle obtint alors sa mise en disponibilité et fut réintégrée dans l'administration après quelques mois de soins.

Mme Alzeu est gardée à la disposition de la justice. 

LE TEMPS
du 20.04.1931

Une artiste blessée par une déséquilibrée. - Mme Huguette ex-Duflos a été légèrement blessée hier soir d'un coup de couteau par une folle. L'artiste, qui joue en ce moment sur une scène voisine de la place Saint-Georges, arrivant vers 20 heures au théâtre, s'engageait dans le couloir d'entrée des coulisses lorsqu'elle fut abordée par une femme correctement vêtue. Cette dernière, après avoir reconnu Mme Huguette ex-Duflos, se répandit à son adresse en menaces incohérentes, se mit à la suivre dans le couloir des artistes. Saisie d'un pressentiment, l'artiste se retourna juste au moment où la femme levait un couteau sur elle. En cherchant à se protéger, elle fut blessée à la main droite. Aux cris poussés par la victime, le chauffeur de Mme Huguette arriva dans le couloir en même temps qu'un passant, M. Jean Dathis. Les deux hommes maîtrisèrent l'inconnue, que l'agent Giarnadi emmena au commissariat Saint-Georges. On s'empressa autour de Mme Huguette ex-Duflos, qui fut conduite rapidement à l'hôpital Lariboisière, cependant que la représentation du théâtre était suspendue. Après une délicate et douloureuse

intervention chirurgicale, la comédienne ayant deux tendons coupés à l'auriculaire, Mme Huguette put regagner son domicile dans la nuit.

La meurtrière, interrogée par le commissaire de police, refusa d'abord de répondre. Puis, elle déclina son identité : Jeanne Anzieu, née Fontaine, 38 ans, 30, rue Saint-André-des-Arts, employée des P. T. T. au bureau des chèques postaux de la rue du Louvre.

Comme on lui demandait les mobiles de son acte, elle entama une invraisemblable histoire au cours de laquelle le nom d'un romancier connu revenait le plus souvent. Elle s'était aperçue, déclara-t-elle, que les aventures des héroïnes de son auteur favori n'étaient pas sans analogie avec certains épisodes de sa vie privée. D'après la meurtrière, l'interprète du romancier, Mme Huguette ex-Duflos, aurait cherché à la ridiculiser dans ses rôles et c'était là le motif de sa rancune.

A l'hôtel de la rue Saint-André-des-Arts, on a répondu que Jeanne Fontaine menait une vie très régulière. Le commissaire a néanmoins envoyé la démente au Dépôt. [L]

PARIS-SOIR
du 21.04.1931

**L'état de Mme Huguette
ex-Duflos
demeure aussi satisfaisant
que possible**

***Mme Alzeu menait une vie
paisible de petite fonctionnaire***

Nous sommes allés vers la fin de la matinée, boulevard Haussmann, prendre des nouvelles de Mme Huguette ex-Duflos. L'état de l'artiste n'est pas inquiétant, la température s'étant maintenue à 37°2.

Cependant l'artiste a beaucoup souffert de sa blessure durant toute la nuit et n'a pu trouver le sommeil avant quatre heures, ce matin.

Le chirurgien viendra, ce soir, examiner la plaie ; il fera l'impossible pour sauver le petit doigt de Mme Duflos. Le docteur a confirmé hier soir que l'artiste ne devait pas songer à reparaître à la scène avant une huitaine de jours.

***Les allures de Mme Alzeu
n'étaient pas anormales***

D'après les déclarations que nous

avons pu recueillir à l'hôtel où logeait Mme Alzeu et auprès de son chef de service, à l'hôtel des postes de la rue du Louvre, on se trouve en présence d'un cas de démence tout à fait curieux. Mme Alzeu apparaissait comme très censée à son logeur :

- Il y avait bien quelque vivacité dans les allures de cette dame, mais rien de vraiment anormal. D'autre part, elle travaillait beaucoup. Occupée toute la matinée à son travail dans l'administration des postes, elle consacrait tous les après-midi à l'étude. Elle recevait plusieurs fois par semaine une dame qui lui donnait des leçons d'anglais. Elle ne voyait personne d'autre et ne sortait jamais le soir.

Son chef de service, rue du Louvre, déclare aussi n'avoir jamais rien relevé de suspect dans ses allures :

- A peine se faisait-elle remarquer par une très grande réserve à l'égard de ses collègues. Elle était distante. Elle ne confiait à personne les enfantements de son imagination, cependant fertile.

La romancière ne lisait guère

Il est vrai que, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, la perquisition dans sa chambre n'a fait découvrir que quelques pages adressées au roi d'Angleterre avec promesse de lui dédier son prochain roman. Il est probable que le refus de son premier manuscrit par le Comité de lecture de la librairie Flammarion avait tari sa verve. D'ailleurs, celle

que l'on serait tenté de se représenter comme une grande liseuse de romans n'aurait, dans sa chambre, à peu près aucun livre.

Depuis dimanche soir, à 18 heures, Mme Alzeu médite à l'infirmerie spéciale du Dépôt en attendant d'être hospitalisée rue Cabanis.

↳

LE TEMPS
du 21.04.1931

Une artiste blessée par une déséquilibrée -

L'enquête poursuivie au sujet de l'agression dont a été victime, samedi soir, au théâtre Saint-Georges, Mme Huguette ex-Duflos, a établi que Jeanne Anzieu était bien une maniaque de la persécution. Déjà, l'année dernière ayant présenté dans une maison d'éditions un manuscrit qui fut refusé, elle rendit le secrétaire du directeur responsable de cet échec. Un jour, elle se précipita sur lui, le frappa et tenta de l'étrangler. La victime de l'agression ne déposa pas de plainte et aucune suite ne fut donnée à l'affaire. ↳

LE JOURNAL DU DIMANCHE
du 21.04.1931 ?

L'agression contre Mme Huguette ex-Duflos

De l'enquête à laquelle s'est livré M. Evrard, commissaire de police du quartier Saint-Georges, il résulte que Mme Anzieu qui, samedi soir, a assailli, dans les couloirs d'un théâtre parisien, Mme Huguette ex-Duflos, était atteinte, depuis longtemps déjà, de la manie de la persécution.

En novembre 1930, Mme Anzieu avait présenté le manuscrit d'un roman au comité de lecture d'une grande maison d'édition de la rive gauche. Quelque temps après, lorsqu'elle apprit que son manuscrit n'avait pas été retenu, la malheureuse femme, devenue folle de dépit, s'était jetée sur l'employée de la librairie et avait tenté de l'étrangler. Elle avait, à la suite de cet incident, fait l'objet de poursuites judiciaires. Un détail en dit long : on a trouvé dans sa chambre, rue Saint-André-des-Arts, une déclaration

d'amour (cinq pages) adressée... au roi d'Angleterre !

La déséquilibrée a été envoyée à l'infirmerie spéciale de la préfecture de police, d'où elle sera dirigée sur Sainte-Anne.

Mme Huguette ex-Duflos pourra bientôt reprendre son rôle

Après avoir subi une délicate et douloureuse opération, la charmante artiste a pu regagner son domicile.

Hier matin, M. Poujoulat, secrétaire du commissariat Saint-Georges, s'est rendu à son chevet :

- Je ne connaissais pas cette femme, lui dit Mme Huguette ex-Duflos. Cependant, mon chauffeur et le personnel du théâtre affirment que, depuis une semaine, elle rôdait rue Saint-Georges. Vendredi même elle assista au spectacle, puis attendit longtemps devant la sortie des artistes. Enfin, lasse, elle s'éloigna.

Ajoutons que l'état de l'ex-sociétaire de la Comédie-Française n'inspire aucune inquiétude et qu'elle pourra sous

peu reprendre son rôle qui sera tenu quelques jours par Mlle Lily Sand.

***Une opinion du
docteur Toulouse
sur le cas de la postière***

Le cas de Mme Anzieu relève évidemment de la pathologie.

Le docteur Toulouse que nous sommes allé consulter n'a pas paru surpris du geste criminel de la postière.

- J'ai été frappé, nous a dit l'éminent psychiatre, par le fait que Mme Anzieu avait quitté, il y a quatre ans, son enfant et son mari, parce qu'elle pensait que ce dernier reconnaîtrait dans les aventures de quelques héroïnes des livres de Pierre Benoit, son auteur favori, certains épisodes de sa propre vie.

A mon avis, il s'agit d'un cas très net de la folie de la persécution, qui s'est probablement manifestée antérieurement par des irrégularités de vie ou par des bizarreries dont l'entourage immédiat de Mme Anzieu a dû s'apercevoir.

D'ailleurs, tout criminel, à mon sens, est plus ou moins taré, son anomalie se manifeste généralement par des extravagances, par des gestes ou par des paroles étranges, qui éveillent l'attention des proches ou des voisins.

Je ne pense pas, à ce sujet, regretter ce que je dis chaque jour : l'intérêt qu'auraient de tels malades à nous signaler leur cas. La prophylaxie criminelle n'est pas seulement possible : elle est facile.



LE JOURNAL DU DIMANCHE
du 22.04.1931

**La démente qui frappa
Mme Huguette ex-Duflos
avait plusieurs fois tenté
d'atteindre
M. Pierre Benoit**

TUNIS, 21 avril. - M. Pierre Benoit, qui voyage en ce moment en Tunisie, a été vivement ému en apprenant l'attentat dont faillit être victime Mme Huguette ex-Duflos. Il a bien voulu nous faire à ce sujet les déclarations suivantes :

La démente qui a frappé Huguette ex-Duflos, m'avait demandé à plusieurs reprises chez mon éditeur où elle venait régulièrement dans l'espoir de me rencontrer. Je l'ai même aperçue un jour. Il s'agit certainement d'une exaltée. La malheureuse prétendait être visée dans plusieurs de mes œuvres dont le sujet m'était conseillé, affirmait-elle sans cesse, par Huguette ex-Duflos. Les coups portés à la sympathique actrice m'étaient, de toute évidence, destinés puisque cette femme a tenté très souvent de me joindre. La « crise » qui a entraîné son geste cri-criminel se sera produite pendant mon absence. - (*Journal*)

L'ECHO DE PARIS
du 22.04.1931

**La folle qui blessa
Mme Huguette ex-Duflos
était connue
de M. Pierre Benoit**

TUNIS, 21 avril. - M. Pierre Benoit, qui se trouve actuellement à Tunis, a fait les déclarations suivantes au sujet de l'attentat dont vient d'être victime Mme Huguette-ex-Duflos :

- La criminelle m'a demandé, en effet, à plusieurs reprises, chez mon éditeur, où elle se rendait régulièrement, dans l'espoir de me rencontrer. J'ai même pu l'apercevoir un jour. Il s'agit certainement d'une exaltée. La malheureuse prétendait être visée dans plusieurs de mes œuvres dont le sujet m'était conseillé, affirmait-elle sans cesse, par Mme Huguette-ex-Duflos. Peut-être les coups portés à la sympathique actrice m'étaient-ils destinés?... (*Radio.*)



Bloc-notes

Amérique Latine

Certains séminaires de membres parisiens de l'e.l.p. ont lieu régulièrement en Amérique latine.

A cette occasion, un travail actif de traduction en espagnol est entrepris.

Ainsi, le séminaire d'Erik Porge à Córdoba en avril 1987, intitulé : *La clínica sostenida por RSI* a été établi par un groupe de quatre transcripteurs.

Le séminaire de Jean Allouch : *Efectuación de la transferencia* est paru aux Ediciones Psicoanalíticas de la Leira, México, 1988, dont les responsables sont Antonio Montes de Oca et Alberto Sladogna-Ceimann.

Ce texte vient d'être réédité à Buenos Aires sous la responsabilité de Hugo Cardoso qui le présente ainsi :

«Ce texte est la réédition (à Buenos Aires) de la transcription et publication (à México) d'un séminaire donné (à Córdoba) en 1985 par Jean Allouch, alors directeur de la revue Littoral (à Paris) et actuellement directeur de l'école lacanienne de psychanalyse.»

Ce travail d'édition à Buenos Aires sous l'emblème de l'e.l.p. comprend aussi un article de Hugo Cardoso :

...En el instante de la letra, habra habido significativa,

et la traduction de différents articles d'Erik Porge déjà publiés dans Littoral :

El tiempo lógico

- El fantasma, un anudamiento de prisa
- La certidumbre anticipada
- Una forma del sujeto : la subjetivación

et dans le numéro 26 de Littoral, *Clinique du psychanalyste* :

El analista en la historia y en la estructura del sujeto como Velazquez en «Las Merinas».

Toutes ces publications sont à votre disposition au local de l'e.l.p.







Escuela Lacaniana de Psicoanálisis

**EFECTUACION
DE LA
TRANSFERENCIA**

JEAN ALLOUCH



**EL ANALISTA EN LA HISTORIA
Y EN LA ESTRUCTURA DEL SUJETO
COMO VELAZQUEZ EN "LAS MENINAS"**

ERIK PORGE



ESCUELA
LACANIANA
DE PSICOANÁLISIS

CLINICA DEL PSICOANALISTA

Helyda Peretti
Pedro Palombo

Exercice de lecture sur le Séminaire
Les non-dupes errent*

Aborder la «topologie lacanienne» en mettant en suspens le savoir...
Actualiser l'ignorance, suspendre le savoir exigent un exercice.

Voici notre proposition : travailler le Séminaire XX de 1973-74 :

Les non-dupes errent.

Lacan nous y présente en un double mouvement le nœud borroméen déjà annoncé dans... *ou pire* et *Encore* ; à faire jouer l'homophonie, il évoque aussi le nœud du Séminaire de dix ans auparavant dont l'unique séance lui servit à communiquer à ceux qui suivaient son enseignement son expulsion de la communauté psychanalytique internationale.

Le nom du père par cette unique séance fut interrompu.

Exercices donc de manipulation et de lecture.

* Annonce des réunions de travail organisées à Córdoba entre mars et juillet 1989.



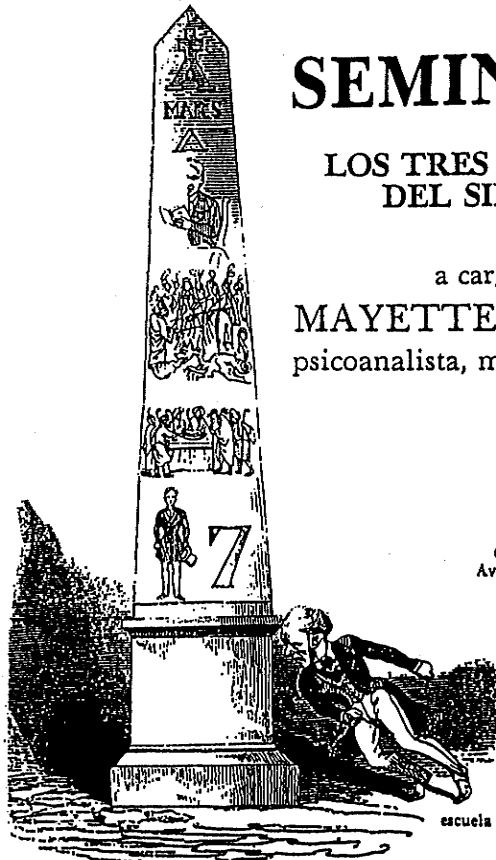
escuela lacaniana de psicoanálisis, a.c.

SEMINARIO

LOS TRES PUNTITOS
DEL SINTOMA

a cargo de

MAYETTE VILTARD
psicoanalista, miembro de la elp



Del 26 al 30 de Julio
(16 a 19 hrs.) en el
Centro Interamericano de
Estudios de Seguridad Social
(CIESS)
Calle San Ramón s/n, esquina
Av. San Jerónimo, San Jerónimo
Lídice, D.F.

INFORMES
E INSCRIPCIONES:

FOTOPROCESO GOTTDIENER
Arquitectura 74, Local 3
(entrada por Copilco)
Tels. 668-7004 y 668-7112

escuela lacaniana de psicoanálisis, a.c.
Apartado Postal 82-040, D.F.

CLINICA DEL PSICOANALISTA



**ESCUELA
LACANIANA
DE PSICOANÁLISIS**

littoral

**-SEMINARIO- 4-5-6 DE A
EN BUENOS AIRES AGOSTO-1989 CARDO
DEI**

ERIK PORGE



LUGAR: CORDOBA 946
Allianza Francesa

INSCRIPCION: secretaría tel. 698076 (9-10h)
Hugo Cardoso: 8. Ruggieri 2749 1/2 y
Opl. Lel. G. Ruggieri 2716 (9-11) (17-22)

M O

TEMPO DE INTERLOCUÇÃO

CONVIDADO **ERIK PORGE**
membro da École Lacanienne de Psychanalyse

DATA: 8 A 10 DE AGOSTO/89

PROGRAMA:

DATA	MANHÃ 9h às 12h30	TARDE	NOITE 21h às 23h30
08/08	SEMINÁRIO		FORUM DE PSICANÁLISE LOCAL: ESPACO CULTURAL MOERUS
09/08	CLÍNICA PSICANALITICA e - Função do Onir	TRABALHO COM PEQUENOS GRUPOS	CONFERÊNCIA CLÍNICA DO PSICANALISTA: e - Função do Onir
10/08			CONFERÊNCIA CLÍNICA DO PSICANALISTA: O Equipamento de Nome do Significante



C U I D

PSICANÁLISE

Rua Território do Rio Branco 37 (332), Pituba
 Salvador - Bahia - Brasil - CEP 40.000 - Tel. 240 2713

LOCAL:

CONFERÊNCIAS:
 Auditório do Centro de Desenvolvimento do Banco Econômico - CEDEPE
 Av. Presidente Vargas, 598 - Ondina

SEMINÁRIO:
 Auditório da Petrobrás - Edif. Ademar de Queiroz
 Av. Antonio Carlos Magalhães, 1113
 (ao lado do Parque de Cidade)

PREÇO:

- Para o Seminário e Conferências - R\$ 140,00
- Somente para o Seminário - R\$ 120,00
- Cada conferência - R\$ 30,00
- Conferência - R\$ 15,00 (para estudantes)
- Trabalho com pequenos grupos - Acertados diretamente com E. Porge

Após 31/Julho estes preços sofrerão um acréscimo de 20%.

G.R.E.C.
Groupe de Recherche et d'Études Cliniques

Les 25 et 26 novembre 1989
de 9 h à 18 h

DES PERSECUTIONS...

Intervenants :

J.-P. ABRIBAT
À propos de la thèse d'Houri Wallon :
Une lecture du sillon de persécution

D. AOOSTINI - E. HADJINSKY
Intéressé de savoir

J. ALLOUCH
De la folie à deux comme transfert
psychologique

A. BRUEL
À propos de « la correction parricide »

M. DELAUNAY
Oméga et terreur

B. GROB - P. MILLNER
M. SABATIER
F. LE CHEVALLIER
Quelques interrogations cliniques au sujet
de la persécution chez l'adulte

D. HEBRARD
De la persécution à la prophétie :
Isabelle Vincent 1882

A. IESUINO FERRETTO
Idéations rituelles
et persécutives au Brésil

O. JONCOUX - J.-C. AGUERRE
B. ALEXANDRE
Démoniaque, démoniaque, diabolique



A. Aron. Dessin et parole de F. Thomas
I. Derrida. Ed. Gallimard et Seuil / Masque éditorial
Clique ouverte

R. LETHIER
Le pas de Vincent Van Gogh

O. LEWKOWICZ
Introduction

E. FORGE
Psychotique et fou,
une chance pour le psychanalyste

C.-H. FRADELLES DE LA TOUR
Alliance et persécution,
dans une société officielle

E. RANCHER
Dépense, persécution,
quelle proximité clinique ?

J.-P. RONDEPIERRE
II

L. SALA-MOLINE
Inquisition : Aux sources
des dédoublements ordinaires

J.-L. SARRADET
Comment crée-t-on d'être persécuté ?

Y. THOMAS
Le contrat de l'écrit, quelques réflexions
sur la procédure d'inquisition

O. ZIMRA
Pourquoi ? Pourquoi moi ?

A l'école d'Infirmières
de la Pitié-Salpêtrière
entrée par le 47, boulevard de l'Hôpital
- PARIS 75013 -

Coût des journées :

Formation permanente : 650 F - A titre individuel : 400 F
Buffet samedi midi : 80 F

Renseignements et inscriptions au :

Secrétariat du G.R.E.C., centre Médico-Psychologique,
12, rue Fanny, Clichy, 92110. Tél. 42-70-01-73

la thériaque

1990



aux quatre coins du sujet

Nulle prétention de connaissance ne serait de mise ici, puisque nous ne savons même pas si l'inconscient a un être propre, et que c'est de ne pouvoir dire «c'est ça» qu'on l'a appelé du nom de ça (Es en allemand, soit ça, au sens où l'on dit «ça barde» ou «ça déconne»). En fait l'inconscient «c'est pas ça», ou bien «c'est ça, mais à la gomme». Jamais aux p'tits oignons.

Jacques Lacan

Aux quatre coins du sujet

« A plusieurs », s'occuper d'un enfant à plusieurs, voilà qui, a priori serait bien éloigné de l'idée qui court sur la cure analytique. Le mirage que la cure se développe entre deux partenaires a beau sans cesse être dénoncé par Lacan au fil de ses vingt neuf années de séminaires, le « couple » analysant -analyste a la peau dure. Oui certes, il y a un corps sur le divan, il y en a un autre dans le fauteuil, mais il ne s'agit pas pour autant de relation entre deux « individus », ni deux « personnes », et encore moins deux sujets. Pourquoi ? Parce que ça parle.

Ça parle ? Rien de moins sûr. Les psychotiques et les enfants nous montrent qu'il n'est pas du tout naturel pour l'être humain d'habiter le langage, autrement dit de parler, d'user des mots d'une façon « commune » à l'autre.

Ce qui est commun à l'autre est de l'ordre de la connaissance paranoïaque. La persécution permanente et massive à laquelle on a affaire dès qu'il s'agit de s'occuper d'enfants est le signe majeur du champ paranoïaque dans lequel va se déployer, de façon obligée, pour que du sujet advienne, « l'élévation » de cet être étrange tout entier dans le langage et qui ne dit mot au moins deux ans durant et parfois plus longtemps et parfois toujours, et qu'on appelle un enfant.

Et puisque la notion de sujet nécessite quatre places, nous dit Lacan, celle de sa stupide et ineffable existence de sujet, celle de l'autre, celle du moi et celle du grand Autre, quatre places où le sujet est tiré aux quatre coins, on pourrait proposer là que ce qui fait le ressort essentiel du travail à plusieurs avec un enfant, dans une institution ou non, c'est de produire, en jouant aux quatre coins du sujet, un support à cette pratique obligée de la connaissance paranoïaque, pour peu qu'un enfant s'y engage dans son accession à pratiquer la langue commune.

Groupe préparatoire : Daniel Alonso, José Aital, Geneviève Damgé, Marie-Pierre Dareau, Hubert D'Erceville, Michèle Duffau, Josette Grosbost, Sylvie Hirtz, Xavier Leconte, Jacqueline de Ploeg, Anne-Marie Ringenbach, Françoise Tupin, Mayette Villard.

Première session : 28, 29, 30 Mars 1990

C'est pas moi, c'est lui !

Dans cette torsion des quatre coins du sujet, sujet pour lequel, quels que soient l'âge et la structure, sa définition de sujet reste unique — le sujet, c'est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant — comment la jalousie est-elle constituante du rapport d'exclusion qui structure le rapport du moi à l'autre ?

La structure du moi est paranoïaque, telle est la conséquence que Lacan a tirée du stade du miroir.

Quoi de plus difficile à supporter, par les adultes, que cette pratique - à ciel ouvert - qu'ont les enfants, de la connaissance paranoïaque, déportant sans cesse l'autre à ce joint de l'imaginaire et du symbolique où il doit à son tour se soutenir au bord de ce précipice qu'est la discontinuité même du signifiant et d'où surgit la figure commune de la psychose.

Deuxième session : 29, 30 et 31 Mai 1990

Et pourquoi moi ?

C'est le cri de la persécution, et c'est aussi l'affirmation renouvelée de ce que Freud appelait sans sourcilier la dimension « grandiose » du moi.

Quel enfant n'a jamais ruminé - c'est toujours moi qui prend - ? Comment prendre acte de la valeur de vœu de cette formule sans pour autant sombrer dans le passage à l'acte qu'induit ce vœu même et passer à la persécution réelle, « tu l'as voulu, tu l'as eu ! »

Comment alors fonctionne cette circulation précaire de la persécution imaginaire entre un enfant et les autres, opérant une pratique de ces quatre coins du sujet, entre le réel de l'extermination toujours si présent lorsque l'enfant est tout entier dans le langage et « ne se décide pas » à ouvrir la bouche, et l'arbitraire du symbolique, imposé à l'être humain « affligé » du langage.

Inscription

- Chaque session de trois jours comportera des exposés et des débats. Elle se déroulera au 34, avenue Reille, Paris 14^e, de 9h30 à 16h30.
- Des arguments des exposés et une bibliographie seront envoyés aux inscrits avant chaque session.
- Inscriptions formation permanente : 1950 F la session
Inscriptions individuelles : nous contacter.
Acompte à verser à l'inscription : 600 F à l'ordre de l'ARP.

Renseignements et inscriptions :

La Thériaque - 18, rue de la République, 95440 Ecouen
Tél. : 39 90 10 07

ASSOCIATION POUR ETUDES FREUDIENNES

Journées du
Cinquantenaire
de la mort de Sigmund Freud

*Les tendances actuelles
en regard de
la psychanalyse de Freud*

Journées du
Cinquantenaire
de la mort
de Sigmund Freud

*Les tendances actuelles
en regard de
la psychanalyse de Freud*

Samedi 16 septembre 1989 de 14h à 20h
Dimanche 17 septembre 1989 de 9h30 à 18h

Centre Chaillot-Galliera
28 Avenue George V - 75008 Paris
(Salle de conférences)

Comment peut-on se dire freudien lorsqu'on a subi l'influence d'auteurs tels que Sandor Ferenczi, Mélanie Klein, Donald Winnicott ou Jacques Lacan qui ont manifestement dit autre chose que ce que Freud a dit, et alors qu'on dit soi-même encore autre chose ? Les évolutions à la fois profondes et divergentes que la psychanalyse paraît avoir subies dans sa pratique et dans les systèmes de références (ou théories) destinés à en rendre compte sont-elles de nature à mettre en cause les principes mêmes sur lesquels elle a été fondée ? Certaines avancées ne se présentent-elles pas, au contraire, comme des exigences inhérentes à l'œuvre de Freud ou, selon le concept proposé par Michel Neyraud, inhérentes aux logiques de l'inconscient qu'elle révèle et dont l'intemporalité ne saurait être mise en doute ? En bref, la question qui reste toujours ouverte est la suivante : qu'est-ce que la psychanalyse ?

Les réponses ne sauraient manquer de varier selon ce que l'on tient pour essentiel dans l'œuvre de Freud, selon la mesure où l'on considère ses écrits comme un corps de doctrine et celle où l'on s'attache à y reconnaître la représentation des processus auxquels ils doivent leur existence.

4, villa d'Eylau, 75116 Paris.

*Des bonnes questions,
des réponses qui tournent court*

FREUD

ESTE ENTRE TOTEM ET TABOU, 50 ANS APRES SA MORT



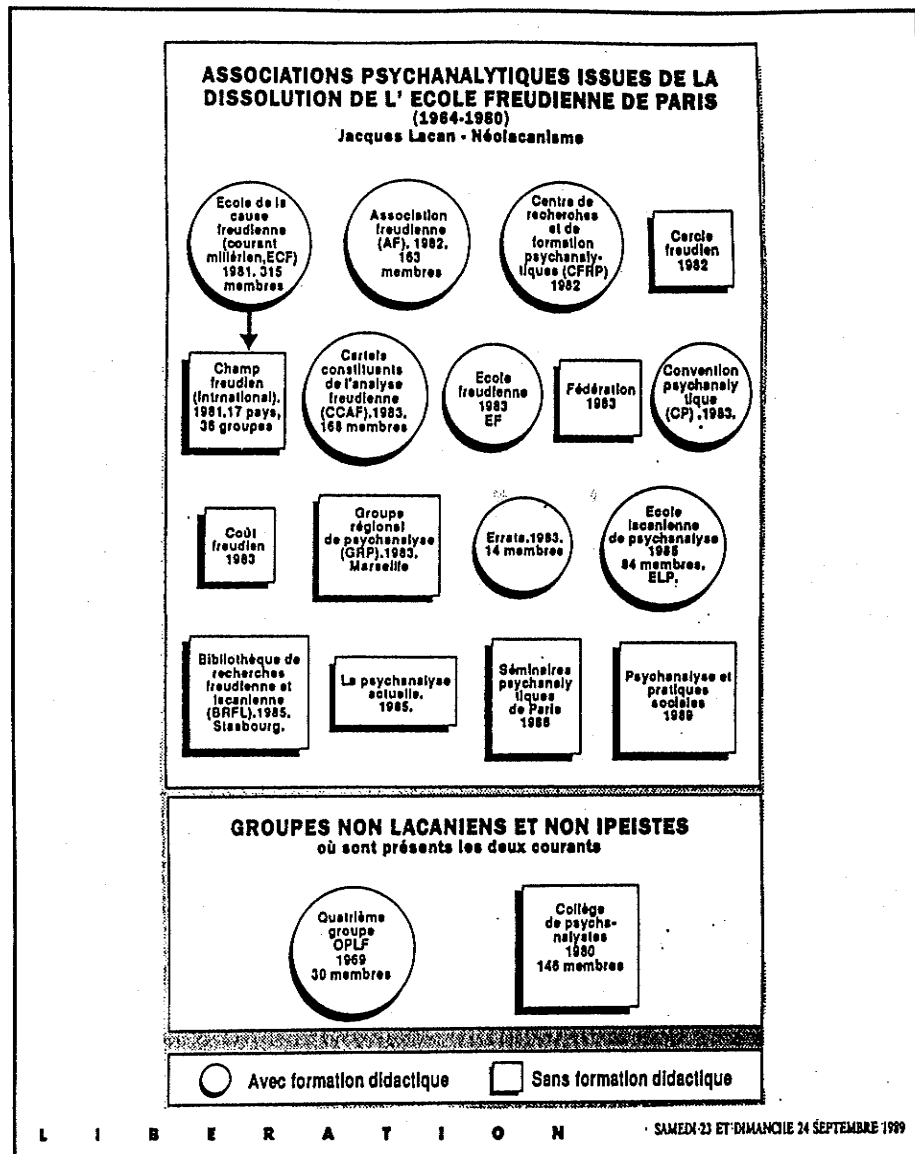
Sigmund était né pendant l'été 1856 à Freiberg, en Prusse orientale. Le docteur Freud meurt à Londres, chassé de Vienne par le nazisme, le jour d'un sombre automne, celui de 1939. Entre-temps, il aura inventé la psychanalyse et conçu trois filles et trois garçons. Cinquante ans après sa disparition, sa doctrine a fait le tour du monde; ses héritiers, enfants de ses enfants ou élèves de ses élèves, se sont disséminés entre Europe et Amérique, se sont déchirés, ont tenté de le «tuer» ou de le sanctifier. Mais au cœur du Vieux Continent, la France reste la plus grande puissance freudienne du monde.

Essi à Londres depuis l'Assemblée et statua depuis de longues années d'un crâne de la médecine, Freud fut d'abord un homme que ses idées rendaient célèbre. Il a écrit de multiples ouvrages qui ont fait connaître au monde les choses de l'esprit — avec un soin minutieux — et de travailler avec acharnement à son dossier. *Levi's Film* et le *monument*.

Après la mort de son père le 26 septembre 1919, il devint le tuteur et le seul responsable qui lui demanda d'être le directeur de son œuvre. Il répondit simplement à la dernière lettre de son père: «C'est pour ce que j'ai fait, et si ça va, ce sera pour le reste de ma vie». Il fut nommé directeur de la clinique de la ville de Vienne, et fut appelé le successeur de son père. Il fut nommé directeur de la clinique de la ville de Vienne, et fut appelé le successeur de son père. Il fut nommé directeur de la clinique de la ville de Vienne, et fut appelé le successeur de son père.



Freud
via Bar
en du moment
David Kovino
en 1979



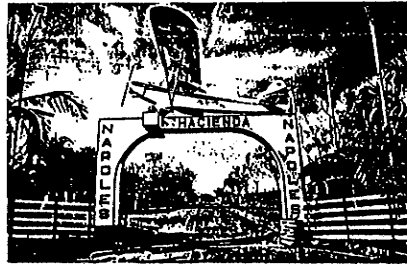
ETRANGER

Cocaïne : coca-haine

Colombie

Bateman, Castro et les guérilleros

Tout le monde est mouillé dans le trafic. Révolutionnaires, CIA, juges, porte-lingues, mafieux... difficile de trouver les lignes de partage. La pluie de la corruption est partout. Que vient faire Cuba dans cette galère ?



■ Ce sont des palais des Mille et Une Nuits que les policiers colombiens ont découverts en investissant les résidences des parrains colombiens de la coke : lits en argent, selles de cheval et robinetterie en or, piscines, stades de football privés, tennis, hélicoptères et, bien sûr, le fameux parc zoologique de Pablo Escobar avec ses 450 hectares et ses 2 000 animaux.

Faut-il vraiment s'en étonner ? D'abord tout le monde le savait plus ou moins : une hacienda de plusieurs hectares se dissimule moins facilement qu'un compte aux Bahamas. Et puis les *padrinos* colombiens du trafic de cocaïne sont classés, par d'ausp respectables revues américaines que Forbes ou Fortune, parmi les hommes les plus riches du monde.

La poudre blanche rapporte environ 3 milliards de dollars par an à la mafia colombienne, soit la moitié du produit des exportations de café. La mafia peut donc tout acheter.

Les parrains ne craignent en fait qu'une chose : l'extradition vers les Etats-Unis, promise par Gálan, le futur président de la République qu'ils ont fait assassiner. Ils avaient déjà réussi à faire abroger la mesure,

en liquidant au passage un ministre de la justice. Cette première « guerre », ils l'avaient gagnée sans trop de difficultés.

Bien sûr, aujourd'hui, le gouvernement colombien a cogné beaucoup plus fort. Une partie du trafic est désorganisée et les parrains n'ont eu que le temps de plonger dans la clandestinité ou de se réfugier chez leur compère Noriega au Panama. En attendant de pouvoir tenir...


Car le gouvernement colombien ne frappe qu'un clan : le fameux « cartel de Medellín » ne touchant pas à la mafia rivale du « cartel de Cali ». Il est vrai que ces derniers sont

Un cartel peut en cacher un autre

plus civilisés. Ils ont délaissé les méthodes « sauvages » de leurs concurrents et se sont livrés à la boulogne locale. Monsieur le trafiquant de Cali est respectable.

La bonne volonté du gouvernement colombien n'est d'ailleurs pas en cause. Mais il ne faut guère se faire d'illusions : ce n'est pas une opération coup de poing qui mettra fin à un trafic qui porte chaque année sur plus de 100 milliards de dollars (600 milliards de francs), plus que le PNB de la plupart des Etats de cette planète.

Non seulement un cartel peut en cacher un autre, mais la guerre de la cocaïne ne peut pas se gagner sur une bataille. La Colombie, qui n'est d'ailleurs pas le principal producteur de coca, n'a pas à bouger seule. Tant qu'il y aura des pays consommateurs, les Etats-Unis sont largement en tête : tant que des gouvernements (qu'ils soient capitalistes comme Haiti ou révolutionnaires comme Cuba) seront mêlés, en luttant tant que les plus grandes institutions financières le pourront pas contre le blanchiment des milliards, il y a guerre contre la coke. Et c'est Bernard POULLET, poudre aux yeux.



LITTORAL
Mobilier

CHAMBRE . SALLE A MANGER . SECRETAIRE
BIBLIOTHEQUE . SALON CHESTERFIELD
BIBELOTS . TABLEAUX . LUMINAIRES

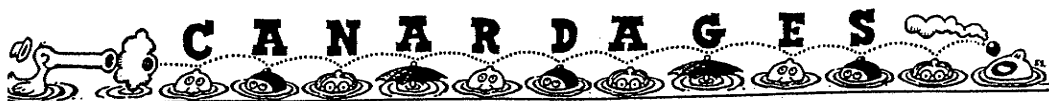
I N V I T A T I O N

COCKTAILS
Samedi 27 mai
REMETTRE CETTE CARTE A L'ENTREE

Littoral spécialiste du meuble en pin Anglais et Français de tradition, vous invite à son inauguration le 27 Mai de 10 h à 19 h.
Vous découvrirez dans ce cadre raffiné et chaleureux, le mobilier et les compléments de style qui vous conviennent.

CONDITIONS EXCEPTIONNELLES JUSQU'AU 20 JUIN

«Grand choix de divans»



Oral, ô désespoir

A l'occasion de ses journées d'étude organisées sur le thème « Pourquoi l'oralité ? », l'Association freudienne pose quelques questions de bon sens :

« Comment les scansions temporelles de la chaîne signifiante, sur la butée d'une impossibilité, s'articulent-elles avec la lettre, sur le point précis de la pulsion orale que l'on entend trop vite déliée de l'écrit ? Car ce n'est pas seulement la coexistence réelle du souffle, de la voix, de la nourriture dans un même *cavum* qui permet de penser le rapport entre l'orifice pulsionnel et le langage. Si l'orifice pulsionnel règle ses ouvertures et fermetures sur le battement même de l'ouverture et de la fermeture de l'inconscient, comment penser l'inscription symbolique de ce qui se constitue ainsi comme bords énonçables, lisibles peut-être ? »

Comme aurait dit Lacan : « Faut pas poucer ! »



«Aventuras mexicanas de S.I.R.»

